

## **Entretiens sur la pluralité des mondes / par Monsieur de Fontenelle.**

### **Contributors**

Fontenelle, M. de (Bernard Le Bovier), 1657-1757

### **Publication/Creation**

A La Haye : Chez Pierre Gosse, junior & comp., 1745.

### **Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/kk5zcm59>

### **License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

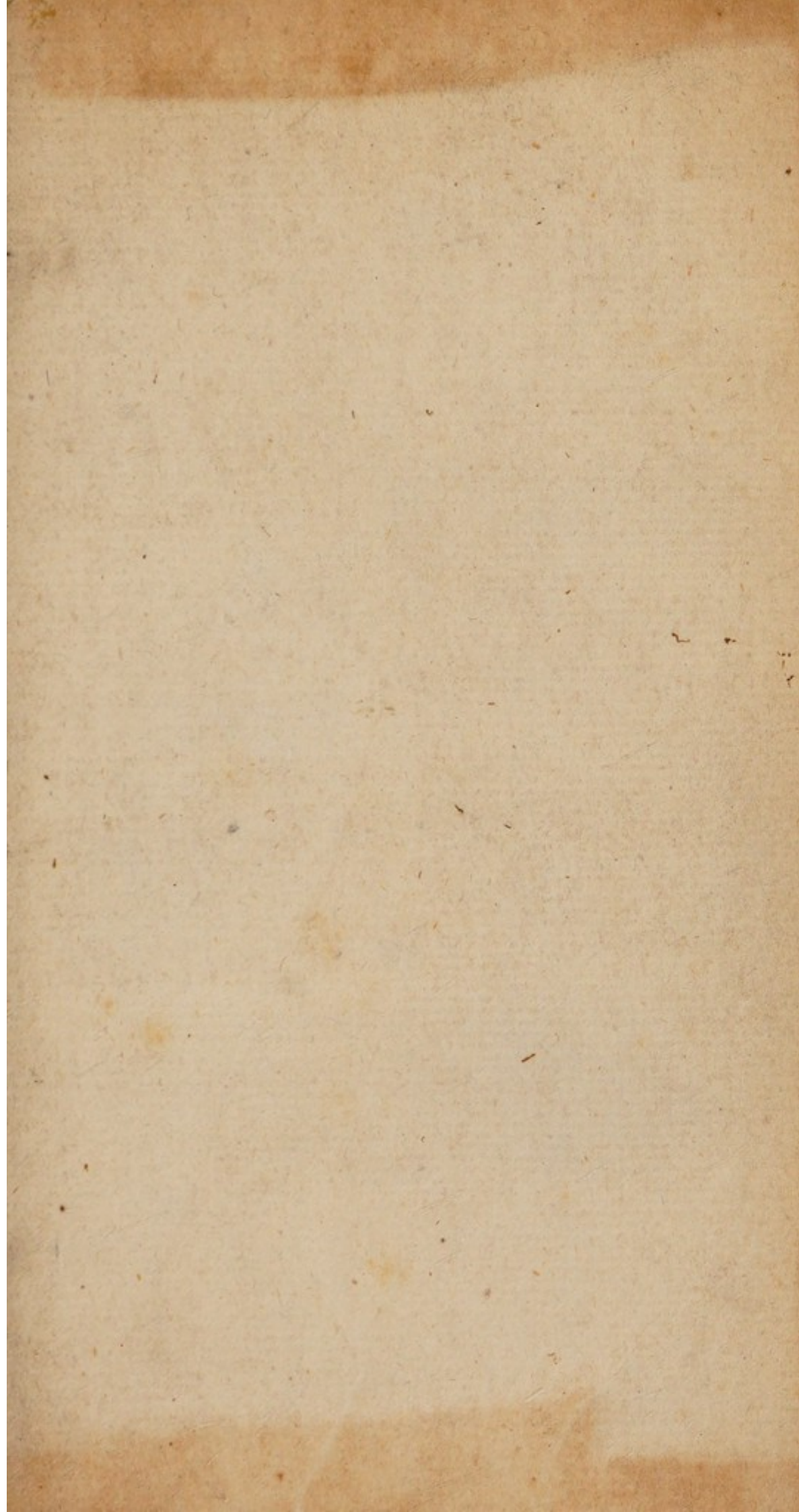




22, 178/A

coll.

T

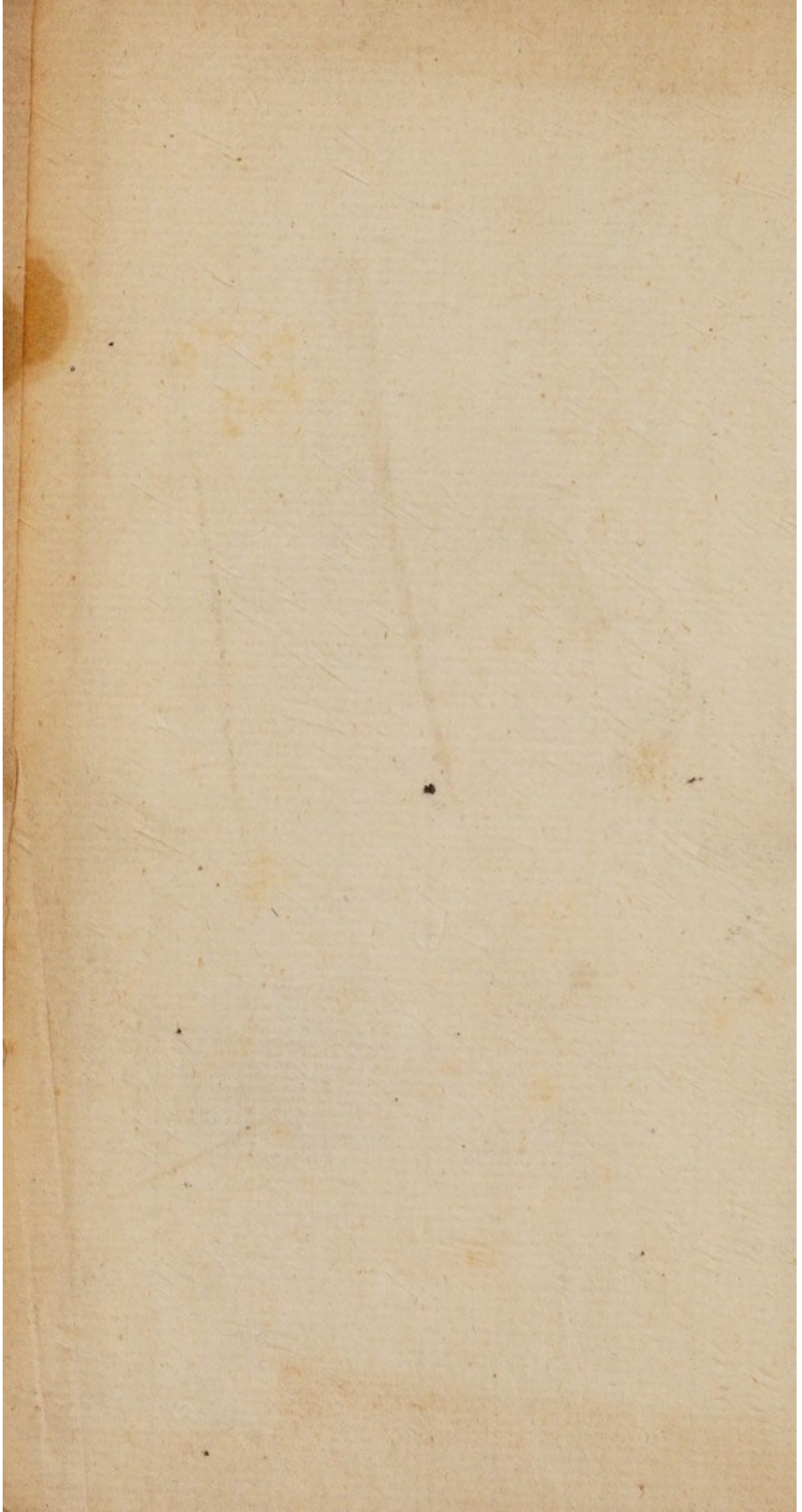


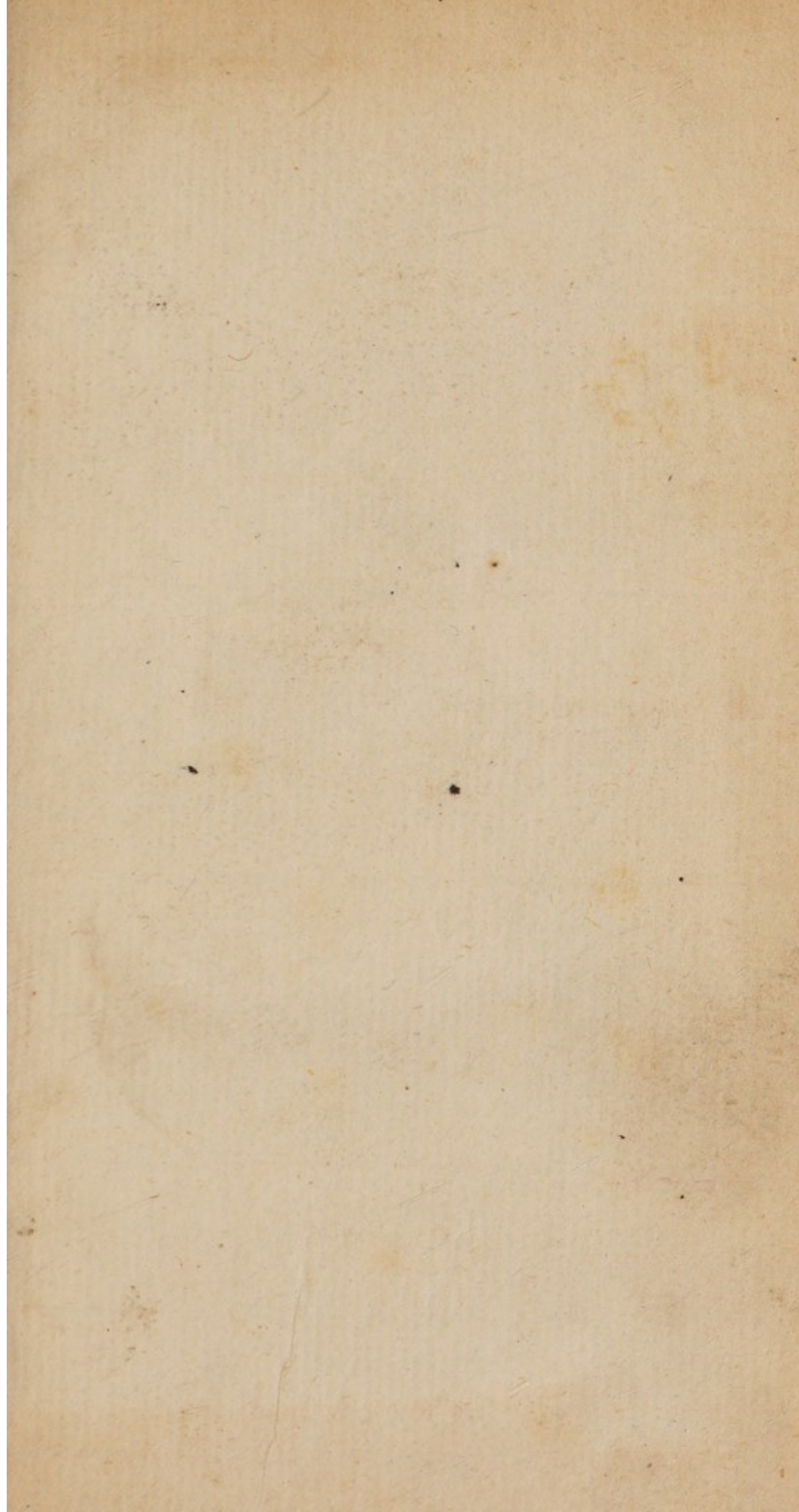




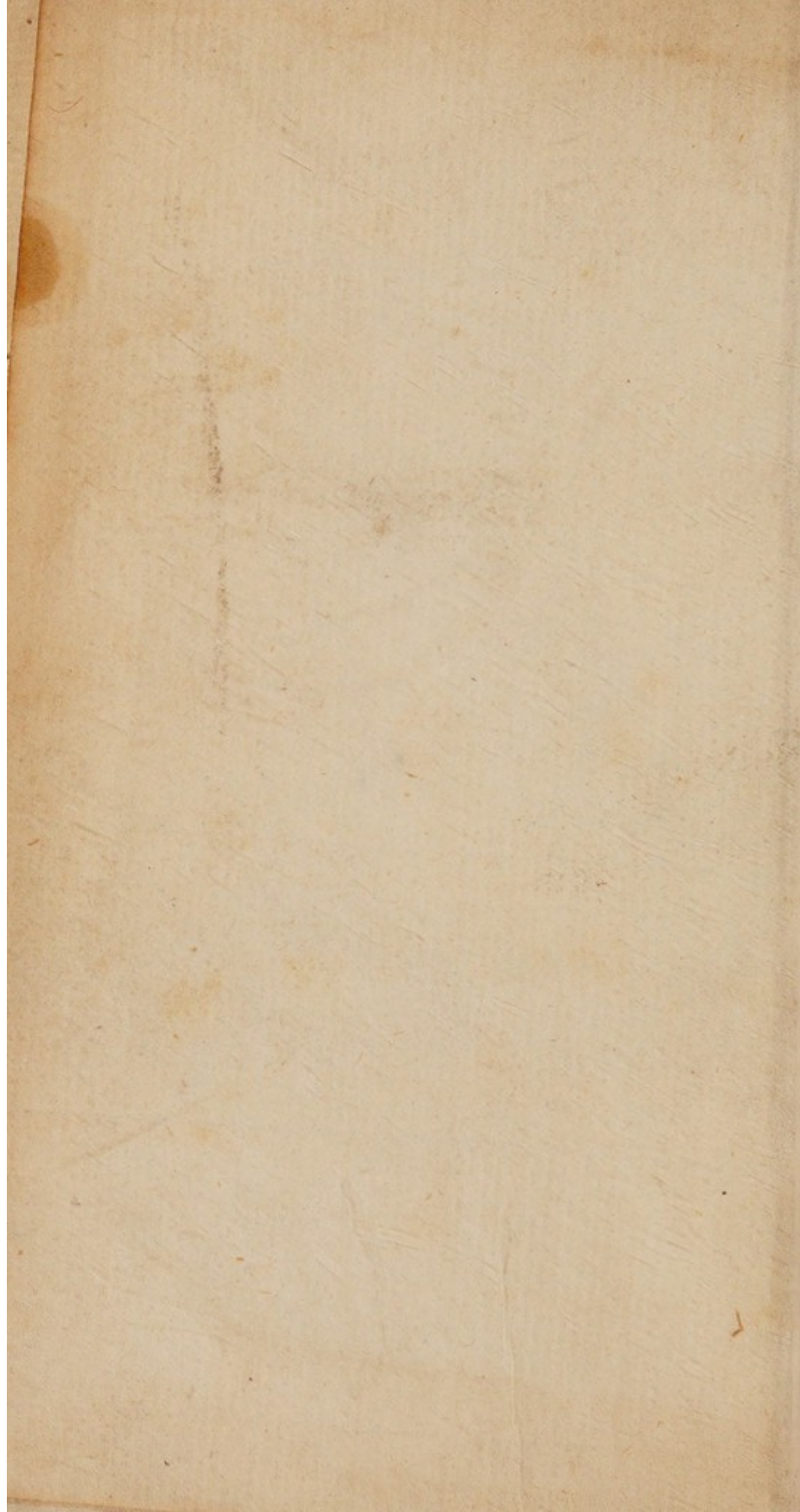


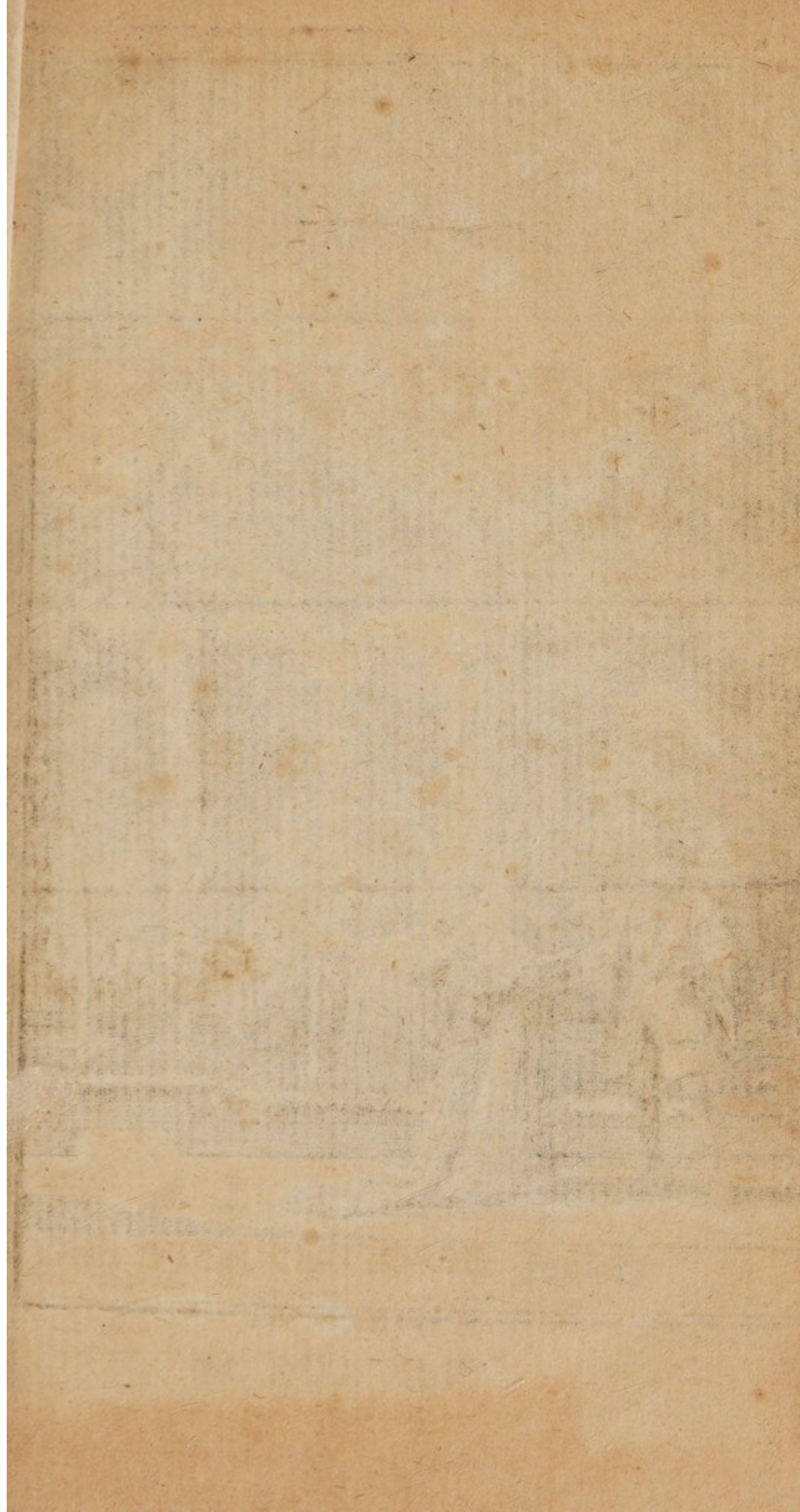


















72870  
**ENTRETIENS**  
SUR  
**LA PLURALITÉ**  
DES  
**MONDES.**  
PAR MONSIEUR  
**DE FONTENELLE**

*De l'Academie Française, de celle des  
Sciences & de celle des Inscriptions.*

**NOUVELLE EDITION.**

Augmentée d'un Septième Entretien & de  
diverses pièces du même Auteur.



A LA HAUTE,  
Chez **PIERRE GOSSE** Junior  
& Comp.

M. DCC. XLV.









## P R E F A C E.

**J**E suis à peu près dans le même cas où se trouva Cicéron, lors qu'il entreprit de mettre en sa Langue des matières de Philosophie, qui jusques-là n'avoient été traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on disoit que ses Ouvrages seroient fort inutiles, parce que ceux qui aimoient la Philosophie s'étoient bien donné la peine de la chercher dans les Livres Grecs, negligeroient après cela de la voir dans des Livres Latins, qui ne seroient pas Originaux, & que ceux qui n'avoient pas de goût pour la Philosophie ne se soucioient de la voir ni en Latin ni en Grec.

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire, que ceux qui n'étoient pas Philosophes seroient tentés de le devenir par la facilité de lire les Livres Latins, & que ceux qui l'étoient déjà par la lecture des Livres Grecs, seroient bien-aisés de voir comment ces choses-là avoient été maniées en Latin.

Cicéron avoit raison de parler ainsi. L'excellence de son génie, & la grande réputation qu'il avoit déjà acquise, lui garantissoient le succès de cette nouvelle sorte d'ouvrages qu'il donnoit au Public; mais moi, je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la Philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique; j'ai tâché de l'amener à un point, où elle ne fût ni trop sèche pour les Gens du monde, ni trop badine pour les Sçavans.



Mais si on me dit à peu près comme à Ciceron, qu'un pareil Ouvrage n'est propre ni aux Sçavans, qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux gens du monde, qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la Philosophie convint à tout le Monde, j'en aye trouvé un où elle ne convienne à personne; les milieux sont trop difficiles à tenir, & je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, & qui ont quelque connoissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir, en leur présentant d'une manière un peu plus agréable & plus égayée, ce qu'ils sçavent déjà plus solidement, & j'avertis ceux à qui ces Matières sont nouvelles, que j'ai crû pouvoir les instruire & les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici l'utilité; & les seconds s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la Philosophie la matière la plus capable de piquer la curiosité. Il semble que rien ne devrait nous intéresser davantage, que de sçavoir comment est fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes semblables, & qui soient habitez aussi; mais après tout, s'inquiète de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile.

J'ai mis dans ces Entretiens une Femme que l'on instruit, & qui n'a jamais oûi parler de ces choses-là. J'ai crû que cette fiction me serviroit & à rendre l'Ouvrage plus susceptible d'agrément, & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme, qui



qui ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinture de Science, ne laisse pas d'entendre ce qu'on lui dit, & de ranger dans sa tête sans confusion les Tourbillons & les Mondes. Pourquoi y auroit-il des Femmes qui cedassent à cette Marquise imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut se dispenser de concevoir ?

A la vérité elle s'applique un peu, mais qu'est-ce ici que s'appliquer ? Ce n'est pas pénétrer à force de méditation une chose obscure d'elle-même, ou expliquée obscurément, c'est seulement ne point lire sans se représenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames pour tout ce Système de Philosophie, que la même application qu'il faut donner à la Princesse de Clèves, si on veut en suivre bien l'intrigue, & en connoître toute la beauté. Il est vrai que les Idées de ce Livre-ci sont moins familières à la plupart des Femmes que celles de la Princesse de Clèves, mais elles n'en sont pas plus obscures & je suis seur qu'à une seconde lecture tout au plus, il ne leur en sera rien échappé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un Système en l'air ; & qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raisonnemens de Physique, & j'en ai employé autant qu'il a été nécessaire. Mais il se trouve heureusement dans ce sujet que les Idées de Physique y sont riantes d'elles-mêmes, & que dans le même temps qu'elles contentent la raison, elles donnent à l'imagination un spectacle qui lui plait autant que s'il étoit fait exprès pour elle.

Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette espece, je leur ai donné des ornemens étrangers. Virgile en a usé ainsi dans ses Georgiques, où il sauve le fond de sa matière, qui est tout-à-fait sèche, par des digressions fréquentes, & souvent fort agréables. Ovide mê-



me en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoiqu'il le fond de sa matière fût infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment il a cru qu'il étoit ennuyeux de parler toujours d'une même chose, fût-ce de préceptes de galanterie. Pour moi qui avois plus de besoin que lui du secours de digressions, je ne m'en suis pourtant servi qu'avec assez de ménagement. Je les ai autorisées par la liberté naturelle de la Conversation; je ne les ai placées que dans des endroits où j'ai cru qu'on seroit bien aise de les trouver; j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvrage, parce qu'alors l'esprit n'est pas encore assez accoutumé aux Idées principales que je lui offre; Enfin je les ai pressées dans mon sujet même, ou assez proche de mon sujet.

Je n'ai rien voulu imaginer sur les Habitans des Mondes, qui fût entièrement impossible & chimérique. J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvoit penser raisonnablement, & les Visions même que j'ai ajoutées à cela, ont quelque fondement réel. Il y a du vrai & du faux mêlés ici, mais ils y sont toujours aises à distinguer. Je n'entreprends point de justifier un composé si bizarre, c'est-là le point le plus important de cet Ouvrage, & c'est cela justement dont je ne puis rendre raison.

Il ne me reste plus dans cette Préface qu'à parler à une sorte de personnes, mais ce seront peut-être les plus difficiles à contenter, non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raisons, mais parce qu'ils ont le privilège de ne se payer pas, s'ils ne veulent de toutes les raisons qui sont bonnes. Ce sont les Gens scrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la Religion, à mettre des Habitans ailleurs que sur la Terre. Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait



de la Religion, & celle-là même je l'aurois respectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage, si elle étoit contraire à mon sentiment, mais ce qui va peut-être vous paroître surprenant, elle ne regarde pas seulement ce Système, où je remplis d'Habitans une infinité de Mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la Lune est habitée, vous vous y représentez aussi-tôt des Hommes faits comme vous, & puis, si vous êtes un peu Theologien, vous voilà plein de difficultez. La posterité d'Adam n'a pas pu s'étendre jusques dans la Lune, ni envoyer des Colonies en ce Pays-là. Les Hommes qui sont dans la Lune ne sont donc pas Fils d'Adam. Or il seroit embarrassant dans la Theologie, qu'il y eût des Hommes qui ne descendissent pas de luy. Il n'est pas besoin d'en dire davantage, toutes les difficultez imaginables se reduisent à cela, & les termes qu'il faudroit emploier dans une plus longue explication sont trop dignes de respect pour être mis dans un Livre aussi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entière sur les Hommes de la Lune, mais ce sont ceux qui la font, qui mettent des hommes dans la Lune; moi, je n'y en mets point. J'y mets des Habitans qui ne sont point du tout des Hommes. Que sont-ils donc; Je ne les ai point vûs, ce n'est pas pour les avoir vûs que j'en parle. Et ne soupçonnez pas que ce soit une défaite dont je me serve pour éluder votre objection, que de dire qu'il n'y a point d'Hommes dans la Lune, vous verrez qu'il est impossible qu'il y en ait selon l'idée que j'ai de la diversité infinie que la nature doit avoir mise dans ses Ouvrages. Cette idée régne dans tout le Livre, & elle ne peut être contestée d'aucun Philosophe. Ainsi je crois que je n'entendrai faire cet-



te objection qu'à ceux qui parleront de ces *Entretiens* sans les avoir lûs. Mais est-ce un sujet de me rassurer ? Non, c'en est un au contraire très-legitime de craindre que l'objection ne me soit faite de bien des endroits.

---

## A V E R T I S S E M E N T

*sur cette nouvelle Edition.*

ON y trouvera un grand nombre d'augmentations semées dans tout le livre, les distances, les grandeurs, les revolutions des Corps Celestes exprimées beaucoup plus précisément qu'elles ne l'avoient été dans les Editions précédentes, & selon le calcul de nos plus excellens Astronomes, & en général tous les Phenomènes du Ciel conformes aux observations les plus exactes. On peut assurer les Lecteurs que sur tous ces points-là ils peuvent autant se fier à ce Livre, tel qu'il est presentement, que s'il étoit plus sçavant & plus profond. On peut ajouter à cette lecture celle du Nouveau traité de la pluralité des Mondes composé par Mr. Huygens, célèbre Mathématicien, qui fera sans doute plaisir au Lecteur.





# ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ. DES MONDES.

A MONSIEUR L\*\*\*.

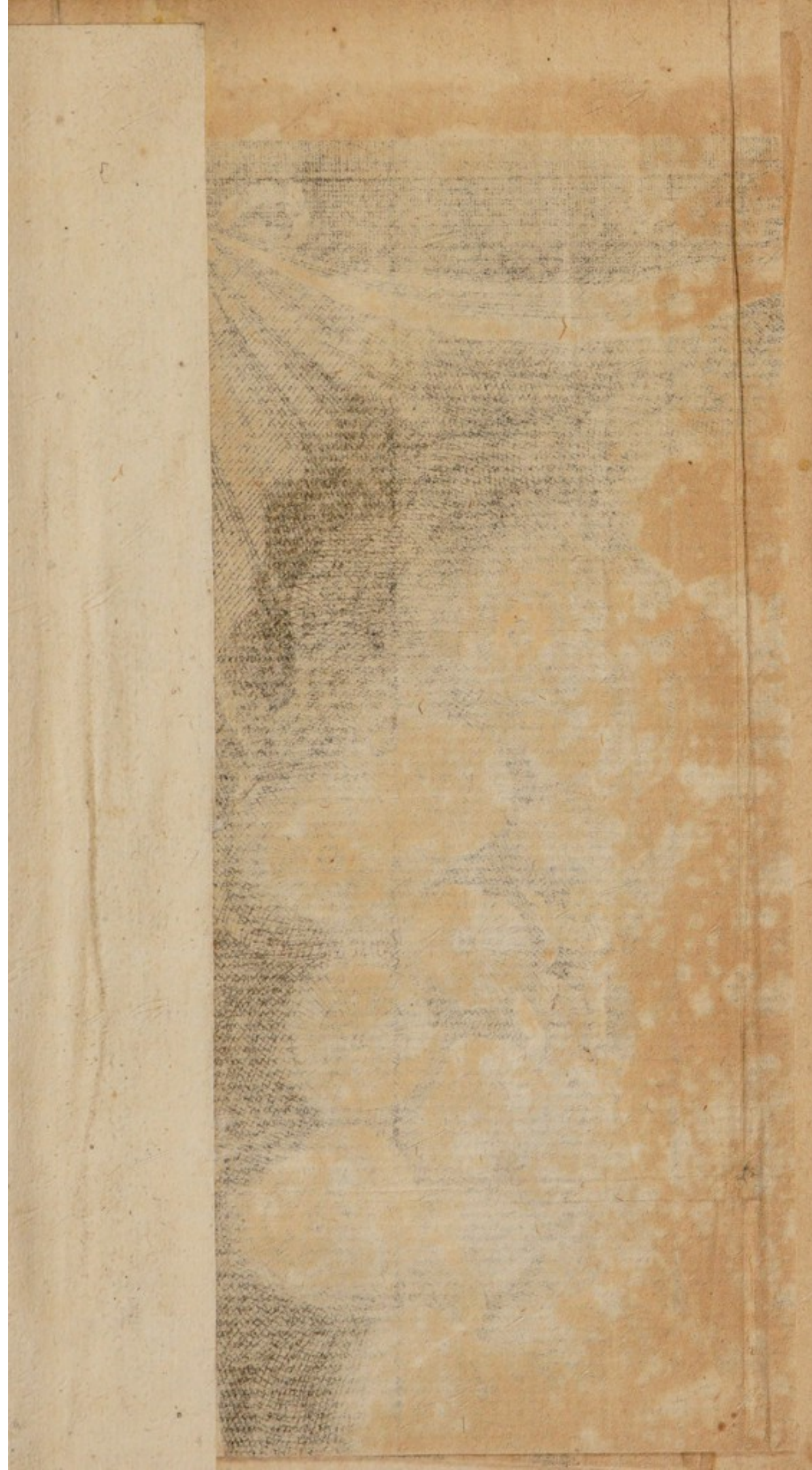


VOUS voulez, Monsieur, que je vous rende un compte exact de la manière dont j'ai passé mon tems à la campagne, chez Madame la Marquise de G\*\*\*. Sçavez-vous bien que ce compte exact sera un Livre, & ce qu'il y a de pis, un Livre de Philosophie? Vous vous attendez à des Fêtes, à des Parties de Jeu ou de Chasse, & vous aurez des Planètes, des Mondes, des Tourbillons; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes Philosophe, & vous ne vous en moquez pas tant qu'un autre. Peut-être même serez-vous bien-aïse que j'aye attiré Madame la Marquise dans le parti de la Philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considérable; car je compte que la beauté & la jeunesse sont toujours des choses d'un grand prix. Ne croyez-vous pas que si la Sagesse elle-même



vouloit se présenter aux hommes avec succès elle ne feroit point mal de paroître sous une figure qui approchât un peu de celle de la Marquise ? Sur tout si elle pouvoit avoir dans la conversation les mêmes agrémens, je suis persuadé que tout le monde courroit après la Sagesse. Ne vous attendez pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous ferai le récit des Entretiens que j'ai eus avec cette Dame ; il faudroit presque avoir autant d'esprit qu'elle a pour repeter ce qu'elle a dit, de la manière dont elle l'a dit. Vous lui verrez seulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connoissez. Pour moi, je la tiens sçavante, cause de l'extrême facilité qu'elle auroit à lui devenir. Qu'est ce qui lui manque ? d'avoir ouvert les yeux sur des Livres ; cela n'est rien & bien des gens l'ont fait toute leur vie, qui je refuserois, si j'osois, le nom de Sçavans. Au reste, Monsieur, vous m'aurez une obligation. Je sçai bien qu'avant que d'entrer dans le détail des Conversations que j'ai eues avec la Marquise, je serois en droit de vous décrire le Château où elle étoit allée passer l'Automme. On a souvent décrit des Châteaux pour de moindres occasions ; mais je vous ferai grace sur cela. Il suffit que vous sçachiez, que quand j'arrivai chez elle, je n'y trouvai point de Compagnie & que j'en fus fort aise. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable ; ils se passèrent à épuiser les Nouvelles de Paris, d'où je venois ; mais ensuite vinrent ces Entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviserai par Soirs, parce qu'effectivement nous n'eumes de ces Entretiens que les Soirs.









1. Mercure 2. Venus 3. La Terre 4. Mars 5. Jupiter 6. Saturne.





## PREMIER SOIR.

*Que la Terre est une Planète qui  
tourne sur elle-même, & autour  
du Soleil.*

Nous allâmes donc un Soir après souper, nous promener dans le Parc. Il faisoit un frais délicieux, qui nous récompensoit d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La Lune étoit levée il y avoit peut-être une heure, & ses rayons qui ne venoient à nous qu'entre les branches des arbres, faisoient un agréable mélange d'un blanc fort vif, avec tout ce verd qui paroissoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobat, ou qui obscurcît la moindre Etoile: elles étoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui étoit encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées. Ce spectacle me fit rêver; & peut-être sans la Marquise eussay-je rêvé assez long-temps; mais la présence d'une si aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvez-vous pas, luy dis-je, que le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit? Oüy, me répondit-elle, la beauté du jour est comme une beauté blonde qui a plus de brillant; mais la beauté de la nuit est une beauté brune qui est plus touchante. Vous êtes bien généreuse, repris-je, de donner



cet avantage aux Brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il est pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, & que les Heroïnes de Roman, qui sont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, sont presque toujours blondes. Ce n'est rien que la Beauté, repliqua-t-elle, si elle ne touche. Avouëz que le jour ne vous eût jamais jetté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vû prêt de tomber tout à l'heure à la vûe de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je, mais en récompense, une Blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute sa beauté brune. Quand cela seroit vrai, repliqua-t-elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le jour, puisque les Blondes doivent être dans ses intérêts, fit aussi le même effet. Pourquoi les Amans, qui sont bons Juges de ce qui touche, ne s'adressent-ils jamais qu'à la nuit dans toutes les Chansons & dans toutes les Elegies que je connois? Il faut bien que la nuit ait leurs remerciemens, lui dis-je. Mais, reprit-elle, elle a aussi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences, d'où cela vient-il? C'est apparemment, répondis-je, qu'il n'inspire point je ne sai quoi de triste & de passionné. Il semble pendant la nuit que tout soit en repos. On s'imagine que les Etoiles marchent avec plus de silence que le Soleil, les objets que le Ciel presente sont plus doux, la vûe s'y arrête plus aisément; enfin on en rêve mieux, parce qu'on se hâte d'être alors dans toute la Nature la seule personne occupée à rêver. Peut-être aussi que le spectacle du jour est trop uniforme, ce n'est qu'un Soleil, & une voûte bleüe, mais il se peut



peut que la vûë de toutes ces Etoiles semées confusément, & disposées au hazard en mille figures différentes, favorise la rêverie, & un certain desordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir. J'ai toujours senti ce que vous me dites, reprit-elle, j'aime les Etoiles, & je me plaindrois volontiers du Soleil qui nous les efface. Ah! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vûë tous ces Mondes. Qu'appellez-vous tous ces Mondes, me dit-elle en me regardant, & en se tournant vers moi? Je vous demande pardon, répondis-je. Vous m'avez mis sur ma folie, & aussi-tôt mon imagination s'est échappée. Quelle est donc cette folie, reprit-elle? Helas! repliquai-je, je suis bien fâché qu'il faille vous l'avoüer; je me suis mis dans la tête que chaque Etoile pourroit bien être un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fût vrai, mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît, & qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante. Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux Vêrités à qui l'agrément ne soit nécessaire. Et bien, reprit-elle, puisque votre folie est si agréable, donnez-la moi, je croirai sur les Etoiles tout ce que vous voudrez, pourvû que j'y trouve du plaisir. Ah! Madame, répondis-je bien vîte, ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une Comédie de Moliere; c'en est un qui est je ne sçai où dans la raison, & qui ne fait rire que l'esprit. Quoi donc, reprit-elle, croyez-vous qu'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire, apprenez-moi vos Etoiles. Non, repliquai-je, il ne me fera point reproché que dans un Bois, à dix heures du Soir, j'aye parlé de

Philo-



Philosophie à la plus aimable personne que j'ai connoissè. Cherchez ailleurs vos Philosophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps sur ce ton là, il fallut céder. Je lui fis du moins promettre pour mon honneur, qu'elle me garderoit le secret, & quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vis que je ne sçavois par où commencer mon discours: car avec une personne comme elle, qui ne sçavoit rien en matière Physique, il falloit prendre les choses de bien-loin, pour lui prouver que la Terre pouvoit être une Planète, & les Planètes autant de Terres, & toutes les Etoiles autant de Soleils qui éclairaient des Mondes. J'en revenois toujours à lui dire qu'il auroit mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes personnes raisonnables auroient fait en notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la Philosophie, voici par où je commençai.

Toute la Philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux & les yeux mauvais: car si vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien si les Etoiles sont des Soleils qui éclairaient autant de Mondes, ou si elles n'en sont pas; & si d'un autre côté vous étiez moins curieuse, vous ne vous soucieriez pas de le sçavoir, ce qui reviendrait au même; mais on veut sçavoir plus qu'on ne voit, c'est-là la difficulté. Encore, si ce qu'on voit, on le voyait bien, ce seroit toujours autant de connu, mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi les vrais Philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voyent point, & cette condition n'est pas, ce

me



me semble, trop à envier. Sur cela je me figure toujours que la Nature est un grand Spectacle qui ressemble à celui de l'Opera. Du lieu où vous êtes à l'Opera, vous ne voyez pas le Théâtre tout-à-fait comme il est; on a disposé les Décorations & les Machines pour faire de loin un effet agréable, & on cache à votre vûë ces roües & ces contrepoids qui font tous les mouvemens. Aussi ne vous embarrassez-vous guères de deviner comment tout cela jouë. Il n'y a peut-être que quelque Machiniste caché dans le Parterre, qui s'inquiète d'un Vol qui lui aura paru extraordinaire, & qui veut absolument démêler comment ce Vol a été exécuté. Vous voyez bien que ce Machiniste-là est assez fait comme les Philosophes. Mais ce qui, à l'égard des Philosophes, augmente la difficulté, c'est que dans les Machines que la Nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées, & elles le sont si bien, qu'on a été long-temps à deviner ce qui causoit les mouvemens de l'Univers. Carreprésentez-vous tous les Sages à l'Opera, ces Pythagores, ces Platons, ces Aristotes, & tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos Oreilles, supposons qu'ils voioient le Vol de Phaëton que les Vents enlevent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne sçavoient point comment le derrière du Theatre étoit disposé. L'un d'eux disoit, *c'est une certaine Vertu secrète qui enleve Phaëton*. L'autre, *Phaëton est composé de certains nombres qui le font monter*. L'autre, *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Théâtre; il n'est point à son aise quand il n'y est pas*. L'autre, *Phaëton n'étoit pas fait pour voler, mais il aime mieux voler, que de laisser le haut du Théâtre vuide; & cent autres rêveries*  
que



que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'Antiquité. A la fin Descartes, & quelques autres Modernes sont venus qui ont dit : *Phaëton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, & qu'un poids plus pesant que lui descend.* Ainsi on ne croit plus qu'un corps se remuë, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps ; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contrepoids ou d'un ressort ; & qui verroit la Nature telle qu'elle est, ne verroit que le derrière du Théâtre de l'Opera. A ce compte, dit la Marquise, la Philosophie est devenue bien mécanique ? Si mécanique, répondis-je, que je crains qu'on en ait bien-tôt honte. On veut que l'Univers ne soit en grand, que ce qu'une Montre est en petit, & que tout s'y conduise par des mouvemens réglez qui dépendent de l'arrangement des parties. Avoüez la vérité. N'avez vous point eu quelque fois une idée plus sublime de l'Univers, & ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritoit ? J'ai vû des gens qui l'en estimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moi, repliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sçai qu'il ressemble à une Montre. Il est surprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

Je ne sçai pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines ; mais en vérité, il n'est pas trop commun de les avoir. Assez de gens ont toujours dans la tête un faux Merveilleux envelopé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la Nature, que parce qu'ils la croient une espèce de Magie où l'on n'entend rien, & il est sur qu'une chose est deshonorée auprès d'eux, dès



dès qu'elle peut être conçüe. Mais, Madame, continuai-je, vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je croi que je n'ai qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le Monde.

De la terre où nous sommes, ce que nous voions de plus éloigné, c'est ce Ciel bleu, cette grande voûte où il semble que les Etoiles sont attachées comme des cloux. On les appelle Fixes, parce qu'elles ne paroissent avoir que le mouvement de leur Ciel, qui les emporte avec lui d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette dernière voûte des Cieux, sont suspendus à différentes hauteurs, le Soleil, la Lune, & les cinq autres Astres qu'on appelle des Planètes, Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne. Ces Planètes n'étant point attachées à un même Ciel, & ayant des mouvemens inégaux, elles se regardent diversement, & figurent diversement ensemble, au lieu que les Etoiles Fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres. Le Chariot, par exemple, que vous voyez qui est formé de ces sept Etoiles, a toujours été fait comme il est, & le sera encore longtemps; mais la Lune est tantôt proche du Soleil, tantôt elle en est éloignée, & il en va de même des autres Planètes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens Bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit les premières Observations qui ont été le fondement de l'Astronomie; car l'Astronomie est née dans la Chaldée, comme la Geometrie nâquit, dit-on, en Egypte, où les Inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes, pour reconnoitre son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi l'Astro-

nomie



nomie est fille de l'Oisiveté, la Géometrie est fille de l'Intérêt, & s'il étoit question de la Poësie, nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'Amour.

Je suis bien aise, dit la Marquise, d'avoir appris cette généalogie des Sciences, & je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'Astronomie. Il y a de la Géometrie, selon ce que vous me dites, demanderoit une ame plus intéressée que je ne l'ai, & la Poësie en demanderoit une plus tendre, mais j'ai autant de loisir que l'Astronomie en peut demander. Heureusement encore nous sommes à la campagne, & nous y menons quasi une vie pastorale; tout cela convient à l'Astronomie. Ne vous y trompez pas, Madame, repris-je. Ce n'est pas la vraie vie pastorale, que de parler des Planètes, & des Etoiles Fixes. Voyez si c'est cela que les Gens de l'Astrée passent leur temps. Oh, répondit-elle, cette sorte de Bergerie-là est trop dangereuse. J'aime mieux celle des Chaldéens, dont vous me parliez. Recommencez un peu, s'il vous plaît, à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette disposition des Cieux que vous m'avez dite, de quoy fut-il question? Il fut question, repris-je, de deviner comment toutes les parties de l'Univers devoient être arrangées, & c'est là ce que les Scavans appellent faire un Siftême. Mais avant que je vous explique le premier des Siftêmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain Fou Athenien dont vous avez entendu parler, qui s'étoit mis dans la fantaisie que tous les Vaisseaux qui abordent au Port de Pirée, lui appartenoient. Notre folie à nous autres, est de croire aussi que toute la nature, sans exception, est destinée à nos usages;



ges ; & quand on demande à nos Philosophes, à quoi sert ce nombre prodigieux d'Etoiles Fixes, dont une partie suffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vûë. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la Terre fût en repos au centre de l'Univers, tandis que tous les Corps Celestes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner autour pour l'éclairer. Ce fut donc au dessus de la Terre qu'on plaça la Lune ; & au dessus de la Lune on plaça Mercure, ensuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au dessus de tout cela étoit le Ciel des Etoiles Fixes. La Terre se trouvoit justement au milieu des Cercles que décrivent ces Planètes, & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés de la Terre, & par conséquent les Planètes plus éloignées employoient plus de temps à faire leur cours, ce qui effectivement est vrai. Mais je ne sçai pas, interrompit la Marquise, pourquoi vous semblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'Univers ; il me paroît assez net, & assez intelligible, & pour moi, je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, repliquai-je, que je vous adoucissais bien tout ce Système. Si je vous le donnois tel qu'il a été conçu par Ptolomée son Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des Planètes ne sont pas si réguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vite, tantôt plus lentement, tantôt en un sens, tantôt en un autre, & qu'elles ne soient quelquefois plus éloignées de la Terre, quelquefois plus proches ; les Anciens avoient imaginé je ne sçai combien de Cercles différemment entrelassez les uns dans les autres,



autres, par lesquels ils fauvoient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces Cercles étoit grand, que dans un temps où l'on ne connoissoit encore rien de meilleur, un Roy de Castille, grand Mathématicien, mais apparemment peu devot, disoit, que si Dieu l'eût appelé à son Conseil quand il fit le Monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine; mais cela même est assez plaisant, que ce Système fût alors une occasion de péché, parce qu'il étoit trop confus. Les bons avis que ce Roy vouloit donner, regardoient sans doute la suppression de tous ces Cercles, dont on avoit embarrassé les mouvemens celestes. Apparemment ils regardoient aussi une autre suppression de deux ou trois Cieux superflus qu'on avoit mis au-delà des Etoiles Fixes. Ces Philosophes, pour expliquer une sorte de mouvement dans les Corps Celestes, faisoient au-delà du dernier Ciel que nous voyons, un Ciel de cristal, qui imprimoit ce mouvement aux Cieux inférieurs. Avoient-ils une nouvelle d'un autre mouvement? C'étoit aussitôt un autre Ciel de cristal. Enfin les Cieux de cristal ne leur coûtoient rien. Et pourquoi ne les faisoit-on que de cristal, dit la Marquise? N'eussent-ils pas été bons de quelque autre matière? Non, répondis-je, il falloit que la lumière passât au travers; & d'ailleurs il falloit qu'ils fussent solides. Il le falloit absolument; car Aristote avoit trouvé que la solidité étoit une chose attachée à la noblesse de leur nature, & puis qu'il l'avoit dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais on a vu des Comètes, qui étant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois, briseroient tout le cristal des Cieux par où elles passent, & casseroient tout l'Univers; & il a fallu se résoudre à faire les Cieux d'une



d'une matière fluide, telle que l'air. Enfin il est hors de doute par les Observations de ces derniers Siècles, que Venus & Mercure tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre, & l'ancien Siftême est absolument insoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en proposer un qui satisfait à tout, & qui dispenseroit le Roy de Castille de donner des avis, car il est d'une simplicité charmante, & qui seule le feroit préférer. Il sembleroit, interrompit la Marquise, que votre Philosophie est une espèce d'enchère, où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais, emportent sur les autres. Il est vrai, repris-je, & ce n'est que par-là qu'on peut attraper le Plan sur lequel la Nature a fait son Ouvrage. Elle est d'une épargne extraordinaire ; tout ce qu'elle pourra faire d'une manière qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne feroit presque rien, voyez seure qu'elle ne le fera que de cette manière-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence suprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'est que la magnificence est dans le dessein, & l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand dessein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres nous sommes sujets à renverser souvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le dessein qu'a eu la Nature, & la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit dessein, qu'elle exécute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudroit ; cela est tout-à-fait ridicule. Je serai bien aise, dit elle, que le Siftême dont vous m'allez parler, imite de fort près la Nature ; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles.



les, repris-je. Figurez-vous un Allemand nommé Copernic, qui fait main-basse sur tous ces Cercles differens, & sur tous ces Cieux solides qui avoient été imaginez par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saissi d'une noble fureur d'Astronome, il prend la Terre, & l'envoie bien loin du centre de l'Univers, où elle s'étoit placée, & dans ce centre, il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les Planètes ne tournent plus autour de la Terre, & ne l'enferment plus au milieu du Cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hazard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne presentement autour du Soleil, la Terre y tourne elle-même; & pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux Planètes & aux Cieux. Enfin de tout cet équipage celeste dont cette petite Terre se faisoit accompagner & environner, il ne lui est demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la Marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne crois pas les avoir entendues. Le Soleil est au centre de l'Univers, & là il est immobile; après lui qu'est-ce qui suit? C'est Mercure, répondis-je, il tourne autour du Soleil, en sorte que le Soleil est à peu près le centre du Cercle que Mercure décrit. Au dessus de Mercure est Venus, qui tourne de même autour du Soleil. Ensuite vient la Terre, qui étant plus élevée que Mercure & Venus, décrit autour du Soleil un plus grand Cercle que ces Planètes. Enfin suivent Mars, Jupiter, Saturne, selon l'orde où je vous les nom-

me,



me, & vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous; aussi employe-t-il plus de tems qu'aucune autre Planète à faire sa revolution. Et la Lune? vous l'oubliez, interrompit-elle. Je la retrouverai, bien, repris-je. La Lune tourne autour de la Terre, & ne l'abandonne point; mais comme la Terre avance toujours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la suit, en tournant toujours autour d'elle; & si elle tourne autour du Soleil, ce n'est que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entens, répondit-elle, & j'aime la Lune, de nous être restée, lorsque toutes les autres Planètes nous abandonnoient. Avoüez que si votre Allemand eût pû nous la faire perdre, il l'auroit fait volontiers; car je vois dans tout son procédé, qu'il étoit bien mal intentionné pour la Terre. Je lui sçai bon gré, répliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étoient mis à la plus belle place de l'Univers, & j'ai du plaisir à voir presentement la Terre dans la foule des Planètes. Bon, répondit-elle, croyez-vous que la vanité des hommes s'étende jusqu'à l'Astronomie? Croyez-vous m'avoir humiliée pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil? Je vous jure que je ne m'en estime pas moins. Mon Dieu, Madame, repris-je, je sçai bien qu'on sera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préseance de deux Planètes ne fera jamais une si grande affaire, que celle de deux Ambassadeurs. Cependant la même inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une Cérémonie, fait qu'un Philosophe dans



un Siftême se met au centre du Monde, s'il peut. Il est bien-aïse que tout soit fait pour lui; il suppose, peut-être sans s'en appercevoir, ce principe qui le flatte, & son cœur ne laisse pas de s'intéresser à une affaire de pure speculation. Francement, repliqua-t-elle, c'est-là une calomnie que vous avez inventée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Siftême de Copernic, puis qu'il est si humiliant. Aussi repris-je, Copernic lui-même se défioit-il fort du succès de son opinion. Il fut très-longtems à ne la vouloir pas publier. Enfin il s'y résolut à la prière de Gens très-considérables; mais aussi le jour qu'on lui apporta le premier Exemplaire imprimé de son Livre, sçavez-vous ce qu'il fit? il mourut. Il ne voulut point essuyer toutes les contradictions qu'il prévoioit, & se tira habilement d'affaire. Ecoutez, dit la Marquise, il faut rendre justice à tout le monde. Il est sûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil; car enfin on ne change point de place, & on se retrouve toujours le matin où l'on s'étoit couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire, que comme la Terre toute entière marche.... Assurément, interrompis-je, c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un Bateau qui allât sur la Rivière, vous vous retrouveriez à votre reveil dans la même place & dans la même situation à l'égard de toutes les parties du Bateau. Oüy, mais, repliqua-t-elle, voici une différence, je trouverois à mon reveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon Bateau auroit changé de place. Mais il n'en va pas de même de la Terre, j'y retrouve toutes choses comme je les avois laissées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas



pas, le rivage est changé aussi. Vous sçavez qu'au delà de tous les Cercles des Planètes sont les Etoiles Fixes, voilà nôtre rivage. Je suis sur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle, j'y vois le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en poussant ma vûë en ligne droite au delà du Soleil, je le verrois nécessairement répondre à quelques Etoiles Fixes; mais je vois aisément pendant la nuit à quelles Etoiles il a répondu le jour, & c'est exactement la même chose. Si la Terre ne changeoit point de place sur le Cercle où elle est, je verrois toujours le Soleil répondre aux mêmes Etoiles Fixes; mais dès qu'elle change de place, il faut que je le voye répondre à d'autres. C'est-là le rivage qui change tous les jours, & comme la Terre fait son Cercle en un an autour du Soleil, je vois le Soleil en l'espace d'une année répondre successivement à diverses Etoiles Fixes qui composent un Cercle. Ce Cercle s'appelle le Zodiaque. Voulez-vous que je vous fasse ici une figure sur le sable? Non, répondit-elle, je m'en passerai bien, & puis cela donneroit à mon Parc un air sçavant que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas ouï dire qu'un Philosophe qui fut jetté par un naufrage dans une Ile qu'il ne connoissoit point, s'écria à ceux qui le suivoient, en voyant de certaines figures, des lignes & des Cercles tracez sur le bord de la Mer : *Courage, compagnons, l'Ile est habitée, voici des pas d'hommes?* Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, & qu'il ne faut pas qu'on en voye ici.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voye que des pas d'Amans, c'est-à-dire, votre nom & vos chiffres gravez sur l'écorce des arbres



par la main de vos Adorateurs. Laissons-là, je vous prie, les Adorateurs, reprit-elle, & parlons du Soleil. J'entens bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-mêmes; mais ce tour ne s'acheve qu'en un an, & celui que le Soleil fait tous les jours sur notre tête, comment se fait-il? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui rouleroit sur cette allée auroit deux mouvemens? elle iroit vers le bout de l'allée, & en même temps elle tourneroit plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut, descendroit en bas, & que celle d'en bas monteroit en haut. La Terre fait la même chose. Dans le tems qu'elle avance sur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Ainsi en vingt-quatre heures chaque partie de la Terre perd le Soleil, & le recouvre, & à mesure qu'en tournant on va vers le côté où est le Soleil, il semble qu'il s'élève; & quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. Cela est assez plaisant, dit-elle, la Terre prend tout sur soi; & le Soleil ne fait rien. Et quand la Lune & les autres Planètes & les Etoiles Fixes paroissent faire un tour sur notre tête en vingt-quatre heures; c'est donc aussi une imagination? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cause. Les Planètes font seulement leurs Cercles autour du Soleil en des temps inégaux selon leurs distances inégales, & celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce Cercle d'Etoiles Fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé sur son Cercle, que  
parce



parce que nous avons avancé sur le notre. Nous marchons, & les autres Planètes marchent aussi, mais plus ou moins vite que nous; cela nous met dans differens points de vûe à leur égard, & nous fait paroître dans leur cours des bizarreries dont il n'est pas nécessaire que je vous parle. Il suffit que vous sçachiez que ce qu'il y a d'irregulier dans les Planètes, ne vient que de la diverse manière dont notre mouvement nous les fait rencontrer, & qu'au fond elles sont toutes très-reglées. Je consens qu'elles le soient, dit la Marquise, mais je voudrois bien que leur regularité coûtât moins à la Terre, on ne l'a guère ménagée, & pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriez-vous mieux que le Soleil, & tous les autres Astres, qui sont de très-grands Corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immense, que les Etoiles Fixes qui seroient dans le plus grand Cercle, parcourussent en un jour plus de vingt-sept mille six cens soixante fois deux cens millions de lieües? Car il faut que tout cela arrive, si la Terre ne tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité, il est bien plus raisonnable qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieües. Vous voyez bien que neuf mille lieües en comparaison de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne sont qu'une bagatelle.

Oh! repliqua la Marquise, le Soleil & les Astres sont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien; mais la Terre ne paroît guère portative. Et croiriez-vous, repris-je, si vous n'en aviez l'expérience, que ce fût quelque chose de bien portatif, qu'un gros Navire monté de cent cin-



quante pieces de Canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une très-grande quantité de Marchandises? Cependant il ne faut qu'un petit soufle de vent pour le faire aller sur l'eau, parce que l'eau est liquide, & que se laissant diviser avec facilité, elle résiste peu au mouvement du Navire, ou s'il est au milieu d'une Rivière, il suivra sans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainsi la terre, toute massive qu'elle est, est aisément portée au milieu de la matière celeste, qui est infiniment plus fluide que l'eau, & qui remplit tout ce grand espace où nagent les Planètes. Et où faudroit-il que la Terre fût cramponnée pour résister au mouvement de cette matière celeste, & ne s'y pas laisser emporter? C'est comme si une petite boule de bois pouvoit ne pas suivre le courant d'une Rivière.

Mais, repliqua-t-elle encore, comment la Terre avec tout son poids se soutient-elle sur votre matière celeste, qui doit être bien légère, puis qu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide, en soit plus léger. Que dites-vous de notre gros Vaisseau, qui avec tout son poids est plus léger que l'eau, puis qu'il y surnage? je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colère, tant que vous aurez le gros Vaisseau. Mais m'assurez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une pirouette aussi légère que vous me faites la Terre? Et bien lui répondis-je, faisons porter la Terre par quatre Elephans, comme font les Indiens. Voici bien un autre Système, s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces Gens-là, d'avoir pourvû à leur seureté, & fait de bons fondemens, au lieu que nous autres Coperniciens, nous sommes assez inconsiderez pour vouloir bien nager à l'aventure dans cette matière celeste. Je gage



gage que si les Indiens sçavoient que la Terre fût le moins du monde en peril de se mouvoir, ils doubleroiẽt les Elephans.

Cela le méritoit bien, repris-je, en riant de sa pensée, il ne faut point s'épargner les Elephans pour dormir en assurance; & si vous en avez besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre Systême autant qu'il vous plaira, ensuite nous les retrancherons peu à peu, à mesure que vous vous rassurerez. Serieusement, reprit-elle, je ne croi pas dès à present qu'ils me soient fort nécessaires, & je me sens assez de courage pour oser tourner. Vous irez encore plus loin, repliquai-je, vous tournerez avec plaisir, & vous vous ferez sur ce Systême des idées réjouissantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je suis suspendu en l'air, & que j'y demeure sans mouvement pendant que la Terre tourne sous moi en vingt-quatre heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces villages différens, les uns blancs, les autres noirs, les autres bazanez, les autres olivâtres. D'abord ce sont des Chapeaux, & puis des Turbans, & puis des Têtes cheveluës, & puis des Têtes rases; tantôt des Villes à clochers, tantôt des Villes à longues aiguilles qui ont des Crois-fans, tantôt des Villes à Tours de Porcelaine, tantôt de grands Pays qui n'ont que des Cabanes: ici de vastes Mers; là des Deserts épouvantables; enfin toute cette variété infinie qui est sur la surface de la Terre.

En vérité, dit-elle, tout cela méritoit bien que l'on donnât vingt-quatre heures de son temps à le voir. Ainsi donc dans le même lieu où nous sommes à present, je ne dis pas dans ce Parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'air, il y passe continuellement d'autres Peuples qui



prennent notre place ; & au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic , lui répondis-je , ne le comprendroit pas mieux. D'abord il passera par ici des Anglois qui raisonneront peut-être de quelque dessein de Politique avec moins de gayeté que nous ne raisonnons de notre Philosophie ; ensuite viendra une grande Mer , & il se pourra trouver en ce lieu-là quelque Vaisseau qui n'y fera pas si à l'aise que nous. Après cela paroîtront des Iroquois , qui mangeront tout vif quelque prisonnier de guerre , qui fera semblant de ne s'en pas soucier ; des Femmes de la Terre de Jesso , qui n'emploieront tout leur temps qu'à préparer le Repas de leurs Maris , & à se peindre de bleu les lèvres & les sourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde ; des Tartares qui iront fort dévotement en Pelerinage vers ce Grand Prêtre qui ne sort jamais d'un lieu obscur où il n'est éclairé que par des Lampes , à la lumière desquelles on l'adore ; de belles Circassiennes qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu , hormis ce qu'elles croient qui appartient essentiellement à leurs Maris ; de petits Tartares qui iront voler des Femmes pour les Turcs & pour les Persans ; enfin nous , qui debiterons peut-être encore des rêveries.

Il est assez plaisant , dit la Marquise , d'imaginer ce que vous venez de me dire ; mais si je voyois tout cela d'en haut , je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre , selon que les objets me plairoient plus ou moins , & je vous assure que je ferois passer bien vite ceux qui s'embarassent de politique , ou qui mangent leurs ennemis ; mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curiosité. J'en aurois pour



ces belles Circaffiennes, par exemple, qui ont un usage si particulier. Mais il me vient une difficulté sérieuse. Si la Terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, & nous respirons toujours celui d'un autre Pays. Nullement, Madame, répondis-je, l'air qui environne la Terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur, peut-être jusques à vingt lieues; il nous fuit, & tourne avec nous. Vous avez vu quelquefois l'ouvrage d'un Ver à Soye, ou ces Coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner. Elles sont d'une soye fort serrée, mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort léger & fort lâche. C'est ainsi que la Terre, qui est assez solide, est couverte depuis sa surface jusqu'à vingt lieues de hauteur tout au plus, d'une espèce de duvet, qui est l'air, & toute la Coque de Ver à Soye tourne en même temps. Au-delà de l'air est la matière celeste, incomparablement plus pure, plus subtile, & même plus agitée qu'il n'est.

Vous me présentez la Terre sous des idées bien méprisables, dit la Marquise. C'est pourtant sur cette Coque de Ver à Soye qu'il se fait de si grands Travaux, de si grandes Guerres, & qu'il regne de tous côtez une si grande agitation. Oüi, répondis-je, & pendant ce temps-là, la Nature qui n'entre point en connoissance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement général, & se joue de la petite boule.

Il me semble, reprit-elle, qu'il est ridicule d'être sur quelque chose qui tourne, & de se tourmenter tant; mais le malheur est qu'on n'est pas assuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien celer, toutes les précautions que vous prenez pour



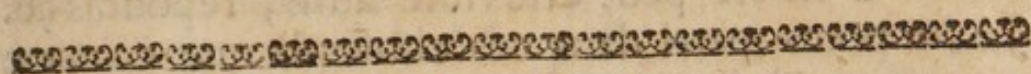
empêcher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la Terre, me sont suspectes. Est-il possible qu'il ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnoisse?

Les mouvemens les plus naturels, répondis-je, & les plus ordinaires, sont ceux qui se font le moins sentir, cela est vrai jusques dans la Morale. Le mouvement de l'amour propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah! vous moralisez, dit-elle, quand il est question de Physique, cela s'appelle baailler. Retirons-nous, aussi-bien en voila assez pour la première fois. Demain nous reviendrons ici, vous avec vos Siftêmes, & moi avec mon ignorance.

En retournant au Château, je lui dis pour épuisser la matière des Siftêmes, qu'il y en avoit un troisième inventé par Ticho-Brahé, qui voulant absolument que la Terre fût immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faisoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planètes, parce que depuis les nouvelles Découvertes, il n'y avoit pas moien de faire tourner les Planètes autour de la Terre. Mais la Marquise qui a le discernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puis qu'on n'en pouvoit pas exempter tant d'autres grands Corps; que le Soleil n'étoit plus si propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Planètes tournoient autour de lui: que ce Siftême ne pouvoit être propre tout au plus qu'à soutenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien envie de la soutenir, & nullement à la persuader; & enfin il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme & plus



plus riant, & n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuadé, & sa hardiesse fait plaisir.



## SECOND SOIR.

*Que la Lune est une Terre habitée.*

**L**E lendemain au matin dès que l'on put entrer dans l'Appartement de la Marquise, j'envoyai sçavoir de ses nouvelles, & lui demander si elle avoit pû dormir en tournant. Elle me fit répondre qu'elle étoit déjà toute accoutumée à cette allûre de la Terre, & qu'elle avoit passé la nuit aussi tranquillement qu'auroit pû faire Copernic lui-même. Quelque temps après il vint chez elle du monde qui y demeura jusqu'au soir, selon l'ennuyeuse coûtume de la Campagne. Encore leur fut-on bien obligé, car la Campagne leur donnoit aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain, s'ils eussent voulu; & ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainsi la Marquise & moi nous nous retrouvâmes libres le soir. Nous allâmes encore dans le Parc, & la Conversation ne manqua pas de tourner aussitôt sur nos Systèmes. Elle les avoit si bien conçus, qu'elle dédaigna d'en parler une seconde fois, & elle voulut que je la menasse à quelque chose de nouveau. Et bien donc, lui dis-je, puisque le Soleil, qui est presentement immobile, a cessé d'être Planète, & que la Terre qui se meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne ferez pas si surprise d'entendre dire que la Lune est une Terre comme



celle-ci, & qu'aparemment elle est habitée. Je n'ai pourtant jamais ouï parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une vision. C'en est peut-être une aussi, répondis-je. Je ne prens parti dans ces choses-là que comme on en prend dans les Guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti opposé, & qu'on a des ménagemens avec ses Ennemis même. Pour moi, quoique je croie la Lune habitée, je ne laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas, & je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, si elle avoit le dessus; mais en attendant qu'ils ayent sur nous quelque avantage considérable, voici ce qui m'a fait panacher du côté des Habitans de la Lune.

Supposons, qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint Denys, & qu'un Bourgeois de Paris qui ne sera jamais sorti de sa Ville, soit les Tours de Notre-Dame, & voye Saint Denys de loin; on lui demandera s'il croit que Saint Denys soit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non; car, dira-t-il, je vois bien les Habitans de Paris, mais ceux de Saint Denys, je ne les vois point, & on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera, qu'à la vérité quand on est sur les Tours de Notre-Dame, on ne voit pas les Habitans de Saint Denys, mais que l'éloignement en est cause; que tout ce qu'on peut voir de Saint Denys ressemble fort à Paris; que Saint Denys a des Clochers, des Maisons, des Murailles, & qu'il pourroit bien encore ressembler à Paris en ce qui est d'être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon Bourgeois, il s'obstinera toujours à soutenir que  
Saint



Saint Denys n'est point habité, puis qu'il n'y voit personne. Notre saint Denys c'est la Lune, & chacun de nous est ce Bourgeois de Paris, qui n'est jamais sorti de sa Ville.

Ah ! interrompit la Marquise, vous nous faites tort, nous ne sommes point si fots que votre Bourgeois, puis qu'il voit que Saint Denys est tout-à-fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raison pour ne le pas croire habité ; mais la Lune n'est point du tout faite comme la Terre. Prenez garde, Madame, repris-je, car s'il faut que la Lune ressemble en tout à la Terre, vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avouë, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en dispenser, & je vous vois un air de confiance qui me fait déjà peur. Les deux mouvemens de la Terre dont je ne me fusse jamais doutée, me rendent timide sur tout le reste ; mais pourtant seroit-il bien possible que la Terre fût lumineuse comme la Lune ? car il faut cela pour leur ressemblance. Helas ! Madame, repliquai-je, être lumineux n'est pas si grand'chose que vous pensez. Il n'y a que le Soleil en qui cela soit une qualité considérable. Il est lumineux par lui-même, & en vertu d'une nature particulière qu'il a ; mais les Planètes n'éclairent que parce qu'elles sont éclairées de lui. Il envoie sa lumière à la Lune, elle nous la renvoie, & il faut que la Terre renvoie aussi à la Lune la lumière du Soleil ; il n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune, que de la Lune à la Terre.

Mais, dit la Marquise, la Terre est-elle aussi propre que la Lune à renvoyer la lumière du Soleil ? je vous vois toujours pour la Lune, repris-je, un reste d'estime dont vous ne sçauriez vous défaire. La lumière est composée de petites balles



qui bondissent sur ce qui est solide, & retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles passent au travers de ce qui leur présente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainsi ce qui fait que la Lune nous éclaire; c'est qu'elle est un corps dur & solide, qui nous renvoie ces petites balles. Or je crois que vous ne contesterez pas à la Terre cette même dureté & cette même solidité. Admirez donc ce que c'est que d'être posté avantageusement. Parce que la Lune est éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un Corps lumineux, & nous ignorons que ce soit une grosse masse semblable à la Terre. Au contraire, parce que la Terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paroît qu'une grosse masse, propre seulement à fournir de la pâture aux Animaux, & nous ne nous appercevons pas qu'elle est lumineuse, faute de nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle. Il en iroit donc de la même manière, dit la Marquise, que lorsque nous sommes frappés de l'éclat des Conditions élevées au dessus des nôtres, & que nous ne voyons pas qu'au fond elles se ressemblent toutes extrêmement.

C'est la même chose, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous sommes toujours dans un mauvais point de vûe. Nous voulons juger de nous, nous en sommes trop près; nous voulons juger des autres, nous en sommes trop loin. Qui seroit entre la Lune & la Terre ce seroit la vraie place pour les bien voir. Il faudroit être simplement Spectateur du Monde, & non pas Habitant. Je ne me consolerais jamais, dit-elle de l'injustice que nous faisons à la Terre, & de la préoccupation trop favorable où nous sommes pour la Lune, si vous ne m'assurez que les



Gens de la Lune ne connoissent pas mieux  
leurs avantages que nous les autres, & qu'ils  
connoissent notre Terre pour un Astre, sans sça-  
voir que leur habitation en est un aussi. Pour  
cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur  
faisons faire assez régulièrement nos fonctions  
d'Astre. Il est vrai qu'ils ne nous voyent pas  
dessiner un Cercle autour d'eux; mais il n'im-  
porte, voicy ce que c'est. La moitié de la Lu-  
ne qui se trouva tournée vers nous au commen-  
cement du monde, y a toujours été tournée de-  
puis; elle ne nous présente jamais que ces yeux,  
cette bouche & le reste de ce visage que notre  
imagination luy compose sur le fondement des  
taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié op-  
posée se présentait à nous, d'autres taches diffé-  
remment arrangées nous feroient sans doute ima-  
giner quelque autre figure. Ce n'est pas que la  
Lune ne tourne sur elle-même, elle y tourne en  
autant de temps qu'autour de la Terre, c'est-à-  
dire en un mois; mais lors qu'elle fait une par-  
tie de ce tour sur elle-même, & qu'il devroit se  
montrer à nous, une jouë, par exemple, de ce  
prétendu visage, & paroître quelque autre cho-  
se, elle fait justement une semblable partie de  
son Cercle autour de la Terre, & se mettant  
dans un nouveau point de vûë, elle nous mon-  
tre encore cette même jouë. Ainsi la Lune, qui  
à l'égard du Soleil & des autres Astres, tourne  
sur elle-même, n'y tourne point à notre égard.  
Ils luy paroissent tous se lever & se coucher en  
l'espace de quinze jours, mais pour notre Terre,  
elle la voit toujours suspendue au même endroit  
du Ciel. Cette immobilité apparente ne con-  
vient guère à un Corps qui doit passer pour un  
Astre; mais aussi elle n'est pas parfaite. La Lu-  
ne



ne a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du visage se cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié opposée se montre. Celle ne manque pas, sur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de Pendule qui va & vient.

Toutes ces Planètes, dit la Marquise, sont faites comme nous, qui rejettons toujours sur les autres ce qui est en nous-mêmes. La Terre dit, *Ce n'est pas moi qui tourne, c'est le Soleil*. La Lune dit, *Ce n'est pas moi qui tremble, c'est la Terre*. Il y a bien de l'erreur par tout. Je ne vous conseille pas d'entreprendre d'y rien reformer, répondis-je; il vaut mieux que vous acheviez de vous convaincre de l'entière ressemblance de la Terre & de la Lune. Représentez-vous ces deux grandes Boules suspendues dans les Cieux. Vous sçavez que le Soleil éclaire toujours une moitié des Corps qui sont ronds, & que l'autre moitié est dans l'ombre. Il y a donc toujours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui est éclairée du Soleil, c'est-à-dire, qui a le jour, & une autre moitié qui est dans la nuit. Remarquez d'ailleurs, que comme une Balle a moins de force & de vitesse après qu'elle a été donner contre une muraille qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même la lumière s'affoiblit lors qu'elle a été réfléchie par quelque Corps. Cette lumière blanchâtre qui nous vient de la Lune, est la lumière même du Soleil, mais elle ne peut venir de la Lune à nous que par une réflexion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit lors qu'elle étoit reçûe directement sur la Lune, & cette lumière éclatante que nous recevons du  
Soleil,



oleil, & que la Terre réfléchit sur la Lune, e doit plus être qu'une lumière blanchâtre quand le y est arrivée. Ainsi ce qui nous paroît lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce sont des parties de la Lune qui ont le jour; & les parties de la Terre qui ont le jour lors qu'elles sont tournées vers les parties de la Lune qui ont la nuit, les éclairent aussi. Tout dépend de la manière dont la Lune & la Terre se regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la Lune, c'est qu'elle est entre le Soleil & nous, & qu'elle marche de jour avec le Soleil. Il faut nécessairement que toute sa moitié qui a le jour, soit tournée vers le Soleil, & que toute sa moitié qui a la nuit, soit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumière pour se faire voir; mais cette moitié de la Lune qui a la nuit, étant tournée vers la moitié de la Terre qui a le jour, nous voit sans être vûë, & nous voit sous la même figure que nous voyons la Pleine Lune. C'est alors pour les Gens de la Lune *Pleine-Terre*, s'il est permis de parler ainsi. Ensuite la Lune qui avance sur son Cercle d'un mois, se dégage de dessous le Soleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de sa moitié éclairée, & voilà le Croissant. Alors aussi les parties de la Lune qui ont la nuit, commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour, & nous sommes en Decours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit brusquement la Marquise, je sçaurai tout le reste quand il me plaira, je n'ai qu'à y penser un moment, & qu'à promener la Lune sur son Cercle d'un mois. Je vois en général que dans la Lune ils ont un mois



mois à rebours du notre, & je gage que quand nous avons Pleine-Lune, c'est que toute la moitié lumineuse de la Lune est tournée vers toute la moitié obscure de la Terre; qu'alors ils ne nous voyent point du tout, & qu'ils comptent *Nouvelle Terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une chose si aisée. Mais les Eclipses comment vont-elles? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la Lune est Nouvelle, qu'elle est entre le Soleil & nous, & que toute sa moitié obscure est tournée vers nous qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obscure se jette vers nous. Si la Lune est justement sous le Soleil, cette ombre nous la cache, & en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuse de la Terre qui étoit vue par la moitié obscure de la Lune. Voilà donc une Eclipse de Soleil pour nous pendant notre jour, & une Eclipse de Terre pour la Lune pendant sa nuit. Lorsque la Lune est pleine, la Terre est entre elle & Soleil, & toute la moitié obscure de la Terre est tournée vers toute la moitié lumineuse de la Lune. L'ombre de la Terre se jette donc vers la Lune; si elle tombe sur le Corps de la Lune, elle noircit cette moitié lumineuse que nous voyons, & à cette moitié lumineuse qui avoit le jour, elle luy dérobe le Soleil. Voilà donc une Eclipse de Lune pour nous pendant notre nuit, & une Eclipse de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle jouissoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipses toutes les fois que la Lune est entre le Soleil & la Terre, ou la Terre entre le Soleil & la Lune, c'est que souvent ces trois Corps ne sont pas exactement rangez en ligne droite, & que par conséquent



ent celui qui devoit faire l'Eclipse, jette son ombre un peu à côté de celui qui en devoit être couvert.

Je suis fort étonnée, dit la Marquise, qu'il y ait si peu de mystère aux Eclipses, & que tout le monde n'en devine pas la cause. Ah vraiment, répondis-je, il y a bien des peuples qui de la manière dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de long-tems. Dans toutes les Indes Orientales on croit que quand le Soleil & la Lune s'éclipsent, c'est qu'un certain Demon qui a les ongles fort noirs, les étend sur ces Astres dont il veut se saisir; & vous voyez pendant ce temps-là les Rivières couvertes de Têtes d'Indiens qui sont mis dans l'eau jusqu'au col, parce que c'est une situation très-devote, selon eux, & très-propre à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils se défendent bien contre le Demon. En Amérique, on étoit persuadé que le Soleil & la Lune étoient en danger quand ils s'éclipsaient, & Dieu sçait ce qu'on ne faisoit pas pour se raccommoder avec eux. Mais les Grecs qui étoient si raffinez, n'ont pas cru long-temps que la Lune étoit enforcelée, & que des Magiciennes la faisoient descendre du Ciel pour jeter sur les Herbes une certaine écume malfaisante? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur il n'y a guères plus de soixante ans, à une certaine Eclipe de Soleil qui arriva? Une infinité de Gens ne se tinrent-ils pas enfermés dans des caves, & les Philosophes qui écrivoient pour nous rassurer, n'écrivirent-ils pas en vain?

En vérité, reprit-elle, tout cela est trop honteux pour les hommes, il devoit y avoir un Arrêt du Genre humain qui défendît qu'on parlât jamais d'Eclipses, de peur que l'on ne conservât  
ve



ve la memoire des sotises qui ont été faites dites sur ce chapitre-là. Il faudroit donc, repartir-je, que le même Arrêt abolît la memoire de toutes choses, & défendît qu'on parlât jamais de rien, car je ne sçache rien au monde qui soit le monument de quelque sottise des hommes.

Dites-moi, je vous prie, une chose, dit la Mlle. quise. Ont-ils autant de peur des Eclipses dans la Lune que nous en avons ici? Il me paroîtroit tout-à-fait burlesque que les Indiens de ce pays se missent à l'eau comme les autres, que les Americains crussent notre Terre fâchée contre eux, que les Grecs s'imaginassent que nous fussions en force, & que nous allassions gâter leurs Herbes, & qu'enfin nous leur rendissions la constellation qu'ils causent ici bas. Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrois bien sçavoir pour quoi Messieurs de la Lune auroient l'esprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur sans que nous leur en fassions? Je croirois même, ajoutai-je en riant, que comme un nombre prodigieux d'hommes ont été assez foux, & le sont encore assez pour adorer la Lune, il y a des Gens dans la Lune qui adorent aussi la Terre, & que nous sommes à genoux les uns devant les autres. Après cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la Lune, & à donner des crises à ses Malades; mais comme il ne faut qu'un peu d'esprit & d'habileté dans les Gens de ce Pays-là pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons, j'avouë que je crains toujours que nous n'aïons quelque desavantage.

Ne craignez rien, répondis-je, il n'y a pas d'apparence que nous soyons la seule sottise espèce de l'Univers. L'ignorance est quelque chose de bien propre à être généralement répandu, & quoi-



ique je ne fasse que deviner celle des Gens de Lune, je n'en doute non plus que des Nouvelles les plus sûres qui nous viennent de là.

Et quelles sont ces Nouvelles sûres, interrompelle? Ce sont celles, répondis-je, qui nous sont portées par ces Scavans qui y voient tous jours avec des Lunettes d'approche. Ils vous ont qu'ils y ont découvert des Terres, des Mers, des Lacs, de très-hautes Montagnes, des vallées très-profonds.

Vous me surprenez, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir sur la Lune des Montagnes & des Abîmes, cela se reconnoît apparemment à des inégalitez remarquables; mais comment distinguer des Terres & des Mers?

Les distingue, répondis-je, parce que les Mers qui laissent passer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumière, & qui en renvoient une autre, paroissent de loin comme des taches obscures, & que les Terres qui par leur solidité renvoient toute, sont des endroits plus brillans. L'illustre Monsieur Cassini, l'homme du monde à qui le Ciel est le mieux connu, a découvert sur la Lune quelque chose qui se separe en deux, se réunit ensuite, & se va perdre dans une espèce de Puits. Nous pouvons nous flatter de bien de l'apparence que c'est une Rivière. On connoît assez toutes ces différentes parties pour leur avoir donné des noms, & ce sont ceux que tous noms de Scavans. Un endroit s'appelle Copernic, un autre Archimède, un autre Ptolémée; il y a un Promontoire des Songes, une Mer des Pluyes, une Mer de Nectar, une Mer de Crises; enfin la Description de la Lune est si exacte, qu'un Scavant qui s'y trouveroit précisément ne s'y égareroit non plus que je ferois à Paris.

Mais;



Mais, reprit-elle, je serois bien-aïse de savoir encore plus en détail comment est fait ce dans du Pays. Il n'est pas possible, repliqua je, que Messieurs de l'Observatoire vous en instruisent, il faut le demander à Astolse, qui il conduit dans la Lune par saint Jean. Je ven parle d'une des plus agréables folies de l'Ariofte & je suis sûr que vous ferez bien-aïse de la savoir. J'avouë qu'il eût mieux fait de n'y mêler saint Jean, dont le nom est si digne respect; mais enfin c'est une licence Poétique qui peut seulement passer pour un peu trop gaye. Cependant tout le Poëme est dédié à un Cardinal, & un grand Pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au devant de quelques Editions. Voici de quoi il s'agit. Roland neveu de Charlemagne étoit devenu fou parce que la belle Angelique luy avoit préféré Medor. Un jour Astolse, brave Paladin, trouva dans le Paradis Terrestre qui étoit sur le cime d'une Montagne très-haute, où son Hippogrife l'avoit porté. Là il rencontra saint Jean qui luy dît, que pour guérir la folie de Roland il étoit nécessaire qu'ils fissent ensemble le Voyage de la Lune. Astolse qui ne demandoit que voir du Pays, ne se fait point prier; & aussitôt voilà un Chariot de feu qui enleve par les airs l'Apôtre & le Paladin. Comme Astolse n'étoit pas grand Philosophe, il fut fort surpris de voir la Lune beaucoup plus grande qu'elle ne luy avoit paru de dessus la Terre. Il fut bien plus surpris encore de voir d'autres Fleuves, d'autres Lacs, d'autres Montagnes, d'autres Villes, d'autres Forêts, & ce qui m'auroit bien surpris aussi, ces Nymphes qui chassoient dans ces Forêts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la Lune, c'étoit



allon, où se trouvoit tout ce qui se perdoit sur Terre de quelque espèce qu'il fût, & les Couronnes & les Richesses & la Renommée, & une infinité d'Espérances, & le temps qu'on donne au Jeu, & les aumônes qu'on fait faire près sa mort, & les Vers qu'on présente aux Princes, les Soupirs des Amans.

Pour les Soupirs des Amans, interrompit la marquise, je ne sçai pas si du temps de l'Arioste ils étoient perdus; mais en ce temps-cy, je n'en connois point qui aillent dans la Lune. N'y eût-il que vous, Madame, repris-je, vous en avez fait aller un assez bon nombre. Enfin la Lune est si exacte à recueillir ce qui se perd icy-bas, que tout y est, mais l'Arioste ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y est jusqu'à la Donation de Constantin. C'est que les Papes ont prétendu être Maîtres de Rome & de l'Italie, en vertu d'une Donation que l'Empereur Constantin leur en avoit faite; & la vérité est qu'on ne sçauroit dire ce qu'elle est devenue. Mais devinez de quelle sorte de chose on ne trouve point dans la Lune? de la Folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu sur la Terre, s'y est très-bien conservé. En récompense il n'est pas croyable combien il y a dans la Lune d'Esprits perdus. Ce sont autant de Phioles pleines d'une liqueur fort subtile, & qui s'évapore aisément si elle n'est enfermée: & sur chacune de ces Phioles est écrit le nom de celui à qui l'Esprit appartient. Je croy que l'Arioste les met toutes en un tas, mais j'aime mieux me figurer qu'elles sont rangées bien proprement dans de longues Galeries. Astolfe fut fort étonné de voir que les Phioles de beaucoup de Gens qu'il voit crûs très-sages, étoient pourtant bien pleines;



nes ; & pour moy je suis persuadé que la mienn  
s'est remplie considérablement depuis que je vec  
entretiens de Visions , tantôt Philosophiques , tant  
tôt Poétiques. Mais ce qui me console , c'est  
qu'il n'est pas possible que par tout ce que  
vous dis , je ne vous fasse avoir bien-tôt au  
une petite Phiole dans la Lune. Le bon Palae  
ne manqua pas de trouver la sienne parmy tant  
d'autres. Il s'en saisit avec la permission de faire  
Jean , & reprit son Esprit par le nez comme  
l'Eau de la Reine de Hongrie ; mais l'Aristote  
qu'il ne porta pas bien loin , & qu'il le laissa  
tourner dans la Lune par une folie qu'il fit à quel  
que temps de-là. Il n'oublia pas la Phiole de Rol  
land , qui étoit le sujet du Voyage. Il eut assez  
de peine à la porter ; car l'Esprit de ce Héros  
étoit de sa nature assez pesant , & il n'y en man  
quoit pas une seule goutte. Ensuite l'Arioste , se  
lon sa louable coutume de dire tout ce qu'il lui  
plait , apostrophe sa Maitresse , & luy dit en ces  
fort beaux Vers : *Qui montra aux Cieux , ma Bée  
le , pour en rapporter l'esprit que vos charmes m'ont  
fait perdre ? Je ne me plaindrois pas de cette perte  
là , pourvu qu'elle n'allât pas plus loin ; mais s'il  
faut que la chose continuë comme elle a commencée  
je n'ay qu'à m'attendre à devenir tel que j'ay dé  
crit Roland. Je ne croy pourtant pas que pour rap  
porter mon esprit , il soit besoin que j'aille par les  
airs , jusques dans la Lune ; mon esprit ne loge pas  
si haut ; il va errant sur vos yeux , sur votre bou  
che , & si vous voulez bien que je m'en resaisisse  
permettez que je le recueille avec mes lèvres. Cela  
n'est-il pas joly ? Pour moy , à raisonner comme  
l'Arioste , je serois d'avis qu'on ne perdit jamais  
l'esprit que par l'Amour ; car vous voyez qu'il  
ne va pas bien loin , & qu'il ne faut que des lé  
vres*



vres qui fçachent le recouvrer , mais quand on le perd par d'autres voyes, comme nous le perdons, par exemple, à philosopher présentement, il va droit dans la Lune, & on ne rattrape pas quand on veut. En récompense, répondit la Marquise, nos Phioles seront honorablement dans le Quartier des Phioles Philosophiques; au lieu que nos Esprits iront peut-être icy errans sur quelqu'un qui n'en seroit pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien, dites-moy, & dites-moy bien sérieusement, si vous croïez qu'il y ait des hommes dans la Lune; car jusqu'à présent vous ne m'en avez pas parlé d'une manière assez positive. Moi, repris-je? Je ne croi point du tout qu'il y ait des Hommes dans la Lune. Voyez combien la face de la Nature est changée d'ici à la Chine; d'autres Visages, d'autres Figures, d'autres Mœurs, & presque d'autres principes de raisonnement. D'ici à la Lune le changement doit être bien plus considérable. Quand on va vers de certaines Terres nouvellement découvertes, à peine sont-ce des hommes que les habitans qu'on y trouve, ce sont des animaux à figure humaine, encore quelquefois assez imparfaite, mais presque sans aucune raison humaine. Qui pourroit pousser jusqu'à la Lune, assurément ce ne seroient plus des Hommes qu'on y trouveroit.

Quelles sortes de Gens seroient-ce donc, reprit la Marquise avec un air d'impatience? De bonne foy, Madame, repliquay-je, je n'en çai rien. S'il se pouvoit faire que nous eussions de la raison, & que nous ne fussions pourtant pas Hommes; & si d'ailleurs nous habitions la Lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas cette espèce bizarre de créa-



tures qu'on appelle le Genre humain? Pourrions-nous bien nous figurer quelque chose, qui eût des passions si folles, & des réflexions si sages; une durée si courte, & des vûes si longues, tant de Science sur des choses presque inutiles, & tant d'ignorance sur les plus importantes; tant d'ardeur pour la liberté, & tant d'inclination à la Servitude; une si forte envie d'être heureux, & une si grande incapacité de l'être? Il faudroit que les Gens de la Lune eussent bien de l'esprit s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons incessamment nous-mêmes, & nous en sommes encore à deviner comment nous sommes faites. On a été réduit à dire que les Dieux étoient pleins de Nectar lorsqu'il firent les Hommes, & que quand ils vinrent à regarder leur Ouvrage de sens froid, ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en seureté du côté des Gens de la Lune, dit la Marquise, ils ne nous devineront pas; mais je voudrois que nous les pussions deviner; car en vérité cela inquiète de sçavoir qu'ils sont là-haut, dans cette Lune que nous voions, & de ne pouvoir pas se figurer comment ils sont faits. Et pourquoi, répondis-je, n'avez-vous point d'inquiétude sur les Habitans de cette grande Terre Australe qui nous est encore entièrement inconnue? Nous sommes portez eux & nous sur un même Vaisseau dont ils occupent la Prouë, & nous la Pouppe. Vous voyez que de la Pouppe à la Pouppe il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du Navire on ne sçait point quelles Gens sont à l'autre, ne ce qu'ils y font; & vous voudriez sçavoir ce qui se passe dans la Lune, dans cet autre Vaisseau qui flotte loin de nous par les Cieux?

Oh! reprit-elle, je compte les Habitans de la Terre



Terre Australe pour connus, parce qu'assurément ils doivent nous ressembler beaucoup, & qu'enfin on les connoîtra quand on voudra se donner la peine de les aller voir; ils demeureront toujours-là, & ne nous échapperont pas; mais ces Gens de la Lune, on ne les connoîtra jamais, cela est désespérant. Si je vous répondois sérieusement, répliquai-je, qu'on ne sçait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moy, & je le meritois sans doute. Cependant je me défendrois assez bien, si je voulois. J'ay une pensée très-ridicule, qui a un air de vrây-sémbance qui me surprend; je ne sçay où elle peut l'avoir pris, étant aussi impertinente qu'elle est. Je gage que je vais vous reduire à avouër contre toute raison, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettez-vous dans l'esprit l'état où étoit l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoître les Sciences, ils ne connoissoient pas les Arts les plus simples & les plus nécessaires. Ils alloient nus, ils n'avoient point d'autres armes que l'Arc. ils n'avoient jamais conçu que des hommes pussent être portez par des animaux, ils regardoient la Mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignoit au Ciel, & au-delà duquel il n'y avoit rien. Il est vray qu'après avoir passé des années entières à creuser le tronc d'un gros arbres avec des pierres tranchantes, ils se mettoient sur Mer dans ce tronc, & alloient terre à terre portez par le vent & par les flots. Mais comme ce Vaisseau étoit sujet à être souvent renversé, il falloit qu'ils se missent aussitôt à la nâge pour le rattrapper, & à proprement parler, ils nageoient toujours, hor-



mis le temps qu'ils s'y délassoient. Qui leur eût dit qu'il y avoit une sorte de Navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvoit traverser cette étendue infinie d'eaux de tel côté & de tel sens qu'on vouloit, qu'on s'y pouvoit arrêter sans mouvement au milieu des Flots émus, qu'on étoit maître de la vitesse avec laquelle on alloit, qu'enfin cette Mer, quelque vaste qu'elle fût, n'étoit point un obstacle à la communication des Peuples, pourvu seulement qu'il y eût des Peuples au-delà, vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour le Spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui se présente à eux. De grands Corps énormes qui paroissent avoir des aîles blanches, qui volent sur la Mer, qui vomissent de feu de toutes parts, & qui viennent jeter sur le rivage des Gens inconnus tout écaillez de fer, disposant comme ils veulent des Monstres qui courent sous eux, & tenant en leur main des Foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venu? Qui a pû les amener par dessus les Mers? Qui a mis le feu en leur disposition? Sont-ce des Dieux? Sont-ce les Enfants du Soleil? car assurément ce ne sont pas des Hommes. Je ne sçai, Madame, si vous entrez comme moy dans la surprise des Américains; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. Les Américains eussent-ils crû qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique & l'Europe qu'ils ne connoissoient seulement pas? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace d'Air & de Ciel qui est entre la Terre & la Lune; mais ces grandes Mers paroissent



roïssioient-elles aux Américains plus propres à être traversées? En vérité, dit la Marquise, en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire, répondis-je? Mais je veux vous le prouver, reprit-elle, je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Américains étoient si ignorans, qu'ils n'avoient gardé de soupçonner qu'on pût se faire des chemins, au travers des Mers si vastes; mais nous qui avons tant de connoissances, nous nous figurions bien qu'on pût aller par les Airs, si l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que se figurer la chose possible, repliquai-je, on commence déjà à voler un peu; plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des aîles qui les soutiennent en l'air, de leur donner du mouvement, & de passer par dessus des Rivières. A la vérité, ce n'a pas été un vol d'Aigle, & il en a quelquefois coûté à ces nouveaux Oyseaux un bras ou une jambe; mais enfin cela ne représente encore que les premières planches que l'on a mise sur l'eau, & qui ont été le commencement de la Navigation. De ces planches-là, il y avoit bien loin jusqu'à de gros Navires qui pussent faire le tour du Monde. Cependant peu-à-peu sont venus les gros Navires. L'art de voler ne fait encore que de naître, il se perfectionnera, & quelque jour on ira jusqu'à la Lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajoûter? Et de grace, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les Siècles à venir. Je ne contenterai point, dit-elle, qu'on vole jamais, que d'une manière à se rompre aussitôt le cou. Et bien, lui répondis-je, si vous voulez qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la Lune; ses



Habitans feront plus propres que nous à ce métier; car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici, & nous ferons comme les Américains qui ne se figuroient pas qu'on pût naviger, quoi qu'à l'autre bout du Monde on navigât fort bien. Les Gens de la Lune seroient donc déjà venus, reprit-elle presque en colère. Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de six mille ans, repliquai-je, en éclatant de rire, il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la Navigation jusqu'au point de pouvoir traverser l'Océan. Les Gens de la Lune savent peut-être déjà faire de petits voyages dans l'air, à l'heure qu'il est, ils s'exercent; quand ils seront plus habiles & plus expérimentez, nous les verrons, & Dieu sçait quelle surprise. Vous êtes insupportable, dit-elle, de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là. Si vous me fâchez, repris-je, je sçay bien ce que j'ajouterais encore pour le fortifier. Remarquez que le Monde se développe peu à peu. Les anciens se tenoient bien sûrs que la Zone Toride & les Zones Glaciales ne pouvoient être habitées à cause de l'excès ou du chaud ou du froid; & du tems des Romains la Carte générale de la Terre n'étoit guère plus étendue que la Carte de leur Empire; ce qui avoit de la grandeur en un sens, & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laissa pas de se trouver des hommes, & dans des Païs très-chauds, & dans des Païs très-froids; voilà déjà le Monde augmenté. Ensuite on jugea que l'Océan couvroit toute la Terre, hormis ce qui étoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes, car on n'en avoit jamais ouï parler, & puis, auroient-ils eu les pieds en haut, & la tête



tête en bas ? Après ce beau raisonnement on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle reformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendez bien, Madame, ces Antipodes-là qu'on a trouvés contre toute espérance, devroient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le monde achevera peut-être de se développer pour nous, on connoîtra jusqu'à la Lune. Nous n'en sommes pas encore-là, parce que toute la Terre n'est pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela se fasse d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous sera permis de connoître celle de nos Voisins, les Gens de la Lune. Sans mentir, dit la Marquise en me regardant attentivement, je vous trouve si profond sur cette matière, qu'il n'est pas possible que vous ne croyez tout de bon ce que vous dites. J'en ferois bien fâché, répondis-je, je veux seulement vous faire voir qu'on peut assez bien soutenir une opinion chimérique, pour embarrasser une personne d'esprit, mais non pas assez bien pour la persuader. Il n'y a que la vérité qui persuade, même sans avoir besoin de paroître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir. Ah ! vous me soulagez, repliqua la Marquise, votre faux raisonnement m'incommodoit, & je me sens plus en état d'aller me coucher tranquillement, si vous voulez bien que nous nous retirions.



## TROISIEME SOIR.

*Particularitez du Monde de la Lune. Que les autres Planètes sont habitées aussi.*

LA Marquise voulut m'engager pendant le jour à poursuivre nos entretiens, mais je luy représentay que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la Lune & aux Etoiles, puis qu'aussi-bien elles en étoient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le soir dans le Parc, qui devenoit un lieu consacré à nos Conversations sçavantes.

J'ay bien des nouvelles à vous apprendre, luy dis-je; la Lune que je vous disois hier, qui selon toutes les apparences étoit habitée, pourroit bien ne l'être point; j'ay pensé à une chose qui met ses Habitans en peril. Je ne souffrirai point cela, répondit-elle. Hier vous m'avez préparée à voir ces Gens-là venir ici au premier jour, & aujourd'huy ils ne seroient seulement pas au monde? Vous ne vous jouïerez point ainsi de moy, vous m'avez fait croire les Habitans de la Lune, j'ai surmonté la peine que j'y avois, je les croiray. Vous allez bien vite, repris-je, il faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit, & en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin. Je ne me paye point de Sentences, repliqua-t-elle, allons au fait. Ne faut-il pas raisonner de la Lune comme de saint Denis?



nis? Non, répondis-je, la Lune ne ressemble pas autant à la Terre que S. Denis ressemble à Paris. Le Soleil élève de la Terre & des Eaux, des exhalaisons & des vapeurs, qui montant en l'air jusqu'à quelque hauteur, s'y rassemblent, & forment les nuages. Ces nuages suspendus voltigent irrégulièrement autour de notre Globe, & ombragent tantôt un Pays, tantôt un autre. Qui verroit la Terre de loin, remarqueroit souvent quelques changemens sur sa surface, parce qu'un grand Pais couvert par des nuages seroit un endroit obscur, & deviendroit plus lumineux dès qu'il seroit découvert. On verroit des tâches qui changeroient de place, ou s'assembleroient diversement, ou disparoîtreient tout à fait. On verroit donc aussi ces mêmes changemens sur la face de la Lune, si elle avoit des nuages autour d'elle; mais tout au contraire, toutes ses tâches sont fixes, ses endroits lumineux le sont toujours, & voilà le malheur. A ce compte là, le Soleil n'élève point de vapeurs, ni d'exhalaisons de dessus la Lune. C'est donc un corps infiniment plus dur & plus solide que notre Terre, dont les parties les plus subtiles se dégagent aisément d'avec les autres, & montent en haut dès qu'elles sont mises en mouvement par la chaleur. Il faut que ce soit quelque amas de Rochers & de Marbres, où il ne se fait point d'évaporations, d'ailleurs, elles se font si naturellement & si nécessairement, où il y a des Eaux, qu'il ne doit point y avoir d'Eaux où il ne s'en fait point. Qui sont donc les Habitans de ces Rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce Pays qui n'a point d'Eaux? Et quoy, s'écria-t-elle, il ne vous souvient plus que vous m'avez assurée qu'il y avoit dans la Lune des Mers que l'on distinguoit d'icy? Ce



n'est qu'une conjecture, répondis-je, j'en suis bien fâché ; ces endroits obscurs qu'on prend pour des Mers, ne sont peut-être que de grandes cavitez. De la distance où nous sommes, il est permis de ne pas deviner tout-à-fait juste. Mais, dit-elle, cela suffira-t-il pour nous faire abandonner les Habitans de la Lune ? Non pas tout-à-fait, Madame, répondis-je, nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoue ma foiblesse, repliqua-t-elle, je ne suis point capable d'une si parfaite indétermination, j'ai besoin de croire. Fixez moy promptement à une opinion sur les Habitans de la Lune ; conservons-les, ou anéantissons-les pour jamais, & qu'il n'en soit plus parlé ; mais conservons-les plutôt, s'il se peut, j'ay pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à perdre. Je ne laisseray donc pas la Lune deserte, repris-je, repeuplons-la pour vous faire plaisir. A la vérité, puisque l'apparence des tâches de la Lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent tantôt une partie, tantôt une autre, mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point hors d'elle de vapeurs, ni d'exhalaisons. Nos nuages que nous voyons portez en l'air ne sont que des exhalaisons & des vapeurs, qui au sortir de la Terre étoient séparées en trop petites parties pour pouvoir être vûës, & qui ont rencontré un peu plus haut un froid qui les a resserrées, & renduës visibles par la réunion de leurs parties, après quoy ce sont de gros nuages qui flotent en l'air, où ils sont des Corps étrangers, jusques à ce qu'ils retombent en Pluyes. Mais ces mêmes vapeurs, & ces mêmes exhalaisons se tiennent quelquefois assez dispersées pour être imperceptibles, & ne se ramassent qu'en



qu'en formant des rosées très-subtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je suppose donc qu'il sorte des vapeurs de la Lune; car enfin il faut qu'il en sorte; il n'est pas croyable que la Lune soit une masse dont toutes les parties soient d'une égale solidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du Soleil sur elles; nous ne connoissons aucun Corps de cette nature, les Marbres même n'en font pas, tout ce qui est le plus solide change & s'altère, ou par le mouvement secret & invisible qu'il a en luy-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la Lune ne se rassembleront point autour d'elle en nuages, & ne retomberont point sur elle en pluies, elles ne formeront que des rosées. Il suffit pour cela, que l'air dont apparemment la Lune est environnée en son particulier, comme notre Terre l'est du sien, soit un peu différent de notre Air, & les vapeurs de la Lune un peu différentes des vapeurs de la Terre, ce qui est quelque chose de plus que vraisemblable. Sur ce pied-là, il faudra que la matière étant disposée dans la Lune autrement que sur la Terre, les effets soient différens, mais il n'importe; du moment que nous avons trouvé un mouvement intérieur dans les parties de la Lune, ou produit par des causes étrangères, voilà ses Habitans qui renaissent, & nous avons le fond nécessaire pour leur subsistance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux à la manière de la Lune, que je fais profession de ne pas connoître, le tout proportionné aux besoins de ses Habitans, que je ne connois pas non plus.



C'est-à-dire, me dit la Marquise, que vous sçavez seulement que tout est bien, sans sçavoir comme il est; c'est beaucoup d'ignorance sur bien peu de science; mais il faut s'en consoler; je suis encore trop heureuse que vous ayez rendu à la Lune ses Habitans. Je suis même fort content que vous luy donniez un Air qui l'enveloppe en son particulier, il me sembleroit désormais que sans cela une Planète seroit trop nue.

Ces deux Airs différens, repris-je, contribuent à empêcher la communication des deux Planètes. S'il ne tenoit qu'à voler, que sçavons-nous, comme je vous disois hier, si on ne volera pas fort bien quelque jour? J'avouë pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la Lune à la Terre seroit encore une difficulté à surmonter, qui est assurément considérable; mais quand même elle ne s'y rencontreroit pas, quand même les deux Planètes seroient fort proches, il ne seroit pas possible de passer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'eau est l'Air des Poissons; ils ne passent jamais dans l'Air des Oyseaux, ni les Oyseaux dans l'Air des Poissons; ce n'est pas la distance qui les en empêche, c'est que chacun a pour prison l'Air qu'il respire. Nous trouvons que le notre est mêlé de vapeurs plus épaisses & plus grossières que celui de la Lune. A ce compte un Habitant de la Lune qui seroit arrivé aux confins de notre Monde, se noyeroit dès qu'il entreroit dans notre Air, & nous le verrions tomber mort sur la Terre.

Oh, que j'aurois d'envie, s'écria la Marquise, qu'il arrivât quelque grand naufrage qui répandit icy bon nombre de ces gens-là, dont nous irions considérer à notre aise les figures extraordinaires! Mais, repliquay-je, s'ils étoient assez



assez habiles pour naviger sur la surface extérieure de notre Air, & que de là par la curiosité de nous voir, ils nous pêchassent comme des Poissons, cela vous plairoit-il ? Pourquoi non, répondit-elle en riant ? Pour moi, je me mettrois de mon propre mouvent dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auroient pêchée.

Songez, repliquai-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de notre Air, il n'est pas respirable pour nous dans toute son étendue, il s'en faut bien ; on dit qu'il ne l'est déjà presque plus au haut de certaines Montagnes, & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Génies corporels habitent l'Air le plus pur, ne disent aussi que ce qui fait que ces Génies ne nous rendent que des visites & très-rares & très-courtes, c'est qu'il y en a peu d'entre eux qui sçachent plonger, & que ceux-là même ne peuvent faire jusqu'au fond de cet Air épais où nous sommes, que des plongeurs de très-peu de durée. Voilà donc bien des barrières naturelles qui nous défendent la sortie de notre Monde, & l'entrée de celui de la Lune, Tâchons du moins pour notre consolation à deviner ce que nous pourrons de ce Monde-là. Je croi, par exemple, qu'il faut qu'on y voie le Ciel, le Soleil, & les Astres d'une autre couleur que nous ne les voions. Tous ces objets ne nous paroissent qu'au travers d'une espèce de Lunette naturelle qui nous les change. Cette Lunette, c'est notre Air, mêlé comme il est de vapeurs & d'exhalaisons, & qui ne s'étend pas bien haut. Quelques Modernes prétendent que de lui-même il est bleu aussi bien que l'eau de la Mer, & que cette couleur ne paroît dans l'un & dans



l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel, disent-ils, où sont attachées les Etoiles Fixes, n'a de lui-même aucune lumière, & par conséquent il devoit paroître noir; mais on le voit au travers de l'Air, qui est bleu, & il paroît bleu. Si cela est, les rayons du Soleil & des Etoiles ne peuvent passer au travers de l'Air sans se teindre un peu de sa couleur, & perdre autant de celle qui leur est naturelle. Mais quand même l'Air ne feroit pas coloré de lui-même, il est certain qu'au travers d'un gros brouillard, la lumière d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroît toute rougeâtre, quoique ce ne soit pas sa vraie couleur; & notre Air n'est non plus qu'un gros brouillard qui nous doit altérer la vraie couleur, & du Ciel, & du Soleil, & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matière céleste de nous apporter la lumière & les couleurs dans toute leur pureté, & telles qu'elles sont. Ainsi, puisque l'Air de la Lune est d'une autre nature que notre Air, ou il est teint en lui-même d'une autre couleur, ou du moins c'est un autre brouillard qui cause une autre altération aux couleurs des Corps Célestes. Enfin, à l'égard des Gens de la Lune, cette Lunette au travers de laquelle on voit tout, est changée.

Cela me fait préférer notre séjour à celui de la Lune, dit la Marquise, je ne sçaurois croire que l'assortiment des couleurs célestes y soit aussi beau qu'il l'est icy. Mettons, si vous voulez, un Ciel rouge & des Etoiles vertes, l'effet n'est pas si agréable que des Etoiles couleur d'or sur du bleu. On diroit à vous entendre, repris-je, que vous assortiriez un habit ou un meuble; mais croyez-moy, la Nature a bien de l'esprit; laissez-luy le soin d'inventer un assorti-

ment



ment de couleurs pour la Lune, & je vous garantis qu'il fera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le Spectacle de l'Univers à chaque point de vûë différent, & de le varier d'une manière toujours agréable.

Je reconnois son adresse, interrompit la Marquise, elle s'est épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vûë, elle n'a changé que les Lunettes, & elle a l'honneur de cette grande diversité, sans en avoir fait la dépense. Avec un Air bleu, elle nous donne un Ciel bleu, & peut être avec un Air rouge, elle donne un Ciel rouge aux Habitans de la Lune, c'est pourtant toujours le même Ciel. Il me paroît qu'elle nous a mis dans l'imagination de certaines Lunettes, au travers desquelles on voit tout, & qui changent fort les objets à l'égard de chaque homme. Alexandre voyoit la Terre comme une belle place bien propre à y établir un grand Empire. Celadon ne la voyoit que comme le séjour d'Astrée. Un Philosophe la voit comme une grosse Planète qui va par les Cieux, toute couverte de Fous. Je ne croy pas que le Spectacle change plus de la Terre à la Lune, qu'il fait icy d'imagination à imagination.

Le changement de Spectacle est plus surprenant dans nos imaginations, repliquay-je, car ce ne sont que les mêmes objets qu'on voit si différemment; du moins dans la Lune on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connoissent-ils point en ce Pays-là l'Aurore ni les Crepuscules. L'Air qui nous environne, & qui est élevé au dessus de nous, reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber sur la Terre; & parce qu'il est fort grossier, il en arrête une partie,



tie, & nous les renvoye, quoi qu'ils ne nous fussent pas naturellement destinez. Ainsi l'Aurore & les Crepuscules sont une grace que la Nature nous fait; c'est une lumière que régulièrement nous ne devrions point avoir, & qu'elle nous donne par dessus ce qui nous est dû. Mais dans la Lune, où apparemment l'Air est plus pur, il pourroit bien n'être pas si propre à renvoyer en bas les rayons qu'il reçoit avant que le Soleil se leve, ou après qu'il est couché. Les pauvres Habitans n'ont donc point cette lumière de faveur, qui en se fortifiant peu à peu, les prépareroit agréablement à l'arrivée du Soleil, ou qui en s'affoiblissant comme de nuance en nuance, les accoutumeroit à sa perte. Ils sont dans des ténèbres profondes, & tout d'un coup il semble qu'on tire un rideau, voilà leurs yeux frappez de tout l'éclat qui est dans le Soleil; ils sont dans une lumière vive & éclatante, & tout d'un coup les voilà tombez dans des ténèbres profondes. Le jour & la nuit ne sont point liez par un milieu qui tienne de l'un & de l'autre. L'Arc-en-Ciel est encore une chose qui manque aux Gens de la Lune; car si l'Aurore est un effet de la grossièreté de l'Air & des Vapeurs, l'Arc-en-Ciel se forme dans les nuages d'où tombent les pluies, & nous devons les plus belles choses du monde à celles qui le sont le moins. Puis qu'il n'y a autour de la Lune, ni vapeurs assez grossières, ni nuages pluvieux, adieu l'Arc-en-Ciel avec l'Aurore, & à quoy ressembleront les Belles de ce Pays-là? Quelle source de comparaisons perdue?

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaisons-là; dit la Marquise, & je trouve qu'on est assez bien recompensé dans la Lune, de n'avoir



ni Aurore ni Arc-en-Ciel; car on ne doit avoir  
 ni la même raison ni Foudres ni Tonnerres,  
 puisque ce sont aussi des choses qui se forment  
 dans les nuages. On a de beaux jours toujours  
 serains, pendant lesquels on ne perd point le  
 soleil de vue. On n'a point de nuits où toutes  
 les Etoiles ne se montrent; on ne connoît ni les  
 fruges, ni les tempêtes, ni tout ce qui paroît  
 être un effet de la colère du Ciel; trouvez-vous  
 qu'on soit tant à plaindre? Vous me faites voir  
 la Lune comme un séjour enchanté, répondez-  
 moi; cependant je ne sçay s'il est si délicieux d'a-  
 voir toujours sur la tête, pendant des jours qui  
 n'en valent quinze des nôtres, un Soleil ardent  
 dont aucun nuage ne modère la chaleur. Peut-  
 être aussi est-ce à cause de cela que la Nature a  
 creusé dans la Lune des espèces de Puits, qui  
 sont assez grands pour être apperçûs par nos Lu-  
 nettes; car ce ne sont point des Vallées qui soient  
 entre des Montagnes, ce sont des creux que l'on  
 voit au milieu de certains lieux plats & en très-  
 grand nombre. Que sçait-on si les Habitans de  
 la Lune, incommodés par l'ardeur perpétuelle  
 du Soleil, ne se réfugient point dans ces grands  
 Puits? Ils n'habitent peut-être point ailleurs,  
 c'est là qu'ils bâtissent leurs Villes. Nous voyons  
 icy que la Rome souterraine est plus grande que  
 la Rome qui est sur Terre. Il ne faudroit qu'ô-  
 ter celle-cy, le reste seroit une Ville à la ma-  
 nière de la Lune. Tout un peuple est dans un  
 Puits, & d'un Puits à l'autre il y a des chemins  
 souterrains pour la communication des peuples.  
 Vous vous moquez de cette vision, j'y consens  
 de tout mon cœur; cependant, à vous parler  
 très-sérieusement, vous pourriez vous tromper  
 plutôt que moi. Vous croyez que les Gens de  
 la



la Lune doivent habiter sur la surface de leur Planète, parce que nous habitons sur la surface de la notre : c'est tout le contraire, puisque nous habitons sur la surface de notre Planète, ils pourroient bien n'habiter pas sur la surface de la leur. D'icy là il faut que toutes choses soient bien différentes.

Il n'importe, dit la Marquise, je ne puis me résoudre à laisser vivre les Habitans de la Lune dans une obscurité perpetuelle. Vous y auriez encore plus de peine, repris-je, si vous sçaviez qu'un grand Philosophe de l'Antiquité a fait de la Lune le séjour des Ames qui ont mérité icy d'être bien-heureuses. Toute leur félicité consiste en ce qu'elles y entendent l'Harmonie que les Corps Celestes font par leurs mouvemens, mais comme il prétend que quand la Lune tombe dans l'ombre de la Terre, elles ne peuvent plus entendre cette Harmonie, alors, dit-il, ces Ames crient comme des désespérées, & la Lune se hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, repliqua-t-elle, voir arriver icy les Bien-heureux de la Lune ; car apparemment on nous les envoie aussi ; & dans ces deux Planètes on croit avoir assez pourvu à la félicité des Ames, de les avoir transportées dans un autre Monde. Sérieusement, repris-je, ce ne seroit pas un plaisir médiocre de voir plusieurs Mondes différens. Ce voyage me rejouit quelquefois beaucoup à ne le faire qu'en imagination, & que seroit-ce si on le faisoit en effet ? cela vaudroit bien mieux que d'aller d'icy au Japon, c'est-à-dire de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la Terre sur un autre, pour ne voir que des Hommes. Et bien, dit-elle, faisons le Voyage des Planètes comme nous pourrons,



ns, qui nous en empêche? Allons nous placer  
 ns tous ces différens points de vûë, & de là  
 nsiférons l'Univers. N'avons-nous plus rien à  
 ir dans la Lune? Ce monde-là n'est pas en-  
 ore épuisé, répondis-je. Vous vous souvenez  
 en que les deux mouvemens, par lesquels la  
 une tourne sur elle-même & autour de nous,  
 ant égaux, l'un rend toûjours à nos yeux ce  
 e l'autre leur devoit dérober, & qu'ainfi elle  
 ous présente toûjours la même face. Il n'y a  
 onc que cette moitié-là qui nous voye; & com-  
 e la Lune doit être censée ne tourner point sur  
 n centre à notre égard, cette moitié qui nous  
 oit, nous voit toûjours, & toûjours attachez  
 i même endroit du Ciel. Quand elle est dans la  
 uit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours,  
 le voit d'abord un petit coin de la Terre éclai-  
 é, ensuite un plus grand, & presque d'heure en  
 eure la lumière luy paroît se répandre sur la face  
 e la Terre jusqu'à ce qu'enfin elle la couvre en-  
 ère; au lieu que ces mêmes changemens ne nous  
 aroissent arriver sur la Lune que d'une nuit à  
 autre, parce que nous la perdons long-tems de  
 ûë. Je voudrois bien pouvoir deviner les mau-  
 ais raisonnemens que font les Philosophes de ce  
 Monde-là, sur ce que notre Terre leur paroît  
 immobile, lorsque tous les autres Corps Celestes  
 e levent & se couchent sur leurs têtes en quinze  
 ours. Ils attribuent apparemment cette immobi-  
 té à sa grosseur; car elle est soixante fois plus  
 grosse que la Lune, & quand les Poëtes veulent  
 ôuer les Princes oisifs, je ne doute pas qu'ils ne  
 e servent de l'exemple de ce repos majestueux.  
 Cependant ce n'est pas un repos parfait. On voit  
 ort sensiblement de dedans la Lune notre Terre  
 ourner sur son centre. Imaginez-vous notre Eu-  
 rope,



rope, notre Asie, notre Amérique, qui se présentent à eux l'une après l'autre, en petit, & différemment figurées, à peu près comme nous les voyons sur les Cartes. Que ce spectacle doit paroître nouveau aux Voyageurs qui passent de la moitié de la Lune qui ne nous voit jamais, à celle qui nous voit toujours! Ah! que l'on s'en bien gardé de croire les Relations des premiers qui en ont parlé, lors qu'il ont été de retour de ce grand Pays auquel nous sommes inconnus! Il me vient à l'esprit, dit la Marquise, que de ce Pays-là dans l'autre, il se fait des espèces de Pèlerinages pour venir nous considérer, & qu'il y a des honneurs & des privilèges pour ceux qui ont vû une fois en leur vie la grosse Planète. D'autant moins, repris-je, ceux qui la voient ont le privilège d'être mieux éclairés pendant leurs nuits; l'habitation de l'autre moitié de la Lune doit être beaucoup moins commode à cet égard-là. Mais Madame, continuons le voyage que nous avons entrepris de faire de Planète en Planète, nous avons assez exactement visité la Lune. Au sortir de la Lune, en tirant vers le Soleil, on trouve Venus. Sur Venus je reprends le S. Denys. Venus tourne sur elle-même, & autour du Soleil comme la Lune; on découvre avec les Lunettes d'approche, que Venus aussi-bien que la Lune, est tantôt en Croissant, tantôt en Décours, tantôt Pleine selon les diverses situations, où elle est à l'égard de la Terre. La Lune, selon toutes les apparences, est habitée, pourquoi Venus ne sera-t-elle pas aussi? Mais, interrompit la Marquise, en disant toujours, *pourquoy non*, vous m'allez mettre des Habitans dans toutes les Planètes! N'en doutez pas, repliquai-je, ce *pourquoy non* a une vertu qui peuplera tout. Nous voions que

toutes



toutes les Planètes sont de la même nature, toutes  
 des Corps opaques qui ne reçoivent de la lu-  
 mière que du Soleil, qui se la renvoient les uns  
 aux autres, & qui n'ont que les mêmes mouve-  
 mens, jusques-là tout est égal. Cependant il faut  
 bien concevoir que ces grands Corps auroient  
 été faits pour n'être point habitez, que ce seroit  
 leur condition naturelle, & qu'il y auroit une  
 disproportion justement en faveur de la Terre toute  
 seule. Qui voudra le croire, le croie; pour moy,  
 je ne m'y puis pas résoudre. Je vous trouve, dit-  
 elle, bien affermy dans votre opinion depuis quel-  
 ques instans. Je viens de voir le moment que la  
 Terre ne seroit déserte, & que vous ne vous en sou-  
 venez pas beaucoup, & présentement si on osoit  
 vous dire que toutes les Planètes ne sont pas aussi  
 habitées que la Terre, je vois bien que vous  
 vous mettriez en colère. Il est vrai, répondis-  
 je, que dans le moment où vous venez de me sur-  
 prendre, si vous m'eussiez contredit sur les Ha-  
 bitans des Planètes, non seulement je vous aurois  
 dit comment ils étoient faits. Il y a des momens  
 pour croire, & je ne les ay jamais si bien crûs  
 que dans celui-là; présentement même que je suis  
 un peu plus de sens froid; je ne laisse pas de trou-  
 ver qu'il seroit bien étrange que la Terre fût aussi  
 habitée qu'elle l'est, & que les autres Planètes ne  
 fussent point du tout; car ne croyez pas que  
 nous voyons tout ce qui habite la Terre; il y a  
 tant d'espèces d'Animaux, invisibles que de vi-  
 sibles. Nous voyons depuis l'Elephant jusqu'au  
 moucheron, là finit notre vue; mais au Ciron com-  
 mence une multitude infinie d'animaux; dont il  
 n'y a point d'Elephant, & que nos yeux ne sçauroient ap-  
 percevoir sans secours. On a vû avec des Lunet-  
 tes de très-petites gouttes d'Eau de Pluie, ou de  
 Vinai-



Vinaigre, ou d'autres Liqueurs, remplies de petits Poissons ou de petits Serpens que l'on n'auroit jamais soupçonné d'y habiter, & quelques Philosophes croient que le goût qu'elles font sentir, sont les piqueures que ces petits Animaux font à la langue. Mêlez de certaines choses de quelques-unes de ces Liqueurs, ou exposez-les au Soleil, ou laissez-les se corrompre, voilà aussitôt de nouvelles espèces de petits Animaux.

Beaucoup de Corps qui paroissent solides ne sont presque que des amas de ces Animaux imperceptibles, qui y trouvent pour leurs mouvemens tant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'arbre est un petit Monde habité par des Vermisseaux invisibles, à qui elle paroît d'une étendue immense, qui y connoissent des Montagnes, des Abîmes, & qui d'un côté de la feuille à l'autre n'ont pas plus de communication avec les autres Vermisseaux qui y vivent, que nous avec nos Antipodes. A plus forte raison, ce me semble une grosse Planète sera-t-elle un Monde habité. On a trouvé jusques dans des espèces de pierres très-dures de petits Vers sans nombre, qui y étoient logez de toutes parts dans des vuides insensibles, & qui ne se nourrissoient que de la substance de ces pierres qu'ils rongeoient. Figurez-vous combien il y avoit de ces petites Vers, pendant combien d'années ils subsistoient de la grosseur d'un grain de sable; & sur cet exemple quand la Lune ne feroit qu'un amas de rochers je la ferois plutôt ronger par ses Habitans, que de n'y en pas mettre. Enfin tout est vivant, tout est animé; mettez toutes ces espèces d'Animaux nouvellement découvertes, & même toutes celles que l'on conçoit aisément qui sont encore à découvrir, avec celles que l'on a toujours vu



ous trouverez assurément que la Terre est bien peuplée, & que la Nature y a si libéralement répandu les Animaux, qu'elle ne s'est pas mise en peine que l'on en vît seulement la moitié. Croirez-vous qu'après qu'elle a poussé ici sa fécondité jusqu'à l'excès, elle a été pour toutes les Planètes d'une sterilité à n'y rien produire de vivant ?

Ma raison, est assez bien convaincuë, dit la Marquise, mais mon imagination est accablée de la multitude infinie des Habitans de toutes ces Planètes, & embarrassée de la diversité qu'il faut établir entre eux ; car je vois bien que la Nature, selon qu'elle est ennemie des répétitions, les aura tous faits différens ; mais comment se représenter cela ? Ce n'est pas à l'imagination à prétendre se représenter, répondis-je, elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut seulement appercevoir une certaine vûë universelle, la diversité que la Nature doit avoir mise entre tous ces Mondes. Tous les visages sont en général sur un même modèle ; mais ceux de deux grandes Nations, comme des Européens, si vous voulez & des Affriquains ou des Tartares, paroissent être faits sur deux modèles particuliers, & il faudroit encore trouver le modèle des visages de chaque Famille. Quel secret doit avoir eu la Nature pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage ? Nous ne sommes dans l'Univers que comme une petite Famille, dont tous les visages se ressemblent, dans une autre Planète, est une autre Famille dont les visages ont un autre air.

Apparemment les différences augmentent à mesure que l'on s'éloigne, & qui verroit un Habitant de la Lune & un Habitant de la Terre, remar-



marqueroit bien qu'ils feroient de deux Mondes plus voisins qu'un Habitant de la Terre & un Habitant de Saturne. Ici, par exemple, on a l'usage de la voix; ailleurs on ne parle que par signes plus loin on ne parle point du tout. Ici, le raisonnement se forme entièrement par l'expérience ailleurs l'expérience y ajoûte fort peu de chose plus loin les Vieillards n'en savent pas plus que les Enfans. Ici, on se tourmente de l'avenir plus que du passé; ailleurs on se tourmente du passé plus que de l'avenir; plus loin on ne se tourmente ni de l'un ni de l'autre, & ceux-là ne sont peut-être pas les plus malheureux. On dit qu'il pourroit bien nous manquer un fixième Sens naturel qui nous apprendroit beaucoup de choses que nous ignorons. Ce fixième Sens est apparemment dans quelque autre Monde, où il manque quelque chose des cinq que nous possédons. Peut-être même a-t-il effectivement un grand nombre de Sens naturels; mais dans le partage que nous avons fait avec les Habitans des autres Planètes, il ne nous en est échû que cinq, dont nous nous contentons faute d'en connoître d'autres. Nos Sciences ont de certaines bornes que l'Esprit humain ne peut jamais pû passer, il y a un point où elles nous manquent tout-à-coup; le reste est pour d'autres Mondes, où quelque chose de ce que nous savons est inconnu. Cette Planète-ci jouit des douceurs de l'Amour, mais elle est toujours désolée en plusieurs de ses parties par les fureurs de la Guerre. Dans une autre Planète on jouit d'une Paix éternelle; mais au milieu de cette Paix on ne connoît point l'Amour, & on s'ennuye. Enfin ce que la Nature pratique en petit entre les Hommes pour la distribution du bonheur ou des talens elle l'aura sans doute pratiqué en grand entre les Mondes.



Mondes, & elle se fera bien souvenue de mettre en usage ce secret merveilleux qu'elle a de diversifier toutes choses, & de les égaler en même temps par les compensations.

Etes-vous contente, Madame, ajoutay-je en quittant le ton sérieux? Vous ay-je débité assez de chimères? Vrayement, répondit-elle, il me semble que j'ay présentement moins de peine à attrapper les différences de tous ces Mondes. Mon imagination travaille sur le plan que vous m'avez donné. Je me représente comme je puis des Caractères & des Coûtumes extraordinaires pour les Habitans des Planètes, & je leur compose même des figures tout-à-fait bizarres. Je ne vous les pourrois pas décrire, mais je vois pourtant quelque chose. Pour ces figures-là, repliquay-je, je vous conseille d'en laisser le soin aux songes que vous aurez cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront bien servie, & s'ils vous auront appris comment sont faits les Habitans de quelque Planète.

\*\*\*\*\*

## QUATRIÈME SOIR.

*Particularitez des Mondes de Venus, de Mercure, de Mars, de Jupiter, & de Saturne.*

Les Songes ne furent point heureux, ils ne présentèrent toujours quelque chose qui ressembloit à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la Marquise ce que nous reprochent à l'égard de nos Tableaux, de certains Peuples qui



ne font jamais que des Peintures bizarres & grotesques. *Bon*, nous disent-ils, *cela est tout fait comme des hommes, il n'y a pas là d'imagination*. Il fallut donc se résoudre à ignorer les figures des Habitans de toutes ces Planètes, & se contenter d'en deviner ce que nous pourrions en continuant le Voyage des Mondes que nous avions commencé. Nous en étions à Venus. On est bien sûr, dis-je à la Marquise, que Venus tourne sur elle-même; mais on ne sçait pas bien en quel tems, ni par conséquent combien ses jours durent. Pour ses années, elles ne sont que de près de huit mois, puis qu'elle tourne en ce temps-là autour du Soleil. Elle est une fois & demie grosse comme la Terre, ce qui est une différence absolument insensible aux yeux de si loin, & par conséquent la Terre paroît à Venus de la même grandeur dont Venus nous paroît. J'en suis bien aise, dit la Marquise, la Terre pourra être pour Venus l'Etoile du Berger & la Mer des Amours, comme Venus l'est pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite Planète, qui soit jolie, claire, brillante, & qui ait un air galant. J'en conviens, répondis-je. Mais sçavez-vous ce qui rend Venus si jolie de loin? c'est qu'elle est fort affreuse de près. On a vû avec les lunettes d'approche que ce n'étoit qu'un amas de Montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres, fort pointuës, & apparemment fort seches, & par cette disposition la surface d'une Planète est le plus propre qu'il puisse à renvoyer la lumière avec beaucoup d'éclat & de vivacité. Notre Terre dont la surface est fort unie auprès de celle de Venus, & en partie couverte de Mers, pourroit bien n'être pas si agréable à voir de loin. Tant pis, di-



la Marquise, car ce seroit assurément un avantage & un agrément pour elle que de présider aux Amours des Habitans de Venus, ces Gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh! sans doute, répondis-je, le menu Peuple de Venus n'est composé que de Celadons & de Silvandres, & leurs conversations les plus communes valent les plus belles de Clelie. Le climat est très-favorable aux Amours. Venus est plus proche que nous du Soleil, & en reçoit une lumière plus vive & plus de chaleur. Elle est à peu près aux deux tiers de la distance du Soleil à la Terre.

Je vois présentement, interrompit la Marquise, comment sont faits les Habitans de Venus. Ils ressemblent aux Mores Grenadins; un petit peuple noir, brûlé du Soleil, plein d'esprit & de feu, toujours amoureux, faisant des Vers, aimant la Musique, inventant tous les jours des fêtes, des Danfes & des Tournois. Permettez-moy de vous dire, Madame, repliquay-je, que vous ne connoissez guère bien les Habitans de Venus. Nos Mores Grenadins n'auroient été après d'eux que des Lapons & des Groënlan-  
dois pour la froideur & pour la stupidité.

Mais que sera-ce des Habitans de Mercure? Ils sont encore plus proches du Soleil, & ils en sont deux fois & demie plus proches que nous. Il faut qu'ils soient fous à force de vivacité. Je voi qu'ils n'ont point de mémoire, non plus que la plupart des Negres, qu'ils ne font jamais de réflexion sur rien, qu'ils n'agissent qu'à l'avanture, & par des mouvemens subits, & qu'enfin c'est dans Mercure que sont les Petites-Maisons de l'Univers. Ils voient le Soleil plus de six fois plus grand que nous le voyons; il leur envoie une lumière si forte, que s'ils étoient ici, ils ne



prendroient nos plus beaux jours que pour des très-foibles Crepuscules, & peut-être n'y pourroient-ils pas distinguer les objets; & la chaleur à laquelle ils sont accoutumés est si excessive, que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glaceroit. Apparemment notre Fer, notre Argent, notre Or se fondroient chez eux, & on ne les y verroit qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'eau qu'en liqueur, quoi qu'en certains temps ce soit un Corps fort solide. Les Gens de Mercure ne soupçonneroient pas que dans un autre Monde ces liqueurs-là, qui sont peut-être leurs Rivières, sont des Corps des plus durs que l'on connoisse. Leur année n'est que de trois mois. La durée de leur jour ne nous est point connue, parce que Mercure est si petit & si proche du Soleil, dans les raions duquel il est presque toujours perdu, qu'il échappe à toute l'adresse des Astronomes, & qu'on n'a pu encore avoir assez de prise sur lui, pour observer le mouvement qu'il doit avoir sur son centre; mais ses Habitans ont besoin qu'il achève ce tour en peu de temps; car apparemment brûlez comme ils sont par un grand poêle ardent suspendu sur leur têtes, ils soupirent après la nuit. Ils sont éclairés pendant ce temps-là de Venus, & de la Terre qui leur doivent paroître assez grandes. Pour les autres Planètes, comme elles sont au-de là de la Terre vers le Firmament, ils les voient plus petites que nous ne les voions, & n'en reçoivent que bien peu de lumière.

Je ne suis pas si touchée, dit la Marquise, de cette perte-là que font les Habitans de Mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la chaleur. Je voudrois bien que nous les sou-

la-



l'ageassions un peu. Donnons à Mercure de longués & d'abondantes Pluyes qui le rafraîchissent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers, justement dans les saisons les plus chaudes.

Cela se peut, repris-je, & même nous pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des Pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur situation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Août, jusques-là que les Rivières se gèlent. C'est que ces contrées-là ont beaucoup de Salpêtre; les exhalaisons en sont fort froides, & la force de la chaleur les fait sortir de la Terre en grande abondance. Mercure fera, si vous voulez, une petite Planète toute de Salpêtre, & le Soleil tirera d'elle-même le remède au mal qu'il lui pourroit faire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Nature ne sçauroit faire vivre les Gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude jointe à l'ignorance de quelque chose de meilleur, survient, & les y fait vivre agréablement. Ainsi on pourroit même se passer dans Mercure du Salpêtre & des Pluyes.

Après Mercure, vous sçavez qu'on trouve le Soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'Habitans. Le *pourquoy non* nous manque-là. Nous jugeons par la Terre qui est habitée, que les autres Corps de la même espèce qu'elle doivent l'être aussi; mais le Soleil n'est point un Corps de la même espèce que la Terre, ni que les autres Planètes. Il est la source de toute cette lumière que les Planètes ne font que se renvoyer les unes aux autres après l'avoir reçûe de lui. Elles en peuvent faire, pour ainsi dire, des échanges entre elles, mais elles ne la peuvent produire.



Lui seul tire de soi-même cet précieuse substance; il la pousse avec force de tous côtez; de là elle revient à la rencontre de tout ce qui est solide, & d'une Planète à l'autre il s'épand de longues & vastes traînées de lumière qui se croisent, se traversent, & s'entrelacent en mille façons différentes & forment d'admirables tissus de la plus riche matière qui soit au monde. Aussi le Soleil est-il placé dans le centre, qui est le lieu le plus commode d'où il puisse la distribuer également, & animer tout par sa chaleur. Le Soleil est donc un Corps particulier, mais quelle sorte de Corps? On est bien embarrassé à le dire. On avoit toujours cru que c'étoit un feu très-pur; mais on s'en desabusa au commencement de ce Siècle, qu'on apperçut des Tâches sur sa surface. Comme on avoit découvert peu de temps auparavant de nouvelles Planètes dont je vous parlerai, que tout le Monde Philosophe n'avoit l'esprit rempli d'autre chose, & qu'enfin les nouvelles Planètes s'étoient mises à la mode, on jugea aussitôt que ces Tâches en étoient, qu'elles avoient un mouvement autour du Soleil, & qu'elles nous en cachaient nécessairement quelque partie, en tournant leur moitié obscure vers nous. Déjà les Savans faisoient leur cour de ces prétendues Planètes aux Princes de l'Europe. Les uns leur donnoient le nom d'un Prince, les autres d'un autre, & peut-être il y auroit en querelle entre eux à qui seroit demeuré le maître des Tâches pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon, interrompit la Marquise. Vous me disiez l'autre jour qu'on avoit donné aux différentes parties de la Lune des noms



noms de Scavans & d'Astronomes, & j'en étois fort contente. Puisque les Princes prennent pour eux la Terre, il est juste que les Scavans se réservent le Ciel, & y dominant, mais ils n'en devroient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrez, répondis-je, qu'ils puissent, du moins en cas de besoin, engager aux Princes quelque Astre, ou quelque partie de la Lune. Quant aux Tâches du Soleil, ils n'en purent faire aucun usage. Il se trouva que ce n'étoient point des Planètes, mais des nuages, des fumées, des écumes qui s'élevent sur le Soleil. Elles sont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles disparoissent toutes; quelquefois elles se mettent plusieurs ensemble, quelquefois elles se séparent, quelquefois elles sont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup, il y en a d'autres, & même assez longs, où il n'en paroît aucune. On croiroit que le Soleil est une matière liquide, quelques-uns disent de l'Or fondu, qui bouillonne incessamment, & produit des impuretez, que la force de son mouvement rejette sur sa surface. Elles s'y consomment, & puis il s'en produit d'autres. Imaginez-vous quels Corps étrangers ce sont-là, il y en a tel qui est dix sept cent fois plus gros que la Terre; car vous sçauvez qu'elle est plus d'un million de fois plus petite que le Globe du Soleil. Jugez par-là quelle est la quantité de cet Or fondu, ou l'étendue de cette grande Mer de lumière & de feu. D'autres disent, & avec assez d'apparence, que les Tâches, du moins pour la plupart, ne sont point des productions nouvelles, & qui se dissipent au bout de quelque temps, mais de grosses masses solides, de figure fort irregulière, tous



jours subsistantes, qui tantôt flotent sur le corps liquide du Soleil, tantôt s'y confoncent ou entièrement ou en partie, & nous présentent différentes pointes ou éminences, selon qu'elles s'enfoncent plus ou moins, & quelles se tournent vers nous de différentes côtes. Peut-être font-elles partie de quelque grand amas de matière solide qui sert d'aliment au feu du Soleil. Enfin, quoique ce puisse être que le Soleil, il ne paroît nullement propre à être habité. C'est pourtant dommage, l'habitation seroit belle. On seroit au centre de tout, on verroit toutes les Planètes tourner, régulièrement autour de soi, au lieu que nous voyons dans leur cours une infinité de bizareries, qui n'y paroissent que parce que nous ne sommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'est-à-dire, au centre de leur mouvement. Cela n'est-il pas pitoyable ? Il n'y a qu'un lieu dans le Monde, d'où l'étude des Astres puisse être extrêmement facile, & justement dans ce lieu-là, il n'y a personne. Vous n'y songez pas, dit la Marquise. Qui seroit dans le Soleil, ne verroit rien, ni Planètes, ni Etoiles Fixes. Le Soleil n'efface-t-il pas tout ? Ce seroient ses Habitans qui seroient bien fondez à se croire seuls dans toute la Nature.

J'avoüe que je m'étois trompé, répondis-je, je ne songeois qu'à la situation où est le Soleil, & non à l'effet de sa lumière ; mais vous qui me redressez si à propos, vous voulez bien que je vous dise, que vous vous êtes trompée aussi ; les Habitans du Soleil ne le verroient seulement pas. Ou ils ne pourroient soutenir la force de sa lumière, ou ils ne la pourroient recevoir, faute d'en être à quelque distance, & tout bien considéré,



fideré, le Soleil ne feroit qu'un séjour d'Aveugles; Encore un coup, il n'est pas fait pour être habité; mais voulez-vous que nous poursuivions notre Voyage des Mondes? Nous sommes arrivés au centre qui est toujours de lieu le plus bas dans tout ce qui est rond, & je vous dirai en passant, que pour aller d'ici-là, nous avons fait un chemin de trente trois millions de lieues, il faudroit présentement retourner sur nos pas, & remonter. Nous retrouverons Mercure, Venus, la Terre, la Lune, toutes Planètes que nous avons visitées. Ensuite c'est Mars qui se présente. Mars n'a rien de curieux que je sçache, ses jours sont de plus d'une demie heure plus longs que les nôtres; & ses années valent deux de nos années, à un mois & demi près. Il est environ quatre fois plus petit que la Terre, il voit le Soleil un peu moins grand, & moins vif que nous ne le voyons; enfin Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie chose que Jupiter avec ses quatre Lunes ou Satellites? Ce sont quatre petites Planètes, qui tandis que Jupiter tourne autour du Soleil en douze ans, tournent autour de lui comme notre Lune autour de nous. Mais, interrompit la Marquise, pourquoy y a-t-il des Planètes qui tournent autour d'autres Planètes qui ne valent pas mieux qu'elles? Sérieusement il me paroîtroit plus regulier & plus uniforme que toutes les Planètes, & grandes & petites; n'eussent que le même mouvement autour du Soleil.

Ah! Madame, repliquai-je, si vous sçaviez ce que c'est que les Tourbillons de Descartes, ces Tourbillons dont le nom est si terrible; & l'idée si agréable, vous ne parleriez pas comme vous faites. La tête me dût-elle tourner, dit-elle en



riant, il est beau de sçavoir ce que c'est que les Tourbillons. Achevez de me rendre folle, je ne me ménage plus, je ne connois plus de retenue sur la Philosophie; laissons parler le monde, & donnons-nous aux Tourbillons. Je ne vous connoissois pas de pareils emportemens, repris-je; c'est dommage qu'ils n'aient que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, c'est un amas de matière dont les parties sont détachées les unes des autres, & se meuvent toutes en un même sens; permis à elles d'avoir pendant ce temps-là quelques petits mouvemens particuliers, pourvû qu'elles suivent toujours le mouvement général. Ainsi un Tourbillon de vent, c'est une infinité de petites parties d'air, qui tournent en rond toutes ensemble, & enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous sçavez que les Planètes sont portées dans la matière céleste, qui est d'une subtilité & d'une agitation prodigieuse. Tout ce grand amas de matière céleste, qui est depuis le Soleil jusques aux Etoiles Fixes, tourne en rond; & emportant avec soi les Planètes, les fait tourner toutes en un même sens autour du Soleil, qui occupe le centre, mais en des temps plus ou moins longs, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. Il n'y a pas jusqu'au Soleil qui ne tourne sur lui-même, parce qu'il est justement au milieu de toutes cette matière céleste; & vous remarquerez en passant, que quand la Terre seroit dans la place où il est, elle ne pourroit encore faire moins que de tourner sur elle-même.

Voilà quel est le grand Tourbillon dont le Soleil est comme le Maître; mais en même temps les Planètes se composent de petits Tourbillons



billons particuliers à l'imitation de celui du Soleil. Chacune d'elles en tournant autour du Soleil ne laisse pas de tourner autour d'elle-même, & fait tourner aussi autour d'elle en même sens une certaine quantité de cette matière céleste, qui est toujours prête à suivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de son mouvement général. C'est-là le Tourbillon particulier de la Planète, & elle le pousse aussi loin que la force de son mouvement se peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit Tourbillon quelque Planète moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indispensablement à tourner autour d'elle, & le tout ensemble, la grande Planète, la petite, & le Tourbillon qui les renferme, n'en tourne pas moins autour du Soleil. C'est ainsi qu'au commencement du Monde nous nous fîmes suivre par la Lune, parce qu'elle se trouva dans l'étendue de notre Tourbillon, & tout-à-fait à notre bienfiance. Jupiter, dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puissant que nous. Il y avoit dans son voisinage quatre petites Planètes, il se les assujettit toutes quatre ; & nous qui sommes une Planète principale, croyez-vous que nous l'eussions été, si nous nous fussions trouvez proche de lui ? Il est mille fois plus gros que nous, il nous auroit engloutis sans peine dans son Tourbillon, & nous ne serions qu'une Lune de sa dépendance, au lieu que nous en avons une qui est dans la notre, tant il est vrai que le seul hazard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir.

Et qui nous assure, dit la Marquise, que nous



demeurerons toujours où nous sommes ? Je commence à craindre que nous ne fassions la folie de nous approcher d'une Planète aussi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous absorber ; car il me paroît que dans ce grand mouvement, où vous dites qu'est la matière céleste, elle devrait agiter les Planètes irrégulièrement, tantôt les approcher, tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions aussi-tôt y gagner qu'y perdre, répondis-je, peut-être irions-nous soumettre à notre domination Mercure ou Mars, qui sont de plus petites Planètes, & qui ne nous pourroient résister. Mais nous n'avons rien à espérer ni à craindre, les Planètes se tiennent où elles sont, & les nouvelles conquêtes leur sont défendues, comme elles l'étoient autrefois aux Rois de la Chine. Vous sçavez bien que quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile surnage. Qu'on mette sur ces deux liqueurs un Corps extrêmement léger, l'huile le soutiendra, & il n'ira pas jusqu'au l'eau. Qu'on y mette un autre Corps plus pesant, & qui soit justement d'une certaine pesanteur, il passera au travers de l'huile, qui sera trop foible pour l'arrêter, & tombera jusqu'à ce qu'il rencontre l'eau, qui aura la force de le soutenir. Ainsi dans cette liqueur, composée de deux liqueurs qui ne se mêlent point, deux Corps inégalement pesants se mettent naturellement à deux places différentes, & jamais l'un ne montera, ni l'autre ne descendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs qui se tiennent séparées, & qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la même chose. Représentez-vous que la matière céleste qui remplit ce grand Tourbillon, a différentes couches qui s'envelop-

pent



ent les unes les autres, & dont les pésanteurs sont différentes, comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les Planètes ont aussi différentes pésanteurs, chacune d'elles par conséquent s'arrête dans la couche qui a précisément la force nécessaire pour la soutenir, & qui lui fait équilibre, & vous voyez bien qu'il n'est pas possible qu'elle en sorte jamais.

Je conçois, dit la Marquise, que ces pésanteurs-là reglent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque chose de pareil qui les reglât parmi nous, & qui fixât les gens dans les places qui leur sont naturellement convenables ! Me voilà à fort en repos du côté de Jupiter. Je suis bien-aîsée qu'il nous laisse dans notre petit Tourbillon avec notre Lune unique. Je suis d'humeur à me borner aisément, & je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriez tort de les lui envier, repris-je, il n'en a point plus qu'il ne lui en faut. Il est cinq fois plus éloigné du Soleil que nous, c'est-à-dire, qu'il est à cent soixante-cinq millions de lieues, & par conséquent ses Lunes ne reçoivent, & ne lui renvoyent qu'une lumière assez foible. Le nombre supplée au peu d'effet de chacune. Sans cela, comme Jupiter tourne sur lui-même en dix heures, & que ses nuits qui n'en durent que cinq, sont fort courtes, quatre Lunes ne paroîtroient pas si nécessaires. Celle qui est la plus proche de Jupiter fait son cercle autour de lui en quarante-deux heures, la seconde en trois jours & demi, la troisième en sept, la quatrième en dix-sept, & par l'inégalité même de leur cours elles s'accordent à lui donner les plus jolis spectacles du monde. Tantôt elles se levent toutes quatre ensemble, & puis se séparent presque dans le moment ; tan-



tôt elles sont toutes à leur Midi rangées l'une deffus de l'autre; tantôt on les voit toutes quand dans le Ciel à des distances égales, tantôt quand deux se levent, deux autres se couchent; sur tout j'aimerois à voir ce jeu perpetuel d'Eclipses qu'elles font; car il ne se passe point de jour qu'elles ne s'éclipsent les unes les autres, ou qu'elles m'éclipsent le Soleil; & assurément les éclipses s'étant renduës si familières en ce monde-là, elles y sont un sujet de divertissement, & non pas de frayeur comme en celui-ci.

Et vous ne manquerez pas, dit la Marquise, à faire habiter ces quatre Lunes, quoique ce soient que de petites Planètes subalternes, destinées seulement à en éclairer une autre pendant les nuits? N'en doutez nullement, répondis-je. Ces Planètes n'en sont pas moins dignes d'être habitées, pour avoir le malheur d'être asservies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc, reprit-elle, que les Habitans des quatre Lunes de Jupiter, fussent comme des Colonies de Jupiter, quelles eussent reçu de lui, s'il étoit possible, leurs Loix & leurs Coutumes, que par conséquent elles lui rendissent quelque sorte d'hommage, & ne regardassent la grande Planète qu'avec respect. Ne faudroit-il point aussi, lui di-je, que les quatre Lunes envoyassent de temps en temps des Députés dans Jupiter, pour lui prêter serment de fidélité? Pour moi, je vous avoue que le peu de supériorité que nous avons sur les Gens de notre Lune, me fait douter que Jupiter en ait beaucoup sur les Habitans des siennes, & je croi que l'avantage auquel il puisse le plus raisonnablement prétendre, c'est de leur faire peur. Par exemple, dans celle qui est la plus proche de lui, ils le voyent seize cent fois plus grand  
que



ne notre Lune ne nous paroît ; quelle monstreuse Planète suspenduë sur leurs têtes ! En vérité, si les Gaulois craignoient anciennement que le Ciel ne tombât sur eux, & ne les écrasât, les Habitans de cette Lune auroient bien plus de sujet de craindre une chute de Jupiter. C'est peut-être là aussi la frayeur qu'ils ont, dit-elle, au lieu de celle des Eclipses, dont vous m'avez assuré qu'ils sont exempts, & qu'il faut bien remplacer par quelque autre sottise. Il le faut de nécessité absolue, répondis-je. L'Inventeur du troisième Système dont je vous parlois l'autre jour, le célèbre Ticho-Brahé, un des plus grands Astronomes qui furent jamais, n'avoit garde de craindre les Eclipses, comme le Vulgaire les craint, il passoit sa vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignoit en leur place ? Si en sortant de son logis la première personne qu'il rencontroit étoit une Lièvre, si un Lièvre traversoit son chemin, Ticho-Brahé croyoit que la journée devoit être malheureuse, & retournoit promptement se renfermer chez lui, sans oser commencer la moindre chose.

Il ne seroit pas juste, reprit-elle, après que cet homme-là n'a pû se delivrer impunément de la crainte des Eclipses, que les Habitans de cette Lune de Jupiter, dont nous parlions, en fussent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier, ils subiront la Loi commune ; & s'ils sont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelque autre ; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclaircissez-moi, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la Terre est si petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il ? Je crains que nous ne lui soyons inconnus.



De bonne foi, je croi que cela est ainsi, pondis-je. Il faudroit qu'il vît la Terre cent fois plus petite que nous ne le voyons. C'est trop peu, il ne la voit point. Voici seulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des Astronomes, qui après avoir bien pris de la peine à composer des Lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les Cieux une très-petite Planète qu'ils n'avoient jamais vûë. D'abord le Journal des Scavans de ce Pais-là en parle; le Peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire, les Philosophes dont cela détruit les opinions, font même le dessein de n'en rien croire; il n'y a que les Gens très-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore, on revoit la petite Planète; on s'assure bien que ce n'est point une vision; on commence même à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil; on trouve au bout de mille observations, que ce mouvement est d'une année; & enfin grace à toutes les peines que se donnent les Scavans, on sçait dans Jupiter que notre Terre est au Monde. Les Curieux vont la voir au bout d'une Lunette, & la vûë à peine peut elle encore l'attraper.

Si ce n'étoit, dit la Marquise, qu'il n'est point trop agréable de sçavoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des Lunettes d'approche, je me représenterois avec plaisir ces Lunettes de Jupiter dressées vers nous, comme les nôtres le sont vers lui, & cette curiosité mutuelle avec laquelle les Planètes s'entreconsidèrent & demandent l'une de l'autre *Quel Monde est-ce là? Quelles Gens l'habitent?*

Cela ne va pas si vite que vous pensez, repliqua quaya-



ray-je. Quand on verroit notre Terre de de-  
 ans Jupiter, quand on l'y connoîtroit, notre  
 Terre ce n'est pas nous ; on n'a pas le moindre  
 soupçon qu'elle puisse être habitée. Si quelqu'un  
 s'efforçoit à se l'imaginer, Dieu sçait comme tout Ju-  
 piter se moque de lui. Peut-être même sommes-  
 nous cause qu'on y a fait le procès à des Philo-  
 sophes qui ont voulu soutenir que nous étions.  
 Cependant que les Habitans de Jupiter sont assez  
 occupés à faire des découvertes sur leur Planète,  
 pour ne songer point du tout à nous. Elle est si  
 grande, que s'ils navigent, assurément leurs Chris-  
 tophes Colomb ne sçauroient manquer d'employ.  
 Il faut que les Peuples de ce monde-là ne con-  
 noissent pas seulement de réputation la centième  
 partie des autres Peuples ; au lieu que dans Mer-  
 cure, qui est fort petit, ils sont tous voisins les  
 uns des autres ; ils vivent familièrement ensemble,  
 & ne comptent que pour une promenade de faire  
 le tour de leur Monde. Si on ne nous voit point  
 dans Jupiter, vous jugez bien qu'on y voit enco-  
 re moins Venus qui est plus éloignée de lui, &  
 encore moins Mercure qui est & plus petit & plus  
 éloigné. En récompense les Habitans voient leurs  
 quatre Lunes, & Saturne avec les siennes &  
 Mars. Voilà assez de Planètes pour embarrasser  
 ceux d'entre eux qui sont Astronomes, la Nature  
 a eu la bonté de leur cacher ce qui en reste dans  
 l'Univers.

Quoy, dit la Marquise, vous comptez cela  
 pour une grace ? Sans doute, répondis-je. Il y  
 a dans tout ce grand Tourbillon seize Planètes.  
 La nature, qui veut nous épargner la peine d'é-  
 tudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre  
 que sept, n'est-ce pas là une assez grande faveur ?  
 Mais nous, qui n'en sentons pas le prix, nous  
 faisons



faisons si bien que nous attrapons les neuf autres qui avoient été cachées; aussi en sommes-nous punis par les grands travaux que l'Astronomie commande présentement.

Je voy, reprit-elle, par ce nombre de six Planètes qu'il faut que Saturne ait cinq Lunes. Il les a aussi, repliquay-je, & avec d'autant plus de justice, que comme il tourne en trente ans autour du Soleil: il a des Pays où la nuit dure quinze ans, par la même raison que sur la Terre qui tourne en un an, il y a des nuits de six mois sous les Poles. Mais Saturne étant deux fois plus éloigné du Soleil que Jupiter, & par conséquent dix fois plus que nous; ses cinq Lunes si faiblement éclairées lui donneroient-elles assez de lumière pendant ses nuits? Non; il a encore une ressource singulière & unique dans tout l'Univers connu. C'est un grand Cercle, & un grand Anneau assez large qui l'environne, & qui étant assez élevé pour être presque entièrement hors de l'ombre du Corps de cette Planète, réfléchit la lumière du Soleil dans des lieux qui ne voient point, & la réfléchit de plus près, & avec plus de force que toutes les cinq Lunes parce qu'il est moins élevé que la plus basse.

En vérité, dit la Marquise, de l'air d'une personne qui rentroit en elle-même avec étonnement, tout cela est d'un grand ordre; il paroît bien que la Nature a eu en vûe les besoins de quelques Etres vivans, & que la distribution des Lunes n'a pas été faite au hazard. Il n'en est tombé en partage qu'aux Planètes éloignées du Soleil, à Jupiter, à Saturne; car ce n'étoit pas la peine d'en donner à Venus & à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumière, dont les nuits sont fort courtes, & qui les compte apparemment.



amment pour de plus grands bienfaits de la Nature que leurs jours mêmes. Mais attendez, il ne semble que Mars qui est encore plus éloigné du Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On ne peut pas vous le dissimuler, répondis-je, il n'en a point, & il faut qu'il ait pour ses nuits des ressources que nous ne sçavons pas. Vous avez vu des Phosphores, de ces matières liquides ou seches, qui en recevant la lumière du soleil, s'en imbibent & s'en pénètrent, & ensuite jettent un assez grand éclat dans l'obscurité. Peut-être Mars a-t-il de grands Rochers fort élevés, qui sont des Phosphores naturels, & qui brillent pendant le jour une provision de lumière qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne sauriez nier que ce ne fût un Spectacle assez agréable de voir tous ces Rochers s'allumer de toutes parts dès que le Soleil seroit couché, & faire sans aucun art des illuminations magnifiques, qui ne pourroient incommoder par leur chaleur. Vous sçavez encore qu'il y a en Amérique des Oiseaux qui sont si lumineux dans les ténèbres, qu'on s'en peut servir pour lire. Que sçavons-nous si Mars n'a point un grand nombre de ces Oiseaux, qui dès que la nuit est venue, se dispersent de tous côtez, & vont répandre un nouveau jour.

Je ne me contente, reprit-elle, ny de vos Rochers ny de vos Oiseaux. Cela ne laisseroit pas d'être joli; mais puisque la Nature a donné tant de Lunes à Saturne, & à Jupiter, c'est une marque qu'il faut des Lunes. J'eusse été bien aise que tous les Mondes éloignés du Soleil en eussent, si Mars ne nous fût point venu faire une exception désagréable. Ah! vraiment, répliquay-je; si vous vous mêliez de Philosophie plus



plus que vous ne faites, il faudroit bien que vous vous accoutumassiez à voir des exceptions dans les meilleurs Systèmes. Il y a toujours quelque chose qui y convient le plus juste monde, & puis quelque chose aussi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laisse si on désespere d'en pouvoir venir à bout. Nous en faisons de même pour Mars, puisqu'il ne nous est point favorable, & ne parlons point de lui. Nous serions bien étonnez si nous étions dans Saturne, de voir sur nos têtes pendant la nuit ce grand Anneau qui iroit en forme de dernier Cercle d'un bout à l'autre de l'Horison, & qui nous renvoyant la lumière du Soleil feroit l'effet d'une Lune continuë. Et ne mettrons-nous point d'Habitans dans ce grand Anneau, interrompue elle en riant? Quoi que je sois d'humeur répondre, dis-je, à envoyer par tout assez hardiment, vous avouë que je n'oserois en mettre là, car l'Anneau me paroît une habitation trop irrégulière. Pour les cinq petites Lunes, on ne peut pas se dispenser de les peupler. Si cependant l'anneau n'étoit, comme quelques-uns le soupçonnent, qu'un Cercle de Lunes qui se suivissent de fort près & eussent un mouvement égal, & que les cinq petites Lunes fussent cinq échappées de ce grand Cercle, que de Mondes dans le Tourbillon de Saturne! Quoi qu'il en soit les Gens de Saturne sont assez misérables même avec le secours de l'Anneau. Il leur donne de la lumière, mais quelle lumière dans l'éloignement où il est du Soleil! Le Soleil même qu'ils voient cent fois plus petit que nous, n'est pour eux qu'une petite Etoile blanche & pâle, qui n'a qu'un éclat & une chaleur bien faible; & si vous les mettiez dans nos Pays les plus

plus



es froids, dans la Groënlande, ou dans la Japonie, vous les verriez fuser à grosses gouttes, expirer de chaud. S'ils avoient de l'Eau, ce seroit point de l'Eau pour eux, mais une terre polie, un Marbre & l'Esprit de Vin, qui ne gele jamais ici, seroit dur comme nos Diamants.

Vous me donnez une idée de Saturne qui me choque, dit la Marquise, au lieu que tantôt vous m'échauffiez en me parlant de Mercure. Il faut en dire ; repliquai-je, que les deux Mondes qui sont aux extrémités de ce grand Tourbillon, soient opposés en toutes choses.

Ainsi, reprit-elle, on est bien sage dans Saturne, car vous m'avez dit que tout le monde étoit fou dans Mercure. Si on n'est pas bien sage dans Saturne, repris-je, du moins, selon toutes les apparences, on y est bien flegmatique. Ce sont des gens qui ne savent ce que c'est que de rire, qui prennent toujours un jour pour répondre à la moindre question qu'on leur fait, & qui eussent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop libre.

Il me vient une pensée, dit-elle. Tous les Habitans de Mercure sont vifs, tous ceux de Saturne sont lents. Parmi nous les uns sont vifs, les autres lents ; cela ne viendrait-il point de ce que notre Terre étant justement au milieu des autres Mondes, nous participons des extrémités ? il y a point pour les Hommes de Caractère fixe & déterminé ; les uns sont faits comme les Habitans de Mercure, les autres comme ceux de Saturne, & nous sommes un mélange de toutes ces espèces qui se trouvent dans les autres Planètes. J'aime assez cette idée, repris-je, nous forment un assemblage si bizarre, qu'on pourroit croire



croire que nous serions ramassez de plusieurs Mondes différens. A ce compte il est assez commode d'être ici, on y voit tous les autres Mondes en abrégé.

Du moins, reprit la Marquise, une commodité fort réelle qu'a notre Monde par sa situation, c'est qu'il n'est ny si chaud que celui de Mercure ou de Venus, ny si froid que celui de Jupiter ou de Saturne. De plus, nous sommes justement dans un endroit de la Terre où nous ne sentons l'excès ny du chaud ny du froid. Hé vérité si un certain Philosophe rendoit grâce à la Nature d'être Homme & non pas Bête, Grec & non pas Barbare, moy je veux lui rendre grâce d'être sur la Planète la plus tempérée de l'Univers, & dans un des lieux les plus tempérez de cette Planète. Si vous m'en croiez, Madame, répondis-je, vous lui rendrez grâce d'être jeune & non pas vieille; jeune & belle & non pas jeune & laide; jeune & belle Française, & non pas jeune & belle Italienne. Voilà bien d'autres sujets de reconnoissance, que ceux que vous tirez de la situation de votre Tourbillon, ou de la temperature de votre Pays.

Mon Dieu! repliqua-t-elle, laissez-moi avoir de la reconnoissance sur tout, jusques sur le Tourbillon où je suis placée. La mesure de bonheur qui nous a été donnée, est assez petite, il n'en faut rien perdre, & il est bon d'avoir pour les choses les plus communes, & les moins considérables, un goût qui les mette à profit. Si on ne vouloit que des plaisirs vifs, on en auroit peu, on les attendroit longtemps, & on les payeroit bien. Vous me promettez donc, repliquai-je, que si on vous proposoit de ces plaisirs vifs, vous vous souviendriez des Tourbillons



lons & de moi, & que vous ne nous negligiez pas tout-à-fait? Oüi, répondit-elle, mais ces, que la Philosophie me fournisse toujours des plaisirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis-je, j'espère qu'ils ne vous manqueront pas. J'ay des Etoiles fixes, qui passent tout ce que vous avez veu jusqu'ici.

---

## CINQUIÈME SOIR.

*que les Etoiles Fixes sont autant  
de Soleils dont chacun éclaire  
un Monde.*

A Marquise sentit une vraie impatience de savoir ce que les Etoiles fixes devenoient. Seront-elles habitées comme les Planètes, me dit-elle? Ne le seront-elles pas? Enqu'en ferons-nous? Vous le devineriez peut-être, si vous en aviez bien envie, répondis-je. Les Etoiles fixes ne scauroient être moins éloignées de la Terre, que de vingt-sept, mille six cents soixante fois la distance d'ici au Soleil qui est de trente-trois millions de lieues, & si vous chiez un Astronome, il les mettroit encore plus loin. La distance du Soleil à Saturne, qui est la Planète la plus éloignée, n'est que trois cents trente millions de lieues; ce n'est rien en rapport à la distance du Soleil ou de la Terre aux Etoiles fixes, on ne prend pas la peine de la compter. Leur lumière, comme vous voyez, est assez vive & assez éclatante. Si elles recevoient du Soleil, il faudroit qu'elles la recus-



receussent déjà bien foible après un si épouvantable trajet ; il faudroit que par une réflexion qui l'affoiblirait encore beaucoup , elles me la renvoiaissent à cette même distance. Il seroit impossible qu'une lumière qui auroit effuyé une réflexion , & fait deux fois un semblable chemin , eût cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles fixes. Les voilà donc lumineuses par elles-mêmes , & toutes , en un mot , autant de Soleils.

Ne me trompai-je point , s'écria la Marquise , ou si je vois où vous me voulez mence ? M'allez-vous dire : *Les Etoiles fixes sont autant de Soleils , notre Soleil est le centre d'un Tourbillon qui tourne autour de lui , pourquoi chaque Etoile fixe ne sera-t-elle pas aussi le centre d'un Tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle ? Notre Soleil a des Planètes qu'il éclaire , pourquoi chaque Etoile fixe n'en aura-t-elle pas aussi qu'elle éclairera ?* Je n'ai à vous répondre , lui dis-je , que ce que répondit Phedre à Enone , *C'est toi que l'as nommé.*

Mais , reprit-elle , voilà l'Univers si grand que je m'y perds , je ne sçai plus où je suis , je ne suis plus rien. Quoi , tout sera divisé en Tourbillons jetez confusément les uns parmi les autres ? Chaque Etoile sera le centre d'un Tourbillon peut-être aussi grand que celui où nous sommes ? Tout cet espace immense que comprend notre Soleil & nos Planètes , ne sera qu'une petite parcelle de l'Univers ? Autant d'espaces pareils que d'Etoiles fixes ? Cela me confond , me trouble , m'épouvante. Et moi , répondis-je , cela me met à mon aise. Quand le Ciel n'étoit que cette voûte bleuë , où les Etoiles étoient clouées , l'Univers me paroissoit petit



& étroit, je m'y sentoie comme oppressé, présentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue & de profondeur à cette voûte en la partageant en mille & mille Tourbillons, il me semble que je respire avec plus de liberté, & que je suis dans un plus grand air, & assurément l'Univers a toute une autre magnificence. La Nature n'a rien épargné en le produisant, elle a fait une profusion de richesses tout-à-fait digne d'elle. Rien n'est si beau à se représenter que ce nombre prodigieux de Tourbillons, dont le milieu est occupé par un Soleil qui fait tourner des Planètes autour de lui. Les Habitans d'une Planète d'un de ces Tourbillons infinis voyent de tous côtez les Soleils des Tourbillons dont ils sont environnez, mais ils n'ont garde d'en voir les Planètes, qui n'ayant qu'une lumière foible, empruntée de leur Soleil, ne la pouffent point au-delà de leur Monde.

Vous m'offrez, dit-elle, une espèce de perspective si longue, que la veüe n'en peut attraper le bout. Je voi clairement les Habitans de la Terre, ensuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planètes de notre Tourbillon assez clairement à la vérité, mais moins que ceux de la Terre; après eux viennent les Habitans des Planètes des autres Tourbillons. Je vous avouë qu'ils sont tout-à-fait dans l'enfoncement, que quelque effort que je fasse pour les voir, je ne les apperçois presque point. Et en effet, ne sont-ils pas presque anéantis par l'expression même dont vous êtes obligé de vous servir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliez les Habitans d'une des Planètes de l'un de ces Tourbillons dont le nombre est infini. Nous-mêmes, à qui la même expression convient, avouiez que vous ne



fgauriez presque plus nous démêler au milieu de tant de Mondes. Pour moi, je commence à voir la Terre si effroyablement petite, que je ne crois pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. Assurément si on a tant d'ardeur de s'aggrandir, si on fait desseins sur desseins, si on donne tant de peine, c'est que l'on ne connoît pas les Tourbillons. Je prétens bien que ma paresse profite de mes nouvelles lumières, & quand on me reprochera mon indolence, je répondrai *Ah! si vous sçaviez ce que c'est que les Etoiles fixes!* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas sçu, répliquai-je, car un certain Auteur qui tient que la Lune est habitée, dit fort sérieusement qu'il n'étoit pas possible qu'Aristote ne fût dans une opinion si raisonnable, (comment une vérité eût-elle échappée à Aristote?) mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandree qui eût été au désespoir de voir un Monde qu'il n'eût pas pû conquérir. A plus forte raison lui eût-on fait mystère des Tourbillons des Etoiles fixes, quand on les eût connus en ce temps-là; c'eût été faire trop mal sa Cour que de lui en parler. Pour moi qui les connois, je suis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoissance que j'en ai. Ils ne guérissent tout au plus, selon votre raisonnement, que de l'ambition & de l'inquiétude, & je n'ai point ces maladies-là. Un peu de foiblesse pour ce qui est beau, voilà mon mal, & je ne croi pas que les Tourbillons puissent rien. Les autres Mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux, ou une belle bouche, cela vaut toujours son prix en dépit de tous les Mondes possibles.

C'est une étrange chose que l'Amour, répondit-elle en riant; il se sauve de tout, & il n'y a point de



de Systême qui lui puisse faire de mal. Mais aussi parlez-moi franchement, votre Systême est-il bien vrai? Ne me déguisez rien, je vous garderai le secret. Il me semble qu'il n'est appuyé que sur une petite convenance bien légère. Une Étoile fixe est lumineuse d'elle-même comme le Soleil, par conséquent il faut qu'elle soit comme le Soleil le centre & l'ame d'un Monde, & qu'elle ait ses Planètes qui tournent autour d'elle. Cela est-il d'une nécessité bien absoluë? Ecoutez, Madame, répondis-je, puisque nous sommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos discours les plus sérieux, les raisonnemens de Mathématique sont faits comme l'Amour. Vous ne sçauriez accorder si peu de chose à un Amant, que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage, & à la fin cela va loin. De même accordez à un Mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence, qu'il faudra que vous lui accordiez aussi, & de cette conséquence encore une autre; & malgré vous-même, il vous mene si loin, qu'à peine le pouvez-vous croire. Ces deux sortes de Gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. Vous convenez que quand deux choses sont semblables en tout ce qui me paroît, je les puis croire aussi semblables en ce qui ne me paroît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De là j'ai tiré que la Lune étoit habitée, parce qu'elle ressemble à la Terre, les autres Planètes, parce qu'elles ressemblent à la Lune. Je trouve que les Étoiles fixes ressemblent à notre Soleil, je leur attribué tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, sur le pied de cette ressemblance que vous metrez entre les Étoiles fixes & notre So-



leil, il faut que les Gens d'un autre grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

Cela est hors de doute, répondis-je. Notre Soleil est si proche de nous en comparaison des Soleils des autres Tourbillons, que sa lumière doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, & il efface tout; mais dans un autre grand Tourbillon, c'est un autre Soleil qui y domine, & il efface à son tour le notre, qui n'y paroît que pendant les nuits avec le reste des autres Soleils étrangers, c'est-à-dire, des Etoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourse, ou de quelque Taureau. Pour les Planètes qui tournent autour de lui, notre Terre, par exemple, comme on ne les voit point de si loin, on n'y songe seulement pas. Ainsi tous les Soleils sont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils sont placez, & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde ils sont uniques en leur espèce, par tout ailleurs ils ne servent qu'à faire nombre. Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle, que les Mondes malgré cette égalité, différent en mille choses, car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des différences infinies?

Affurément, repris-je, mais la difficulté est de deviner. Que sçai-je? Un Tourbillon a plus de Planètes qui tournent autour de son Soleil, un autre en a moins. Dans l'un il y a des Planètes subalternes, qui tournent autour des Planètes plus grandes, dans l'autre il n'y en a point. Ici elles sont toutes ramassées autour de leur Soleil, & sont comme un petit peloton, au de là duquel s'étend un grand espace vuide, qui va jusqu'aux  
Tour-



Tourbillons voisins, ailleurs elles prennent leurs cours vers les extremités du Tourbillon & laissent le milieu vuide. Je ne doute pas même qu'il ne puisse y avoir quelques Tourbillons deserts, & sans Planètes; d'autres dont le Soleil n'étant pas au centre, ait un véritable mouvement, & emporte ses Planètes avec soi; d'autres dont les Planètes s'élèvent ou s'abaissent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient suspenduës. Enfin que voudriez-vous? En voilà bien assez pour un homme qui n'est jamais sorti de son Tourbillon.

Ce n'en est guère, répondit-elle, pour la quantité des Mondes. Ce que vous dites ne suffit que pour cinq ou six, & j'en voi d'ici des milliers.

Que seroit-ce donc, repris-je, si je vous disois qu'il y a bien d'autres Etoiles fixes, que celles que vous voyez, qu'avec des Lunettes on en découvre un nombre infini qui ne se montrent point aux yeux, & que dans une seule Constellation où l'on en comptoit peut-être douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans tout le Ciel?

Je vous demande grace, s'écria-t-elle, je me rends; vous m'accablez de Mondes & de Tourbillons. Je sçai bien, ajoutai-je, ce que je vous garde encore. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la Voye de Lait. Vous figureriez-vous bien ce que c'est? Une infinité de petites Etoiles invisibles aux yeux à cause de leur petitesse, & semées si près les unes des autres, qu'elles paroissent former une lueur continue. Je voudrois que vous vissiez avec des Lunettes cette Fourmillière d'astres, & cette graine des Mondes. Ils ressemblent en quelque sorte aux Isles Maldivés, à ces douce mille petites Isles ou Bancs de sable, séparés seulement par des Canaux de Mer que



l'on sauteroit presque comme des Fossez. Ainsi les petits Tourbillons de la Voye de Lait sont si serrez, qu'il me semble que d'un Monde à l'autre on pourroit se parler, ou même se donner la main. Du moins je croi que les Oiseaux d'un Monde passent aisément dans un autre, & que l'on y peut dresser des Pigeons à porter des Lettres, comme ils en portent ici dans le Levant d'une Ville à un autre. Ces petits Mondes sortent apparemment de la regle générale, par laquelle un Soleil dans son Tourbillon efface dès qu'il paroît tous les Soleils étrangers. Si vous êtes dans un des petits Tourbillons de la Voye de Lait, votre Soleil n'est presque pas plus proche de vous, & n'a pas sensiblement plus de force sur vos yeux, que cent mille autres Soleils des petites Tourbillons voisins. Vous voyez donc votre Ciel briller d'un nombre infini de feux, qui sont fort proches les uns des autres, & peu éloignez de vous. Lorsque vous perdez de vue votre Soleil particulier, il vous en reste encore assez, & votre nuit n'est pas moins éclairée que le jour, du moins la différence ne peut pas être sensible; & pour parler plus juste, vous n'avez jamais de nuit. Ils seroient bien étonnez, les Gens de ces Mondes-là, accoutumez comme ils sont à une clarté perpetuelle, si on leur disoit qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits, qui tombent dans des ténèbres profondes, & qui quand ils jouissent de la lumière, ne voyent même qu'un seul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Etres disgraciez de la Nature, & notre condition les feroit fremir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la Marquise, s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voye de Lait; je voi bien qu'elles n'y seroient de nul usage aux Planètes principales qui n'ont point de nuit, & qui d'ailleurs marchent dans les espaces trop étroits pour s'embar-

rasser



passer de cet attirail des Planètes subalternes. Mais sçavez-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes si libéralement, vous me faites naître une véritable difficulté? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils, touchent le Tourbillon où nous sommes. Les Tourbillons sont ronds, n'est-il pas vrai? Et comment tant de Boules en peuvent-elles toucher une seule? Je veux m'imaginer cela, & je sens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'esprit, répondis-je, à avoir cette difficulté là, & même à ne la pouvoir résoudre; car elle est très-bonne en soi, & de la manière dont vous la concevez, elle est sans réponse, & c'est avoir bien peu d'esprit que de trouver des réponses à ce qui n'en a point. Si notre Tourbillon étoit de la figure d'un Dé, il auroit six faces plates, & seroit bien éloigné d'être rond; mais sur chacune de ces faces, on y pourroit mettre un Tourbillon de la même figure. Si au lieu de six faces plates, il en avoit vingt, cinquante, mille, il y auroit jusqu'à mille Tourbillons qui pourroient poser sur lui, chacun sur une face, & vous concevez bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au dehors, plus il approche d'être rond, en sorte qu'un Diamant taillé à facettes de tous côtez, si les facettes étoient fort petites, seroit quasi aussi rond qu'une Perle de même grandeur. Les Tourbillons ne sont ronds que de cette manière-là. Ils ont une infinité de faces en dehors, dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces sont fort inégales; ici elles sont plus grandes, là plus petites. Les plus petits de notre Tourbillon, par exemple, répondent à la Voye de Lait, & soutiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons, qui sont appuyez sur deux faces voisines,



laissent quelque vuide entre eux par embas, comme cela doit arriver très-souvent, aussi-tôt la Nature qui ménage bien le terrain, vous remplit ce vuide par un petit Tourbillon ou deux peut-être par mille, qui n'incommode point les autres, & ne laissent pas d'être un, ou deux ou mille Mondes de plus. Ainsi nous pourrions voir beaucoup plus de Mondes que notre Tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerois que quoique ces petits Mondes n'ayent été faits que pour être jettez dans des coins de l'Univers qui fussent demeurez inutiles, quoi qu'ils soient inconnus aux autres Mondes qui les touchent ils ne laissent pas d'être fort contents d'eux-mêmes. Ce sont eux sans doute dont on ne découvre les petits Soleils qu'avec des Lunettes d'approche, & qui sont en une quantité si prodigieuse. Enfin tous ces Tourbillons s'ajustent les uns avec les autres le mieux qu'il est possible; & comme il faut que chacun tourne autour de son Soleil sans changer de place, chacun prend la manière de tourner, qui est la plus commode & la plus aisée dans la situation où il est. Ils s'engrangent en quelque façon les uns dans les autres comme les roues d'une Montre, & aident mutuellement leurs mouvemens. Il est pourtant vrai qu'ils agissent aussi les uns contre les autres. Chaque Monde, à ce qu'on dit, est comme un Balon qui s'étendrait, si on le laissoit faire, mais il est aussi-tôt repoussé par les Mondes voisins, & il rentre en lui-même, après quoi il recommence à s'enfler, & ainsi de suite; & quelques Philosophes prétendent que les Etoiles fixes ne nous envoient cette lumière tremblante, & ne paroissent briller à reprises, que parce que leurs Tourbillons poussent perpetuellement le notre, & en sont perpetuellement repoussez.

J'ai-



J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquise. J'aime ces Balons qui s'enflent & se deflent à chaque moment, & ces Mondes qui se combattent toujours; & sur tout j'aime à voir comment ce combat fait entr'eux un commerce de lumière, qui apparemment est le seul qu'ils puissent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'est pas le seul. Les Mondes voisins nous envoient quelquefois visiter, & même assez magnifiquement. Il nous en vient des Comètes, qui sont toujours ornées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe vénérable, ou d'une queue majestueuse.

Ah! quels députez, dit-elle en riant! On se passeroit bien de leur visite, elle ne sert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfans, répliquai-je, à cause de leur équipage extraordinaire; mais les enfans sont en grand nombre. Les Comètes ne sont que des Planètes qui appartiennent à un Tourbillon voisin. Elles avoient leur mouvement vers ses extremitéz; mais ce Tourbillon étant peut-être différemment pressé par ceux qui l'environnent, est plus rond par en haut, & plus plat par embas, & c'est par embas qu'il nous regarde. Ces Planètes qui auront commencé vers le haut à se mouvoir en cercle ne prévoient pas qu'embas le Tourbillon leur manqueroit, parce qu'il est là comme écrasé, & pour continuer leur mouvement circulaire, il faut nécessairement qu'elles entrent dans un autre Tourbillon, que je suppose qui est le notre, & qu'elles en coupent les extremitéz. Aussi sont-elles toujours fort élevées à notre égard, on peut croire qu'elles marchent au-dessus de Saturne. Il est nécessaire, veu la prodigieuse distance des Etoiles fixes, que depuis Saturne jusqu'aux extremitéz



tez de notre Tourbillon, il y ait un grand espace vuide, & sans Planètes. Nos Ennemis nous reprochent l'inutilité de ce grand espace. Qu'ils ne s'inquiètent plus, nous en avons trouvé l'usage, c'est l'appartement des Planètes étrangères qui entrent dans notre Monde.

J'entens, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer jusque dans le cœur de notre Tourbillon, & de se mêler avec nos Planètes, nous les recevons comme le Grand Seigneur reçoit les Ambassadeurs qu'on lui envoie. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Constantinople, mais, seulement dans un Fauxbourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des Ambassadeurs sans en renvoyer, & que nous ne renvoyons point de nos Planètes aux Mondes voisins.

A en juger par toutes ces choses, repliqua-t-elle, nous sommes bien fiers. Cependant je ne sçai pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces Planètes étrangères ont un air bien menaçant avec leurs queue & leurs barbes, & peut-être on nous les envoie pour nous insulter; au lieu que les notres, qui ne sont pas faites de la même manière, ne seroient pas si propres à se faire craindre, quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queue & les barbes, répondis-je, ne sont que de pures apparences. Les Planètes étrangères ne diffèrent en rien des notres, mais en entrant dans notre Tourbillon, elles prennent la queue ou la barbe par une certaine sorte d'illumination qu'elles reçoivent du Soleil, & qui entre nous n'a pas encore été trop bien expliquée; mais toujours on est sûr qu'il ne s'agit que d'u-

ne



ne espèce d'illumination; on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien, reprit-elle, que notre Saturne allât prendre une queue ou une barbe dans quelque autre Tourbillon, & y répandre l'effroy, & qu'ensuite ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revint se ranger ici avec les autres Planètes à ses fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne forte point de notre Tourbillon. Je vous ai dit le choc qui se fait à l'endroit où deux Tourbillons se pouffent, & se repouffent l'un l'autre; je croi que dans ce pas-là une pauvre Planète est agitée assez rudement, & que ses Habitans ne s'en portent pas mieux. Nous croyons nous autres être bien malheureux quand il nous paroît une Comète; c'est la Comète elle-même qui est bien malheureuse. Je ne le crois point, dit la Marquise, elle nous apporte tous ses Habitans en bonne santé. Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de Tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du notre, nous menons une vie assez ennuyeuse. Si les Habitans d'une Comète ont assez d'esprit pour prévoir le temps de leur passage dans notre Monde, ceux qui ont déjà fait le voyage, annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bien-tôt une Planète qui a un grand Anneau autour d'elle, disent-ils peut-être, en parlant de Saturne. Vous en verrez une autre qui en a quatre petites qui la suivent. Peut-être même y a-t-il des gens destinez à observer le moment où ils entrent dans notre Monde, & qui crient aussitôt, *Nouveau Soleil, Nouveau Soleil*, comme ces Matelots qui crient, *Terre, Terre*.

Il ne faut donc plus songer, lui dis-je, à vous donner de la pitié pour les Habitans d'une Co-



mète, mais j'espère du moins que vous plaindrez ceux qui vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi? s'écria-t-elle, des Soleils s'éteignent? Oüi, sans doute, répondis-je. Les Anciens ont vû dans le Ciel des Étoiles fixes que nous n'y voions plus. Ces Soleils ont perdu leur lumière, grande désolation assurément dans tout le Tourbillon; mortalité générale sur toutes les Planètes; car que faire sans Soleil? Cette idée est trop funeste, reprit-elle. N'y auroit-il pas moyen de me l'épargner? Je vous dirai, si vous voulez, répondis-je, ce que disent de fort habiles gens, que ces Étoiles fixes qui ont disparu ne se sont pas pour cela éteintes, que ce sont des Soleils qui ne le sont qu'à demy, c'est-à-dire: qui ont une moitié obscure, & l'autre lumineuse; que comme ils tournent sur eux-mêmes, tantôt ils nous présentent la moitié lumineuse, & qu'alors nous les voions, tantôt la moitié obscure qu'alors nous ne les voions plus. Selon toutes les apparences la cinquième Lune de Saturne est faite ainsi, car pendant une partie de sa révolution on la perd absolument de vue, & ce n'est pas qu'elle soit alors plus éloignée de la Terre; au contraire elle en est quelque fois plus proche que dans d'autres temps où elle se laisse voir. Et quoique cette Lune soit une Planète, qui naturellement ne tire pas à conséquence pour un Soleil, on peut fort bien imaginer un Soleil qui soit en partie couvert de tâches fixes, au lieu que le notre n'en a que de passagères. Je prendrai bien pour vous obliger cette opinion-là, qui est plus douce que l'autre; mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Étoiles qui ont des temps reglez pour paroître & pour disparaître,



roître, ainsi qu'on a commencé à s'en appercevoir, autrement les demi-Soleils ne peuvent pas subsister. Mais que dirons-nous des Etoiles qui disparoissent, & ne se remontrent pas après le temps pendant lequel elles auroient dû assurément achever de tourner sur elles-mêmes? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce soient des demi-Soleils; cependant je ferai encore un effort en votre faveur. Ces Soleils ne se feront pas éteints; ils se feront seulement enfoncez dans la profondeur immense du Ciel, & nous ne pourrons plus les voir; en ce cas le Tourbillon aura suivi son Soleil, & tout s'y portera bien. Il est vrai que la plus grande partie des Etoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous; car en d'autres temps elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantôt plus grandes, tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous supposerons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus légers & plus agiles qui se glissent entre les autres, & font de certains tours, au bout desquels ils reviennent, tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile, mais voici un étrange malheur. Il y a des Etoiles fixes qui viennent se montrer à nous, qui passent beaucoup de temps à ne faire que paroître & disparoître, & enfin disparoissent entièrement. Des demi-Soleils reparoîtroient dans des temps reglez, des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne disparoîtroient qu'une fois, pour ne reparoître de long-temps. Prenez votre résolution, Madame, avec courage; il faut que ces Etoiles soient des Soleils qui s'obscurcissent assez pour cesser d'être visibles à nos yeux, & ensuite se rallument, & à la fin s'éteignent tout à fait. Comment un Soleil peut-il s'ob-



fourcir & s'éteindre, dit la Marquise, lui qui est en lui-même une source de lumière? Le plus assément du monde, selon Descartes, répondis-je. Il suppose que les tâches de notre Soleil, étant ou des écumes ou des brouillards, elles peuvent s'épaissir, se mettre plusieurs ensemble, s'accrocher les unes aux autres, ensuite elles iront jusqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'augmentera toujours, & adieu le Soleil. Si le Soleil est un feu attaché à une matière solide qui le nourrit, nous n'en sommes pas mieux, la matière solide se consumera. Nous l'avons déjà même échappée belle, dit-on. Le Soleil a été très-pâle pendant des années entières, pendant celles par exemple, qui suivit la mort de Cesar. C'étoit la croûte qui commençoit à se faire; la force du Soleil la rompit & la dissipa, mais si elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquise. Présentement que je sçai les conséquences de la pâleur du Soleil, je croi qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir si je ne suis point pâle, j'irai voir au Ciel si le Soleil ne l'est point lui-même. Ah! Madame, répondis-je, rassurez-vous, il faut du temps pour ruiner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps? Je vous l'avouë, repris-je. Toute cette masse immense de matière qui compose l'Univers, est dans un mouvement perpétuel, dont aucune de ses parties n'est entièrement exempte, & dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point, il faut qu'il arrive des changemens, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnez à l'effet. Les Anciens étoient plaisans de s'imaginer que les Corps celestes étoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vu chan-



changer. Avoient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience? Les Anciens étoient jeunes au-  
 près de nous. Si les Roses qui ne durent qu'un  
 jour faisoient des Histoires, & se laissoient des  
 témoignages les unes aux autres, les premières au-  
 roient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine  
 façon, & de plus de quinze mille âges de Rose,  
 les autres qui l'auroient encore laissé à celles qui  
 s'en devoient suivre, n'y auroient rien changé.  
 Sur cela elles diroient, *Nous avons toujours vu le*  
*même Jardinier, de mémoire de Rose on n'a vu que*  
*celui, il a toujours été fait comme il est, assurément*  
*il ne meurt point comme nous, il ne change seule-*  
*ment pas.* Le raisonnement des Roses seroit-il  
 bon? Il auroit pourtant plus de fondement que  
 celui que faisoient les Anciens sur les Corps ce-  
 lestes; & quand même il ne seroit arrivé aucun  
 changement dans les Cieux jusqu'à aujourd'hui,  
 quand ils paroïtroient marquer qu'ils seroient faits  
 pour durer toujours sans aucune alteration, je ne  
 m'en croirois pas encore, j'attendrois une plus  
 longue expérience. Devons nous établir notre du-  
 rée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure  
 de quelque autre? Seroit-ce à dire que ce qui  
 auroit duré cent mille fois plus que nous, dût  
 toujours durer? On n'est pas si aisément éternel.  
 Il faudroit qu'une chose eût passé bien des âges  
 l'homme mis bout à bout, pour commencer à  
 donner quelque signe d'immortalité. Vraiment,  
 dit la Marquise, je vois les Mondes bien éloig-  
 nez d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois seu-  
 lement pas l'honneur de les comparer à ce Jar-  
 dinier qui dure tant à l'égard des Roses, ils ne  
 sont que comme les Roses même qui naissent &  
 qui meurent dans un Jardin les unes après les  
 autres; car je m'attens bien que s'il disparoît des  
 Etoi-



Etoiles anciennes, il en paroît de nouvelles ; faut que l'espèce se repare. Il n'est pas à craindre qu'elle perisse, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne sont que des Soleils qui se rapprochent de nous, après avoir été long-temps perdus pour nous dans la profondeur du Ciel. D'autres vous diront que ce sont des Soleils qui se sont dégagés de cette croûte obscure qui commençoit à les environner. Je croi aisément que tout cela peut être, mais je croi aussi que l'Univers peut avoir été fait de sorte qu'il s'y forme de temps en temps des Soleils nouveaux. Pourquoi la matière propre à faire un Soleil ne pourroit-elle pas, après avoir été dispersée en plusieurs endroits différens, se ramasser à la longue en un certain lieu, & y jeter les fondemens d'un nouveau Monde ? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ay des Ouvrages de la Nature. N'auroit-elle le pouvoir que de faire naître & mourir des Planètes ou des Animaux par une révolution continuelle ? Je suis persuadé, & vous l'êtes déjà aussi ; qu'elle met en usage ce même pouvoir sur les Mondes, & qu'il ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons sur cela plus que de simples conjectures. Le fait est que depuis près de cent ans que l'on voit avec les Lunettes un Ciel tout nouveau, & inconnu aux Anciens, il n'y a pas beaucoup de Constellations où il ne soit arrivé quelque changement sensible, & c'est dans la voie du Lait qu'on en remarque le plus, comme si dans cette fourmilière de petits Mondes, il regnoit plus de mouvement & d'inquiétude. De bonne foi, dit la Marquise, je trouve à présent les Mondes, les Cieux, & les Corps celestes si sujets au changement,



ement, que m'en voilà tout-à-fait revenuë. Revenons-en encore mieux, si vous m'en croiez, expliquai-je, n'en parlons plus, aussi-bien vous voilà arrivée à la dernière voûte des Cieux; & pour vous dire s'il y a encore des Etoiles au delà, il faudroit être plus habile que je ne suis. Mettez-y encore des Mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'est proprement l'Empire des Philosophes que ces grands Pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas si on veut, ou être tels que l'on veut, il me suffit d'avoir mérité votre esprit aussi loin que vont vos yeux. #

Quoi! s'écria-t-elle, j'ay dans la tête tout le système de l'Univers! je suis sçavante! Oüi, reliquai-je, vous l'êtes assés raisonnablement & vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien en croire de tout ce que je vous ai dit dès que j'en aurai l'envie vous en prendra. Je vous demande seulement pour recompense de mes peines; de ne voir jamais de Soleil, ni le Ciel, ni les Etoiles, sans songer à moi.

\*\*\*\*\*

*Puis que j'ai rendu compte de ces Entretiens au public, je croy ne lui devoir plus rien cacher sur cette matière. Je publieray un nouvel Entretien, qui vint long-temps après les autres, mais qui fut précisément de la même espèce. Il portera le nom de Soir, puis que les autres l'ont porté, il vaudra mieux que tout soit sous le même titre.*



## SIXIÈME SOIR.

*Nouvelles pensées qui confirment  
celles des Entretiens précédens.  
Dernières Decouvertes qui ont  
été faites dans le Ciel.*

IL y avoit long-temps que nous ne parlions plus des Mondes, Madame L. M. D. G. & moi & nous commençons même à oublier que nous en eussions jamais parlé, lorsque j'allay un jour chez elle, & y entrai justement comme deux hommes d'esprit & assez connus dans le monde en fortoient. Vous voyez bien, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit, quelle visite je viens de recevoir; je vous avouerai qu'elle m'a laissée avec quelque soupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'esprit. Je serois bien glorieux, lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir sur vous, je ne croy pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'aye fait, reprit-elle. Je ne sçay comment la conversation s'est tournée sur les Mondes, avec ces deux hommes qui viennent de sortir; peut-être ont-ils amené ce discours malicieusement. Je n'ai pu manquer de leur dire aussi-tôt que toutes les Planètes étoient habitées. L'un d'eux m'a dit, qu'il étoit fort persuadé que je ne le croiois pas; moi avec toute la naïveté possible, je lui ai soutenu que je le croiois; il a toujours pris cela pour une feinte d'une personne qui vouloit se divertir, & j'ai crû que ce qui le rendoit si opiniâtre à ne m



croire moi-même sur mes sentimens, c'est  
il m'estimoit trop pour s'imaginer que je fusse  
able d'une opinion si extravagante. Pour l'au-  
, qui ne m'estime pas tant, il m'a crüe sur  
parole. Pourquoi m'avez-vous entêtée d'une  
ose que les gens qui m'estiment ne peuvent pas  
ire que je soutienne sérieusement ? Mais, Ma-  
me, lui répondis-je, pourquoi la souteniez-vous  
ieusement avec des gens que je suis sûr qui  
ntroient dans aucun raisonnement qui fût un  
sérieux ? Est-ce ainsi qu'il faut commettre  
Habitans des Planètes ? Contentons-nous d'être  
une petite troupe choisie qui les croions, &  
divulguons par nos mystères dans le Peuple.  
omment, s'écria-t-elle, appelez-vous peuple  
deux hommes qui sortent d'ici ? Ils ont bien  
l'esprit, repliquai-je, mais ils ne raisonnent ja-  
is. Les raisonneurs qui sont gens durs, les ap-  
lleront peuple sans difficulté. D'autre part ces  
ns-cy s'en vengent en tournant les raisonneurs  
ridicules, & c'est, ce me semble, un ordre  
s-bien établi que chaque espèce méprise ce qui  
manque. Il faudroit, s'il étoit possible, s'ac-  
moder à chacune, il eût bien mieux valu  
aisanter des Habitans des Planètes avec ces deux  
mmes que vous venez de voir, puisqu'ils sça-  
nt plaisanter, que d'en raisonner, puis qu'ils ne  
sçavent pas faire. Vous en seriez sortie avec  
r estime, & les Planètes n'y auroient pas per-  
un seul de leurs Habitans. Trahir la vérité,  
la Marquise ! vous n'avez point de conscien-  
. Je vous avoüe, répondis-je, que je n'ay pas  
grand zèle pour ces vérités-là, & que je les  
crifie volontiers aux moindres commoditez de  
Société. Je vois par exemple, à quoi il tient,  
à quoy il tiendra toujours, que l'opinion  
des



des Habitans des Planètes ne passe pour aussi vraisemblable qu'elle l'est ; les Planètes se présentent toujours aux yeux comme des corps qui jettent de la lumière , & non point comme de grandes Campagnes ou de grandes Prairies ; nous croirions bien que des Prairies & des Campagnes seroient habitées , mais des corps lumineux , il n'y a rien. La raison à beau venir nous dire qu'il y a dans les Planètes des Campagnes , des Prairies , la raison vient trop tard , le premier coup d'œil a fait son effet sur nous avant elle , nous ne voulons plus écouter , les Planètes ne sont pas des corps lumineux ; & puis comment seroient-elles habitées ? Il faudroit que notre imagination nous représentât aussi-tôt leurs figures qu'elle ne le peut pas ; c'est le plus court de croire qu'ils ne sont point. Voudriez-vous que pour établir les Habitans des Planètes dont les intérêts nous touchent d'assez loin , j'allasse attaquer ces redoutables puissances qu'on appelle les Sens , & l'Imagination ? Il faudroit bien du courage pour cette entreprise ; on ne persuade pas facilement aux hommes de mettre leur raison en la place de leurs yeux. Je voy quelquefois bien des gens assez raisonnables pour vouloir bien croire , après mille preuves , que les Planètes sont des Terres ; mais ils ne le croient pas de la même façon qu'ils croiroient s'ils ne les avoient pas vues sous une apparence différente ; il leur souvient toujours de la première idée qu'ils en ont prise , & ils ne reviennent pas bien. Ce sont ces gens-là qui , croiant notre opinion , semblent cependant faire grâce , & ne la favoriser qu'à cause d'un certain plaisir que leur fait sa singularité.

■ Et quoi , interrompit-elle , n'en est-ce pas assez pour une opinion qui n'est que vraisemblable ?



is seriez bien étonnée, repris-je, si je vous  
 is que le terme de vraisemblable est assez mo-  
 e. Est-il simplement vrai-semblable qu'A-  
 ndre ait été? Vous vous en tenez fort seure,  
 sur quoi est fondée cette certitude? Sur ce  
 vous en avez toutes les preuves que vous  
 vez souhaiter en pareille matière, & qu'il ne  
 présente pas le moindre sujet de douter, qui  
 ende & qui arrête votre esprit, car du reste,  
 n'avez jamais veu Alexandre, & vous n'a-  
 pas de démonstration Mathématique qu'il ait  
 être; mais que diriez-vous si les Habitans des  
 ètes étoient à peu près dans le même cas?  
 ne sçauroit vous les faire voir, & vous ne  
 vez pas demander qu'on vous les demontre  
 me l'on feroit une affaire de Mathématique;  
 toutes les preuves qu'on peut souhaiter d'u-  
 areille chose, vous les avez, la ressemblan-  
 tière des Planètes avec la Terre qui est ha-  
 e, l'impossibilité d'imaginer aucun autre usa-  
 our lequel elles eussent été faites, la secon-  
 & la magnificence de la Nature, de certains  
 ds qu'elle paroît avoir eus pour les besoins de  
 abitans, comme d'avoir donné des Lunes aux  
 ètes éloignées du Soleil, & plus de Lunes  
 plus éloignées; & ce qui est très-important,  
 est de ce côté-là, & rien du tout de l'au-  
 & vous ne sçauriez imaginer le moindre  
 de doute, si vous ne reprenez les yeux &  
 it du Peuple. Enfin supposé qu'ils soient,  
 Habitans des Planètes, ils ne sçauroient se  
 arer par plus de marques plus sensibles; après  
 , c'est à vous à voir si vous ne les voulez  
 er que de chose purement vrai-semblable.  
 vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela  
 parût aussi certain qu'il me le paroît qu'A-  
 lexandre



alexandre a été ? Non pas tout-à-fait, répondis-je, car quoi que nous aions sur les Habitans des Planètes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la situation où nous sommes, le nombre de ces preuves n'est pourtant pas grand. . . m'en vais renoncer aux Habitans des Planètes interrompit elle, car je ne sçai plus en quel lieu les mettre dans mon esprit ; ils ne sont pas tout-à-fait certains, ils sont plus que vrai-semblables cela m'embarasse trop. Ah ! Madame, repliquai-je, ne vous découragez pas. Les Horloges les plus communes & les plus grossières, marquent les heures, il n'y a que celles qui sont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. . . même les esprits ordinaires sentent bien la différence d'une simple vrai-semblance à une certitude entière ; mais il n'y a que les esprits fins qui sentent le plus ou le moins de certitude ou de vrai-semblance, & qui en marquent, pour ainsi dire, les minutes par leur sentiment. Placez les Habitans des Planètes un peu au dessous d'alexandre, mais au dessus de je ne sçai combien de points d'histoire qui ne sont pas tout-à-fait prouvez ; je croi qu'ils seront bien-là. J'ai l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaisir de ranger mes idées ; mais pourquoi n'avez-vous déjà pris ce soin-là ? Parce que quand vous croirez les Habitans des Planètes un peu plus, un peu moins qu'ils ne méritent, il n'y aura grand mal, répondis-je. Je suis sûr que vous ne croiez pas le mouvement de la Terre autre qu'il devroit être crû, en êtes-vous beaucoup plaindre ? Oh ! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avez rien à me reprocher, je croy fermement que la Terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure raison



si te prouve, repliquai-je. Ah! s'écria-t-elle, c'est une trahison de m'avoir fait croire les choses, avec de foibles preuves. Vous ne me jugiez donc pas digne de croire sur de bonnes raisons? Je ne vous prouvois les choses, répondis-je, qu'avec de petits raisonnemens doux, & accommodés à votre usage; en eussai-je employé d'aussi solides & d'aussi robustes que si j'avois eu à attaquer un Docteur? Oüi, dit-elle, prenez-moi présentement pour un Docteur, & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers, repris-je, la voici. Elle me plaît fort, peut-être parce que je croi l'avoir trouvée; cependant elle est si bonne & si naturelle, que je n'oserois m'assurer d'en être l'inventeur, c'est toujours feur qu'un Scavant entêté qui y voudroit répondre, seroit réduit à parler beaucoup, ce qui est la seule manière dont un Scavant puisse être confondu. Il faut ou que tous les Corps Celestes tournent en vingt-quatre heures autour de la Terre, ou que la Terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures, attribue ce mouvement à tous les Corps Celestes. Mais qu'ils aient réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la Terre, c'est en la chose du monde où il y a le moins d'apparence, quoi que l'absurdité n'en faute pas d'abord aux yeux. Toutes les Planètes font certainement leurs grandes révolutions autour du Soleil, mais ces révolutions sont inégales entre elles, selon les distances où les Planètes sont du Soleil; les plus éloignées font leurs cours en plus de temps, ce qui est fort naturel. Cet ordre s'observe même entre les petites Planètes subalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre Lunes de Jupiter, les cinq de Saturne, font leurs cercles en



en plus ou moins de temps autour de leur grande Planète, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. De plus, il est sûr que les Planètes ont des mouvemens sur leurs propres centres ces mouvemens sont encore inégaux, on ne sçait pas bien sur quoi se règle cette inégalité, si c'est ou sur la différente grosseur des Planètes, ou sur leur différente solidité, ou sur la différente vitesse des Tourbillons particuliers qui les enferment, ou des matières liquides où elles sont portées, mais enfin l'inégalité est très-certaine, & en général tel est l'ordre de la nature, que tout ce qui est commun à plusieurs choses, se trouve en même temps varié par des différences particulières.

Je vous entens, interrompit la Marquise, je croy que vous avez raison. Oüy, je suis de votre avis; si les Planètes tournoient autour de la Terre, elles tourneroient en des temps inégaux selon leurs distances, ainsi qu'elles font autour du Soleil; n'est-ce pas ce que vous voulez dire? Justement, Madame, repris-je; leurs distances inégales à l'égard de la Terre, leurs différentes soliditez & la différente vitesse des Tourbillons particuliers où elles sont enfermées, devroient produire des différences dans ce mouvement prétendu autour de la Terre, aussi-bien que dans tous les autres mouvemens; & les Etoiles fixes qui sont si prodigieusement éloignées de nous, fort élevées au dessus de tout ce qui pourroit prendre autour de nous un mouvement général du moins situées en lieu où ce mouvement devroit être fort affoibli, n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la Lune qui en est si proche? Les Comètes qui sont étrangères dans notre Tourbillon, qui

tienne



tennent des routes si différentes les unes des autres, qui ont aussi des vitesses si différentes, ne devroient-elles pas être dispensées de tourner tout autour de nous dans ce même temps de vingt-quatre heures? mais non, Planètes, Etoiles fixes, Comètes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la Terre. Encore, s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes de différence, on pourroit s'en contenter; mais ils seront tous de la plus exacte égalité, ou plutôt de la seule égalité exacte qui soit au monde; pas une minute de plus ou de moins. En vérité, cela doit être étrangement suspect.

Oh! dit la Marquise, puis qu'il est possible que cette grande égalité ne soit que dans notre imagination, je me tiens fort sûre qu'elle n'est point hors de là. Je suis bien-aise qu'une chose qui n'est point du génie de la Nature, retombe entièrement sur nous, & qu'elle en soit déchargée, quoy que ce soit à nos dépens. Pour moy, repris-je, je suis si ennemy de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas même trop bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour sur elle-même, soient précisément de vingt-quatre heures, & toujours égaux les uns aux autres; j'aurois assez d'inclination à croire qu'il y a des différences. Des différences, s'écria-t-elle! & nos Pendules ne marquent-elles pas une entière égalité? Oh! répondis-je, je refuse les pendules; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout-à-fait justes, & quelquefois qu'elles le fassent en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures sera plus long ou plus court qu'un autre, j'aimera mieux les croire deregées, que de supposer la Terre de quelque irregularité dans ses révolutions. Voilà un plaisant respect qu'on



a pour elle, je ne me ferois guère plus à la Terre qu'à une Pendule; les mêmes choses peu près qui déregleront l'une, déregleront l'autre; je croy seulement qu'il faut plus de temps à la Terre qu'à une Pendule pour se déregler sensiblement, c'est tout l'avantage qu'on lui peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu à peu s'approcher du Soleil? Et alors se trouvant dans un endroit où la matière seroit agitée, & le mouvement plus rapide, elle feroit en moins de temps sa double révolution & autour du Soleil, & autour d'elle-même. Les années seroient plus courtes, & les jours aussi, mais on ne pourroit s'en appercevoir, parce qu'on ne laisseroit pas de partager toujours les années en trois cent soixante & cinq jours, & les jours en vingt quatre heures. Ainsi sans vivre plus que nous ne vivons présentement, on vivroit plus d'années; & au contraire, que la Terre s'éloigne du Soleil, on vivra moins d'années que nous & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela seroit, de longues suites de siècles ne produiroient que de bien petites différences. J'en conviens, répondis-je, la conduite de la Nature n'est pas brusque, & sa methode est d'amener tout par des degrez qui ne sont sensibles que dans les changemens fort prompts & fort aisez. Nous ne sommes presque capables de nous appercevoir que de celui des Saisons; pour les autres qui se font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guère de nous échaper. Cependant tout est dans un branle perpetuel, par conséquent tout change; & il n'y a pas jusqu'à une certaine Demoiselle que l'on a vue dans la Lune avec des Lunettes, il y a peut-être quarante ans, qui ne soit considérablement



ablement vieillie. Elle avoit un assez beau visage ; ses joues se sont enfoncées, son nez s'est allongé, son front & son menton se sont avancés, de sorte que tous les agremens sont évaporés, & que l'on craint même pour ses jours.

Que me contez-vous là, interrompit la Marquise ? Ce n'est point une plaisanterie, reprit-elle. On appercevoit dans la Lune une figure particulière qui avoit de l'air d'une tête de femme qui sortoit d'entre des Rochers, & il est arrivé du changement dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de Montagnes qui ont laissé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus servir qu'à composer un front, un nez, & un menton de vieille. Ne semble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait une destinée malicieuse qui en veuille particulièrement à la beauté ? ç'a été justement cette tête de Demoiselle, qu'elle a été attaquer sur toute la Lune. Peut-être qu'en recompense, repliquay-je, les changemens qui arrivent sur notre Terre embellissent quelque visage que les gens de la Lune y voyent ; j'entens quelque visage à la manière de la Lune, car chacun transporte sur les objets les idées dont il est rempli. Nos Astronomes voyent sur la Lune des visages de Demoiselles, il pourroit être que des femmes qui observeroient, y verroient de beaux visages d'Hommes. Moy, Madame, je ne sçay si je ne vous y verrois point. J'avouë, dit-elle, que je ne pourrois pas me défendre d'être obligée à qui me trouveroit là ; mais je retourne à ce que vous me disiez tout à l'heure ; arrive-t-il sur la Terre des changemens considérables ?

Il y a beaucoup d'apparence ; répondis-je, qu'il en est arrivé. Plusieurs Montagnes éle-



vées & fort éloignées de la Mer, ont de grands lits de Coquillages, qui semblent marquer nécessairement que l'Eau les a autrefois couvertes. Quelquefois, assez loin encore de la Mer, on trouve des Pierres, où sont des Poissons pétrifiés. Qui peut les avoir mis là, si la Mer n'y a pas été? Les Fables disent qu'Hercule sépara avec ses deux mains deux Montagnes, nommées Calpé & Abila, qui étant situées entre l'Afrique & l'Espagne, arrêtoient l'Océan, & qu'aussi-tôt la Mer entra avec violence dans les Terres, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Méditerranée. Les Fables ne sont point tout-à-fait des Fables, ce sont des Histoires des temps reculez, mais qui ont été défigurées, ou par l'ignorance des Peuples, ou par l'amour qu'ils avoient pour le Merveilleux, très anciennes maladies des hommes. Qu'Hercule ait séparé deux Montagnes avec ses deux mains, cela n'est pas trop croyable; mais que du temps de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Océan ait enfoncé deux Montagnes plus foibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de Terre, & se soit jetté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois sans beaucoup de peine. Ce fût alors une belle tache que les Habitans de la Lune virent paroître tout à coup sur notre Terre; car vous sçavez, Madame, que les Mers sont des taches. Du moins l'opinion commune est que la Sicile a été séparée de l'Italie, & Cypre de la Syrie; il s'est quelquefois formé de nouvelles Isles dans la Mer; des tremblemens de Terre ont abîmé des Montagnes, en ont fait naître d'autres, & ont changé le cours des Rivières; les Philosophes nous font craindre que le

Royaume



Royaume de Naples & la Sicile, qui sont des terres appuyées sur de grandes voûtes souterraines remplies de souphre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne seront plus assez fortes pour résister aux feux qu'elles renferment, & qu'elles exhalent presentement par des soupiraux tels que le Vesuve & l'Etna. En voilà assez pour diversifier un peu le spectacle que nous donnons aux Gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquise, que nous les ennuyassions en leur donnant toujours le même, que de les divertir par des Provinces abîmées.

Cela ne seroit encore rien, repris-je, en comparaison de ce qui se passe dans Jupiter. Il paroît sur sa surface comme des Bandes, dont il seroit envelopé, & que l'on distingue les unes des autres, ou des intervalles qui sont entre-elles, par les différens degrez de clarté ou d'obscurité. Ce sont des Terres & des Mers, ou enfin de grandes parties de la surface de Jupiter, aussi différentes entre-elles. Tantôt ces Bandes s'étrecissent, tantôt elles s'élargissent; elles s'interrompent quelquefois, & se réunissent ensuite; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, & il s'en efface, & tous ces changemens, qui ne sont sensibles qu'à nos meilleures Lunettes, sont en eux-mêmes beaucoup plus considérables, que si notre Ocean inondoit toute la Terre ferme, & laissoit en sa place de nouveaux Continents. A moins que les Habitans de Jupiter ne soient Amphibies, & qu'ils ne vivent également sur la Terre, & dans l'Eau, je ne sçay pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit aussi sur la surface de Mars de grands changemens, & même d'un mois à l'autre. En aussi peu de temps, des Mers couvrent



de grands Continents, où se retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le notre, ou du moins c'est quelque chose d'équivalent. Notre Planète est bien tranquille auprès de ces deux-là & nous avons grand sujet de nous en louer, & encore plus s'il est vray qu'il y ait eu dans Jupiter des Pays grands comme toute l'Europe embrasés. Embrasés ! s'écria la Marquise. Vraiment ce seroit là une nouvelle considérable. Très-considerable, répondis-je. On a vu dans Jupiter, il y a peut-être vingt-ans, une longue lumière, plus éclatante que le reste de la Planète. Nous avons eu ici des Déluges, mais rarement ; peut-être que dans Jupiter ils ont rarement aussi de grandes Incendies, sans préjudice des Déluges, qui y sont communs. Mais quoy qu'il en soit, cette lumière de Jupiter n'est nullement comparable à une autre, qui selon les apparences, est aussi ancienne que le monde, & que l'on n'avoit pourtant jamais vue. Comment une lumière fait-elle pour se cacher, dit-elle ? Il faut pour cela une adresse singulière.

Celle-là, repris-je, ne paroît que dans le temps des Crepuscules, de sorte que le plus souvent ils sont assez longs & assez forts pour la couvrir, & que quand ils peuvent la laisser paroître, ou les vapeurs de l'horizon la dérobent, ou elle est si peu sensible, qu'à moins que d'être fort exact, on la prend pour les Crepuscules mêmes. Mais enfin depuis trente ans on l'a démêlée seurement, & elle a fait quelque temps les délices des Astronomes, dont la curiosité avoit besoin d'être réveillée par quelque chose d'une espèce nouvelle ; ils eussent eu beau découvrir de nouvelles Planètes subalternes, ils n'en étoient presque plus touchés ; les deux dernières Lunes de Saturne, par exemple,



ple, ne les ont pas charmez ni ravis; comme avoient fait les Satellites ou les Lunes de Jupiter; on s'accoutume à tout. On voit donc un mois devant & après l'Equinoxe de Mars, lors que le Soleil est couché, & le Crepuscule finy, une certaine lumière blanchâtre qui ressemble à une queue de Comète. On la voit avant le lever du Soleil, & avant le Crepuscule vers l'Equinoxe de Septembre, & vers le Solstice d'Hiver on la voit soir & matin; hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, se dégager des Crepuscules, qui ont trop de force & de durée; car on suppose qu'elle subsiste toujours, & l'apparence y est toute entière. On commence à conjecturer qu'elle est produite par quelque grand amas de matière un peu épaisse qui environne le Soleil jusqu'à une certaine étendue; la plupart de ses rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite, mais il y en a qui allant donner contre la surface intérieure de cette matière, en sont renvoyez vers nous, & y arrivent lors que les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le soir. Comme ces rayons réfléchis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plutôt, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de Crepuscules, faute d'être environnée d'un air épais ainsi que la Terre. Elle n'y perdra rien, ses Crepuscules luy viendront de cette espèce d'air épais qui environne le Soleil, & qui en renvoie les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de luy ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas aussi, dit la Marquise, des Crepuscules assurez pour toutes les Planètes, qui n'auront pas



besoin d'être envelopées chacune d'un air grossier, puisque celui qui enveloppe le Soleil seul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de Planètes dans le Tourbillon? Je croirois assez volontiers que la Nature, selon le penchant que je luy connois à l'œconomie, ne se feroit service que de ce seul moyen. Cependant, répliquay-je, malgré cette œconomie, il y auroit à l'égard, de notre Terre deux causes de Crepuscules, dont l'une qui est l'air épais du Soleil, seroit assez inutile, & ne pourroit être qu'un objet de curiosité pour les Habitans de l'Observatoire; mais il faut tout dire, il se peut qu'il n'y ait que la Terre qui pousse hors de soy des vapeurs & des exhalaisons assez grossières pour produire des Crepuscules, & la Nature aura eu raison de pourvoir par un moyen en général aux besoins de toutes les autres Planètes, qui seront, pour ainsi dire, plus pures, & dont les évaporations seront plus subtiles. Nous sommes peut-être ceux d'entre tous les Habitans des Mondes de notre Tourbillon, à qui il falloit donner à respirer l'air le plus grossier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les Habitans des autres Planètes, s'ils sçavoient cela?

Ils auroient tort, dit la Marquise, on n'est pas à mépriser pour être envelopé d'un air épais, puisque le Soleil lui même en a un qui l'enveloppe. Dites-moy, je vous prie, cet air n'est-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui sortoient du Soleil, & ne sert-il point à rompre la première force des rayons, qui auroit peut-être été excessive? Je conçois que le Soleil pourroit-être naturellement voilé, pour être plus proportionné à nos usages. Voilà, Madame, répondis-je, un petit commencement de Système que vous avez fait assez heureuse-



reusement. On y pourroit ajouter que ces vapeurs produiroient des espèces de pluies qui retomberoient dans le Soleil pour le rafraichir, de la même manière que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu est trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive présumer de l'adresse de la Nature; mais elle a une autre sorte d'adresse toute particulière pour se dérober à nous, & on ne doit pas s'assurer aisément d'avoir deviné sa manière d'agir, ni ses desseins. En fait de Découvertes nouvelles, il ne faut pas trop presser de raisonner, quoy qu'on en ait toujours assez d'envie, & les vrais Philosophes sont comme les Elephans; qui en marchant ne posent jamais le second pied à terre, que le premier n'y soit bien affermy. La comparaison me paroît d'autant plus juste, interrompit-elle, que le mérite de ces deux espèces, Elephans & Philosophes, ne consiste nullement dans les agrémens extérieurs. Je consens que nous imitions le jugement des uns & des autres; apprenez-moy encore quelques-unes des dernières Découvertes, & je vous promets de ne point faire de Systèmes précipitez.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je sçay du Ciel, & je ne croy pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je suis bien fâché qu'elles ne soient pas aussi surprenantes & aussi merveilleuses que quelques Observations que je lisois l'autre jour dans un Abregé des Annales de la Chine, écrit en Latin. On y voit des mille Etoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la Mer avec un grand fracas, ou qui se dissolvent, & s'en vont en pluie; cela n'a pas été vu pour une fois à la Chine. J'ay trouvé cette Observation en deux temps assez éloignez, sans compter une Etoile qui s'en va crever vers l'Orient,



comme une fusée, toujours avec grand bruit. Il est fâcheux que ces spectacles-là soient réservés pour la Chine, & que ces Pays-cy n'en ayent jamais eu leur part. Il n'y a pas long-temps que tous nos Philosophes se croyoient fondez en expérience, pour soutenir que les Cieux & tous les Corps Célestes étoient incorruptibles, & incapables de changement, & pendant ce temps-là d'autres hommes à l'autre bout de la Terre voyoient des Etoiles se dissoudre par milliers : cela est assez différent. Mais, dit-elle, n'ay-je pas toujours ouï dire que les Chinois étoient de si grands Astronomes ? Il est vrai, repris-je ; mais les Chinois y ont gagné à être séparés de nous par un long espace de Terre, comme les Grecs & les Romains à en être séparés par une longue suite de siècles, tout éloignement est en droit de nous imposer. En vérité, je croy toujours de plus en plus, qu'il y a un certain Genie qui n'a point encore été hors de notre Europe ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne luy est pas permis de se répandre dans une grande étendue de terre à la fois, & que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites. Jouïssons-en tandis que nous le possédons ; ce qu'il a de meilleur, c'est qu'il ne se renferme pas dans les sciences & dans les spéculations sèches, il s'étend avec autant de succès jusqu'aux choses d'agrément, sur lesquelles je doute qu'aucun Peuple nous égale. Ce sont celles-là, Madame, auxquelles il appartient de vous occuper, & qui doivent composer toute votre Philosophie.

F I N.



S U J E T  
D O N N É

P A R F E U

M O N S I E U R  
D E B A L Z A C ,

Pour le Prix d'Eloquence.

*De la Patience & du Vice  
qui lui est contraire.*



S U J E T

D O N N E

P A R T I E

M O N S I E U R

D E B A I L L A C

Pour le Prix de l'Édition.

Edo la Paroisse de la Ville

par la République





# DISCOURS

QUI A REMPORTÉ

LE

PRIX D'ELOQUENCE

PAR LE JUGEMENT

DE

L'ACADEMIE FRANÇOISE.



QUELQUE peu d'usage que l'homme fasse de ses lumières pour s'étudier soi-même, il découvre les foiblesses & les déreglements dont il est rempli: aussi-tôt sa raison cherche à y remédier, touchée naturellement d'un desir de perfection qui lui reste de l'ancienne grandeur où elle s'est veüe élevée. Mais que peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des misères de l'homme? Elle ne sçait que combattre des deffauts par des deffauts, ou guerir des passions par des passions; & les vains remedes qu'elle fournit sont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle est interessée à ne les plus reconnoître pour des maux, & qu'elle s'est seduite elle-même en leur faveur.

En vain pendant plusieurs siècles, la Grèce si fertile



fertile en esprits subtils, curieux & inquiets, produisit ces Sages, qui faisoient une profession téméraire d'enseigner à leurs Disciples l'art de vivre heureux, & de se rendre plus parfaits: en vain la diversité infinie de leurs sentiments, qui fera à jamais la honte des foibles lumières naturelles, épuisa tout ce que la raison humaine pouvoit pour les hommes: l'effort des plus grands efforts de la Philosophie ne fut que de changer les vices que produit la nature corrompue en de fausses vertus, qui étoient, s'il se peut, des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou ignore, ou reconnoît ses deffauts avec affesse de simplicité, pour les rendre en quelque sorte excusables; au lieu qu'un Philosophe Païen, fier d'avoir acquis les siens à force de meditation & d'étude, leur donnoit tous ses applaudissements.

Ces desordres que la raison humaine caufoit dans la Grèce, où elle regnoit avec toute la hauteur dont elle est capable, quand elle vient à se méconnoître, les leçons trompeuses qu'elle envoioit de là chés tous les peuples du monde, qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas sans doute les moindres motifs qui inviterent la Raison éternelle à descendre sur la terre. Si d'un côté chez les Juifs les fameuses Semaines de Daniel, qui expiroient, & le Sceptre de Juda qui avoit passé dans des mains étrangères, pressentoient le Libérateur si longtemps promis & attendu; il est certain que d'un autre côté les Grecs livrés jusques-là à des erreurs orgueilleuses, & à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Messie par leurs besoins, quoi qu'ils ne fussent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux uns pour dégager sa parole tant de fois donnée par la bouche de ses Prophètes; & il



il le devoit aux autres pour satisfaire à sa bonté, qui ne les pouvoit souffrir plus long-tems dans les égarements de leur sagesse. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un empire tout divin sur les Nations; un grand Prêtre qui leur enseignât les veritables Sacrifices; & il falloit aux autres un Sage, dont ils reçussent des preceptes solides; un Maître qui leur apportât toutes les connoissances, après lesquelles ils soupiroient depuis si long-temps.

Il parut donc enfin parmy les hommes, ce Messie si ardemment désiré d'un seul peuple, & si nécessaire à tous. Alors les idées & du vrai & du bien nous furent révélées sans obscurité & sans nuages; alors disparurent tous ces phantômes de vertus qu'avoit enfantés l'Imagination des Philosophes; alors des remèdes tout divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels.

Arrêtons nos yeux en particulier sur quelque'un des effets que produisit la nouvelle Loy annoncée par Jésus-Christ. L'impatience dans les maux est peut-être un des vices auxquels la nature nous porte, & le plus généralement & avec le plus de force, & il n'y a point de vertu à laquelle la Philosophie ait plus aspiré qu'à la patience; sans doute, parce qu'il n'y en a aucune ny plus nécessaire à la malheureuse condition des hommes, ny plus capable d'attirer une distinction glorieuse à ceux qui auroient pû l'acquérir. Cette impatience de la nature, & la fausse patience de la Philosophie, nous serviront d'exemples de l'heureux renouvellement qui se fit alors dans l'Univers. Voyons comment la veritable patience inconnuë jusques-là sur la terre, prit la place de l'une & de l'autre. N'ayons point de honte d'envisager



visager de près, & d'étudier nos misères; cette veüe, cette étude servira à nous convaincre des bienfaits du Redempteur.

# I. P O I N T.

**Q**UEL est-ce mouvement impetueux de notre ame qui s'irrite contre les maux qu'elle endure, & qui s'agite comme pour en secouer le joug? Pourquoi tâcher à les repousser loin de nous par des efforts violents, dont nous sentons en même temps l'impuissance? Pourquoi prendre à partie ou des Astres, qui n'ont en aucune sorte contribué à nos malheurs; ou une Fortune & des Destins qui n'ont point d'être hors de notre imagination? Que veulent dire ces plaintes adressées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées? Que veut dire cette espèce de fureur où nous entrons contre nous-mêmes, moins fondée encore que tous ces autres emportemens? Soulageons-nous nos maux, ou les redoublons nous? Malheureux, si nous n'avons que des moyens si faux & si peu raisonnables pour les soulager! Insensés, si nous les redoublons! Mais quel sujet d'en douter? il n'est que trop seur que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse, l'enfonce encore davantage; l'ame se déchire elle-même par cette nouvelle agitation, & le mouvement extraordinaire où elle se met excitant sa sensibilité, donne plus de prise sur elle à la douleur qui la tourmente.

Cependant ny la honte de suivre des mouvements déréglés, ny la crainte d'augmenter le sentiment de nos maux, ne réprime en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facile-



acilement, que la voix secrète de notre conscience ne nous la reproche presque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportemens une injustice évidente qui nous frappe & qui nous en donne le l'horreur. Au contraire, il semble que le mal que nous souffrons nous justifie; il semble qu'il nous dispense pour quelque temps de la nécessité d'être raisonnables. N'employe-t-on pas même quelque sorte d'art pour s'excuser de ce deffaut, & pour s'y livrer sans scrupule? Ne se déguise-t-on pas souvent l'impatience sous le nom plus doux de vivacité? il est vray qu'elle marque toujours une ame vaincuë par ses maux, & contrainte de leur céder; mais il y a des malheurs auxquels les hommes approuvent que l'on soit sensible jusqu'à l'excès, & des événemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienfaisance manquer de forces, & s'oublier entièrement. C'est alors qu'il est permis d'aller jusqu'à se faire un mérite de l'impatience, & que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût crû, que ce qui porte le plus le caractère de petitesse & de courage pût jamais devenir un fondement de vanité? La Religion seule pouvoit remédier à un défaut si enraciné dans la nature, & quelquefois autorisé par nos fausses opinions. Elle nous apprend, pour étouffer en nous l'impatience toujours nuisible & insensée, que nous sommes tous pécheurs, que nous devons une expiation à la justice divine, que tous les maux que nous sommes capables de souffrir, nous les avons mérités. Quelle étrange consolation à en juger selon les premières idées qui se présentent! Quoy, nous ne ferons pas seulement malheureux, nous ferons encore obligés de nous croire coupables? Nous perdrons jusqu'au droit

de



de nous plaindre, nos soupirs ne pourront plus être innocents? Encore un coup, quelle étrange consolation!

C'en est une cependant & solide & efficace, quelques tristes que paroissent quelquefois les vérités qui nous viennent du Ciel, elles n'en viennent que pour notre bonheur & notre repos. Un Chrétien vivement persuadé qu'il mérite les maux qu'il souffre, est bien éloigné de les redoubler par des mouvements d'impatience. Il est juste que la revolte de notre ame contre des douleurs deües à nos pechés, soit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes: mais on se l'épargne; en se soumettant sans murmure au châtement que l'on reçoit. Ce n'est pas que les Chrétiens cherchent à souffrir moins, c'est qu'à d'ordinaire les actions de vertu ont des récompenses naturelles qui en sont inséparables. On ne peut être dans une sainte disposition à souffrir que l'on ne diminue la rigueur des souffrances. On ne peut y consentir sans les soulager, & lorsque nous nous rangeons contre nous-mêmes du parti de la justice divine, on peut dire que nous affoiblissions en quelque sorte le pouvoir qu'elle auroit contre nous.

Faut-il que je mette aussi au nombre des motifs de patience que la Religion nous enseigne les biens éternels qu'elle nous apprend à mériter par le bon usage de nos maux? Sont-ce véritablement des maux, que les moyens d'acquiescer ces biens célestes qui ne pourront jamais nous être ravis? Souffre-t-on encore quand on a une place à des douleurs & foibles & passagères. Ah! il semble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les sentir, qu'ils ne nous aident à les endurer.



Tel a été l'art de la bonté de Dieu, que dans les punitions mêmes que sa colére nous envoie, elle a trouvé moyen de nous y ménager une source d'un bonheur infini : recevons avec une soumission sincère de si justes punitions, & elles deviendront aussi-tôt des sujets de récompense. Nous n'aurons pas seulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la souveraine félicité. Aveuglement de la nature, Lumières célestes de la Religion, que vous êtes contraires : La nature par ses mouvemens desordonnez, augmente nos douleurs, & la Religion les met, pour ainsi dire, à profit par la patience qu'elle nous inspire. Si nous en croyons l'une, nous ajoutons à des maux nécessaires un mal volontaire ; & si nous suivons les instructions de l'autre, nous tirons de ces maux nécessaires les plus grands de tous les biens.

Aussi la patience chrétienne n'est-elle pas une simple patience, c'est un véritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas sa veuë dans cette éternité de bonheur dont elles nous assurent la jouissance, on se borneroit à les recevoir sans murmure, comme des châtimens dont on est digne par ses pechés ; mais dès que l'on regarde le prix infini dont elles sont payées, on ne peut plus que les recevoir avec joye comme des graces dont on est indigne. De-là naissent ces merveilles dont les Annales des Chrétiens sont remplies ; cette tranquillité dont les Saints ont joui au milieu même des plus âpres tourmens ; cette égalité parfaite qu'ils ont toujours veuë entre les biens & les maux ; que dis-je, égalité ? cette préférence qu'ils ont toujours donnée aux maux sur les biens, ces heureux excès de patience qu'ils ont poussés jusqu'à oser appeller



peller sur eux les maux que la main de Dieu leur refusoit.

Quel spectacle fut-ce pour le monde corrompu que la naissance du Christianisme ! On vut paroître tout à coup & se répandre dans l'Univers des hommes qui disconvenaient d'avec toutes les autres sur les principes les plus communs des hommes qui rejettent tout ce qui est recherché avec le plus d'ardeur, & qui ont un amour sincère pour tout ce que les autres fuyent. Les plaintes sont un langage qui leur est inconnu, ce n'est dans la prospérité. Ils ne se contentent pas d'avoir au milieu des malheurs une constance inébranlable, ils ont une joye qui va souvent jusqu'à des transports; s'ils ne s'offrent pas d'eux-mêmes aux tourments & à la mort, ils se contraignent; la cruauté de leurs ennemis se méprend éternellement, on ne leur donne pour supplices que ce qu'ils souhaitent. Quels sont ces prodiges, devoient dire les Payens ? Quel est ce renversement ? les biens & les maux ont-ils changé de nature ? les hommes en ont-ils changé eux-mêmes ? Cet étonnement fut sans doute d'autant plus grand que l'on voyoit les Philosophes, qui jusques-là avoient paru être en possession de toutes les vertus & des vérités, confondus & dans leur speculation, & dans leurs pratiques, par de nouveaux Philosophes incomparablement plus parfaits. Ce furent ces derniers Sages, ou plutôt ce fut leur Maître céleste qui détruisit les fausses espèces de patience établies par des Sages trompeurs, & plus vicieuses peut-être que l'impatience naturelle aux hommes qui n'ont que leurs passions pour guides.



## II. POINT.

AM A I S la raison humaine n'a fait éclater tant d'orgueil & n'a l'aissé voir tant d'impuissance que dans la Secte des Stoïciens. Ces Philosophes entreprirent de persuader aux hommes que leur propre corps étoit pour eux quelque chose d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifférents, & que les douleurs qui affligoient ce corps étoient ignorées par le Sage, qui se retranchoit entièrement dans la partie spirituelle de lui-même. Ainsi le Stoïcien regardoit ses maux avec dédain, comme des ennemis incapables de luy nuire, & il se paroît d'une patience fastueuse, fondée sur l'impossibilité dont la Secte le flattoit. Souffrir avec constance, eût été quelque chose de trop humain, il ne souffroit point, semblable à Jupiter même, dont il n'avoit lieu d'envier ny les perfections, ny le bonheur.

Jusqu'où vous égarez-vous, foibles esprits des hommes, quand vous êtes abandonnez à vous-mêmes? Quoi, il s'agit de soulager les blessures que nous recevons tous les jours, nous les recevons, nous en gémissons, & on n'y trouve point d'autre remède que de nous soutenir que nous sommes invulnérables? Trop heureux en ce cas, si nous pouvions entrer dans cette illusion & en profiter; mais si ces vaines idées élèvent pour quelques momens, & enflent l'imagination seduite, on est aussi-tôt rapellé au sentiment de ses maux par la nature plus forte & plus puissante; & si l'opiniâtreté du parti dont on a fait choix maintient encore dans l'esprit cette superbe speculation, le cœur qui souffre la dément



dément & la condamne. Quand ce Stoïcien pressé par la douleur d'une maladie violente s'écrioit en s'adressant à elle ; *Je n'avoüeray pourtant pas que tu sois un mal* ; cet effort qu'il faisoit pour ne le pas avoüer, ce defaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort & le plus sincère qui pût jamais être ?

Loin du Christianisme une erreur si contraire aux sentimens naturels, & un orgueil si indigne d'une raison éclairée. La patience des Chrétiens n'est point fondée sur ce qu'ils s'imaginent être au dessus des douleurs ; ils souffrent, ils avoient qu'ils souffrent ; mais la soumission qu'ils ont pour celui qui les fait justement souffrir, mais le prix qui est proposé à leurs souffrances produit cette constance, ce calme, cette joye qu'on a si souvent arraché à leurs persécuteurs de l'admiration & du respect. Ils ne retiennent point leurs plaintes & leurs gémissements par la crainte de deshonorer le parti qu'ils font profession de suivre, mais la divine Religion qu'ils suivent prévient en eux les plaintes & les gémissements par les saintes pensées dont elle les remplit. Ils sont tels au dedans d'eux-mêmes, que les Stoïciens avoient beaucoup de peine à paroître au dehors, tranquilles & vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils sont ce que toute la Philosophie elle-même ne sçauroit assez admirer, aussi sensibles que tous les autres hommes à toutes les misères humaines ; plus satisfaits au milieu des plus grandes misères, que s'ils étoient les plus heureux des hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus d'avantage que dans les injures. Un Stoïcien offensé ne conservoit un extérieur paisible, que parce qu'il s'élevoit aussi-tôt dans son cœur au dessus



effus de celui qui l'avoit offensé & quelque-  
 fois même par un superbe jugement osoit le dé-  
 rader de la qualité d'homme : insulte qu'on fait  
 sans danger à son ennemy, vengeance impuis-  
 sante, qui ne laisse pas de consoler l'orgueil. Un  
 Chrétien se met dans son cœur au dessous de  
 tous les hommes, & cependant il a au milieu des  
 outrages une heroïque tranquillité qui le met au  
 dessus de ses ennemis. Innocent & heureux ar-  
 tifice que la grace nous enseigne : sans prendre  
 une fierté mal fondée, sans affecter une fausse  
 insensibilité, nous n'avons qu'à nous humilier  
 sous la main du Créateur, pour être supérieurs  
 aux Créateurs ; nous n'avons qu'à la respecter  
 dans les instrumens qu'elle employe, pour être à  
 l'épreuve des plus rudés coups que les hommes  
 puissent nous porter. Il n'y en a point qui  
 n'aient assez de pouvoir pour nous faire souffrir ;  
 mais il n'y en a point qui en aient assez pour  
 troubler notre repos. Lors que leurs bras sont  
 tournés contre nous, un bras plus puissant qui  
 les fait agir se montre aux yeux de notre foy,  
 tient nos douleurs dans le respect, & réprime  
 toute l'agitation qu'elles produiroient dans notre  
 ame. Les injustices que nous avons à essuyer  
 ne se présentent plus à nous comme des événe-  
 mens qui partent de la méchanceté des hommes,  
 & qui doivent exciter en nous de la haine & de  
 l'indignation, nous remontons plus haut, & d'u-  
 ne veüe plus éclairée, nous découvrons que ces  
 mêmes évènements nous viennent du Ciel, &  
 comme de justes châtimens qui demandent de  
 la soumission, & comme des sujets de mérite  
 qui demandent des actions de grâces.

Ce n'étoit pas ainsi qu'en jugeoient la plupart  
 des Philosophes, persuadés que toutes choses  
 étoient



étoient gouvernées par une fatalité aveugle, immuable, nécessaire, de laquelle partoient indifféremment & les biens & les maux. Il est vrai qu'ils se soumettoient à elle dans les malheurs & quelquefois avec assés de résolution ; mais quelle étoit cette espèce de patience ? une patience d'esclaves attachés à leur chaîne, & sujets à tous les caprices d'un maître impitoyable : une patience qui n'étant fondée que sur l'inutilité de la revolte, arrête durement les mouvements de l'ame, & au lieu de la consoler, laisse un chagrin sombre & farouche ; en un mot un desespoir un peu raisonné, plutôt qu'une vraie patience. Graces à notre auguste Religion, nous sçavons que nous ne dépendons point d'un destin aveugle qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne ; une intelligence éternelle, non moins puissante que le paroissoit aux Philosophes leur fatalité imaginaire, mais de plus souverainement sage, preside à tout. Ce bras dont nous respectons les coups, est un bras qui nous distribue les maux mêmes selon nos besoins & selon nos forces, qui, à proprement parler, ne nous envoie que des biens ; c'est le bras d'un pere, nous souffrons comme des enfans, seurs de la bonté de celuy qui nous fait souffrir, & non point comme des esclaves assujettis à toutes les rigueurs les plus bizarres & les plus cruelles : ce n'est point l'inutilité de la revolte qui nous arrête, c'en est l'injustice, & notre patience est une véritable soumission d'esprit qui répand dans le cœur une consolation presque aussi douce, si je l'ose dire, que la jouissance même du bien.

Tels sont les effets que produit chés les Chrétiens



tiens le divin exemple de patience qui leur fut proposé, lorsque le Juste, le seul Juste qui l'ait été jamais par lui-même, se vit sur le point d'expier les pechés du genre-humain. Abandonné de toute la Nature, hormis de quelques Disciples, qui n'avoient plus que peu d'instants à luy être fidelles, frappé de l'affreuse idée d'un supplice également honteux & cruel qui luy étoit destiné, il s'adresse à son Pere céleste, il luy demande que s'il est possible les tourmens qu'il envisage luy soient épargnez, & un souhait que la grandeur de ses tourments déjà présents à ses yeux rendoit si legitime, un souhait plus legitime encore par l'innocence de celuy qui le faisoit, un souhait où la moderation éclate jusque dans les termes qui l'expriment, est cependant reprimé dans le même moment, par une soumission entière & sans reserve aux desseins de Dieu. *Que ta volonté soit faite*, dit Jesus-Christ à son Pere, & quelle volonté! combien sçavoit-il qu'elle étoit sévère & rigoureuse à son égard! il se voyoit livré à la justice irritée, il voyoit la bonté entièrement suspendue, cependant pour satisfaire aux devoirs de l'obéissance d'un Fils, il souscrit à sa propre disgrâce, & son unique soulagement au milieu de ses douleurs les plus vives, est de tourner les yeux sur la main dont il les reçoit.

Il soupira encore sur la Croix, il se plaignit d'avoir été abandonné de son Pere; mais il ne murmuroit pas de cette extrême rigueur, il nous marquoit seulement combien il y étoit sensible. Les Philosophes prétendoient à une impassibilité, qui dans l'état où nous sommes, ne peut s'accorder avec la nature humaine, & Jé-



fus-Christ ne voulut pas jouir de celle qu'il eût pû recevoir de sa Divinité. Il souffrit les plus cruels supplices pour laisser un exemple qui convint à des hommes nécessairement sujets à la douleur. Il prit toute notre sensibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de sa patience.

Inspirés-nous, Verbe incarné, cette vertu héroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle, & de la fausse perfection à laquelle la Philosophie aspirait. Daignés-nous instruire dans la science de souffrir, science toute céleste, & qui n'appartient qu'à vos Disciples. Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons; mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grace? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus, & c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la Raison & la Sagesse de votre adorable Pere, devenés aussi la notre pour regler les emportemens auxquels sa nature s'abandonne dans les afflictions; ne permettez, Seigneur, à votre Justice de les faire tomber sur nous, que quand vous aurez mis dans notre ame les dispositions nécessaires pour en profiter, & ne nous envoyés tous les maux dont nous sommes dignes, qu'en nous donnant en même temps un courage vraiment Chrétien.



*Monsieur DE FONTENELLE aiant été élu par Messieurs de l'Academie Françoise à la place de feu Monsieur DE VILLAYER Doyen du Conseil d'Etat, y vint prendre seance le Samedi cinquième May 1691. & fit le Remerciment qui suit.*

## MESSIEURS,

Si je ne songeois aujourd'huy à me défendre des mouvements flatteurs de la vanité, quelle occasion n'auroit-elle pas de me séduire, & de me jetter dans la plus agréable erreur où je fois jamais tombé? En entrant dans votre illustre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute sa gloire; je me croirois associé à l'immortelle Renommée qui vous attend; & comme la vanité est également hardie dans ses idées, & ingénieuse à les autoriser, je me croirois digne du choix que vous avez fait de moi, pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais, MESSIEURS, j'ose assurer que je me garantis d'une si douce illusion; je sçay trop ce qui m'a donné vos suffrages. J'ay prouvé par ma conduite que je connoissois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Academie Fran-



goise, & vous m'avez compté cette connoissance pour un mérite; mais le mérite d'autrui vous a encore plus fortement sollicités en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naissance à un grand Nom, qui dans la plus noble espèce des productions de l'esprit efface tous les autres noms; à un nom que vous respectés vous-mêmes. Quelle ample matière m'offriroit l'illustre Mort qui l'a ennobli le premier! Je ne doute pas que le Public, pénétré de la vérité de son Eloge, ne me dispensât de cette scrupuleuse bien-seance qui nous défend de publier des louanges où le sang nous donne quelque part, mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zèle du sang, parler de ce grand Homme, que comme en parlent ceux que sa gloire intéresse le moins.

Vous, MESSIEURS, à qui sa mémoire sera toujours chère, daignez travailler pour elle, en me mettant en état de ne la pas deshonor. Empêchés que l'on ne reproche à la nature de m'avoir uny à luy par des liens trop étroits. Vous le pouvez, MESSIEURS, j'ose croire même que vous vous y engagés aujourd'hui. Seurs que vos lumières se communiquent, vous m'accordés l'entrée de l'Academie; & pourriés-vous me recevoir parmi vous, si vous n'aviés formé le dessein de m'élever jusqu'à vous? Oserois-je moi-même, si je ne comptois sur votre secours, succéder à un grand Magistrat, dont le génie, quelque distance qu'il y ait entre les caractères de Conseiller d'Etat & d'Academicien, embrassoit toute cette étendue?

Je sens que mon cœur me sollicite de m'étendre sur ce que je vous dois, & je résiste à un mouvement si legitime, non par l'impuissance où je



je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas, mais parce que je vous marqueray mieux ma reconnoissance, lorsque j'entreray avec une ardeur égale à la votre dans tout ce qui vous intéresse le plus vivement. Un grand spectacle est devant vos yeux, une grande idée vous occupe, & vous rendroit indifférents à d'autres discours; je suspens mes sentimens particuliers, je cours au seul sujet qui vous touche.

Mons vient d'être soumis. Tandis qu'un Prince qui tire tout son éclat d'être jaloux de la gloire de LOUIS LE GRAND, assemble avec faste des Conseils composés de Souverains, & que son ambition s'y laisse flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a concuë de la France, tandis qu'il propose des projets d'une Campagne plus heureuse que les précédentes, projets qu'a enfantés avec peine une sombre & lente meditation; c'est aux portes de ce Conseil, c'est dans le fort des délibérations, que LOUIS entreprend de se rendre maître de la plus considérable de toutes les Places ennemies.

A ce coup de foudre l'Assemblée se dissipe; le Chef court, vole où il se croit nécessaire, remuë tout, fait les derniers efforts, assemble enfin une assés grande Armée pour ne pas être témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat. La fortune du Roi avoit appelé ce Spectateur d'au-delà des Mers. Conquête aussi heureuse que glorieuse, si au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée, elle ne nous avoit pas coûté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exprimer le sujet; sous le Regne de LOUIS, nous ne pouvons craindre que quand il s'expose.



Dans le même temps Nice, qui dans les Etats d'un autre Ennemy décide presque de leur secreté, Nice est forcée de se rendre à nos armes, & la Campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur, qu'elle noblesse dans les entreprises du Roy ! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du succès, qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du dessein, & fera disparoitre tous les obstacles qui ont été ou prevenus ou surmontés. Il manque à des entreprises si vastes & si hardies la lenteur de l'exécution.

Quand nous vîmes, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un esprit né pour en exciter, ambitieux sans mesure, & cependant ambitieux avec conduite, enorgueilli par des crimes heureux ; quand nous vîmes entrer dans la Ligue jusqu'à des Princes, qui malgré leur foiblesse pouvoient être à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déjà redoutable, nous esperâmes, il est vrai, que tant d'ennemis viendroient se briser contre la puissance de Louis ; mais ne dissimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fût, ne nous promettoit rien au-de-là d'une glorieuse résistance. Apprenons que la résistance de Louis, ce sont de nouvelles Conquêtes, il ne sçait point affermer ses Frontières sans les étendre, il ne défend ses Etats qu'en les agrandissant.

Il avoit renoncé par la Paix à se rendre maître de l'Europe, & l'Europe entière rallume une Guerre qui le rétablit dans ses droits, & l'invite à reparer les pertes volontaires de sa moderation. Il tenoit sa valeur captive, ses Ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'Univers lui est ouvert.

Que



Que ne pouvons-nous rappeler du tombeau, & rendre spectateur de tant de merveilles, le grand Ministre à qui l'Academie Françoise doit sa naissance! Luy qui sous les ordres du plus juste des Rois a commencé l'élevation de la France, avec quel étonnement verroit-il ses propres desseins poussés si loin au-de-là de son idée & de son attente! Luy qui nous fut donné pour préparer le chemin à LOUIS LE GRAND auroit-il cru ouvrir une si belle & si éclatante carrière?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, si elle ne remplit pas sous son Regne le devoir qu'il luy avoit imposé de célébrer dignement les Héros que la France produiroit. Il verroit avec un plaisir égal & notre zèle & notre impuissance; ceux qui voudroient entreprendre l'Eloge de LOUIS, sont accablés sous ce même poids de grandeur, de valeur, & de sagesse, qui accable aujourd'hui tous les Ennemis de cet Etat. Un sincère soumission est le seul parti qui reste à l'Envie; & une admiration muette est le seul qui reste à l'Eloquence.













